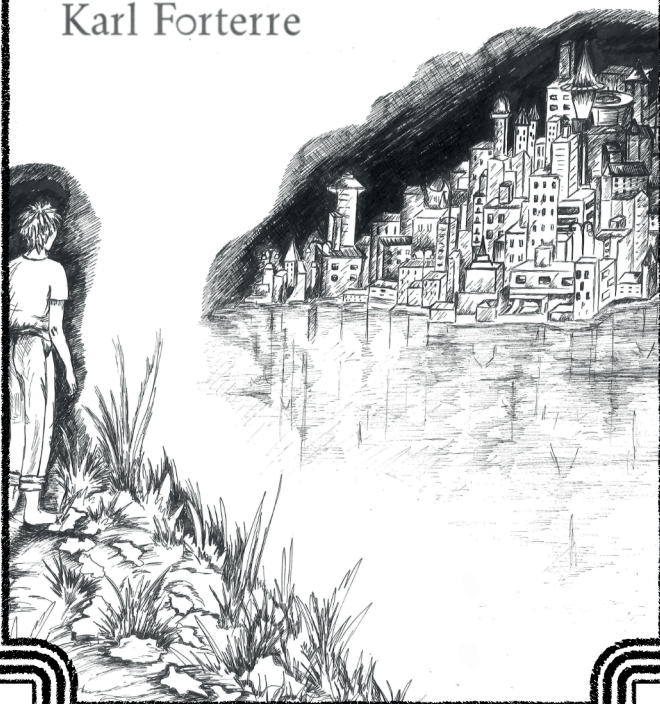


L'Histoire du petit Théo

Karl Forterre



Cheminement





Cheminement, une collection de la SEP
(Société des Éditions du Poitou).



Karl Forterre

L'histoire du petit
Théo

La SEP, 2023, 86000

Tous droits réservés pour tous pays.

Karl Forterre

L'histoire du petit
Théo



Sommaire

Un jour nouveau.....	13
Une ombre au tableau	29
L'aube d'une aventure	51
La jeune garde.....	75
Un réveil difficile.....	95
Les retrouvailles.....	125
Le coin à protéger.....	143
Matraques et percussions	171
Le porte-voix de la haine	187
La débandade.....	203
Un éclair de lucidité.....	211
Le cachot de la honte	227
Une route pavée d'or	239
Paupertas non est vitium.....	247

Chaque tunnel qui, de par ses propriétés cache
l'horizon,
Qui nous oriente sur une voie à sens unique et
impénétrable,
Les seuls échos étrangers qui puissent nous
parvenir sont ceux de la compassion.
C'est à toute allure qu'une fois la lumière
entrevue nous réalisons n'être qu'un grain de sable.

Composant le tissu de l'étendue immense
Que forme l'union de multiples visions hors de
notre perception.
Elle mêle ainsi le bon et le fourbe sans attente
d'absolution,
Pour qu'ainsi s'agite le vivant et que prenne
forme cette divine danse.

N'est-il pas plus simple de respirer que de voir ?
N'est-il pas plus sensé de penser que de chercher
la gloire ?

Moins il y a de paroles, et plus elles sont affûtées.
Moins il y a d'esprit, et moins il y a de place pour
la volonté.
Nos doutes peuvent ainsi nous laisser nous croire
voyous.

UN JOUR NOUVEAU

« Maman, maman ! Tu penses qu'on pourra passer me prendre un jouet ?!

— Oui, mais attends que l'on revienne du marché, ça ne va pas être long. »

C'est sous les arcades d'une ville commune et vraisemblablement oubliable que vit une petite cité.

Quelques artères commerçantes apportent vie et activité à celle-ci, les bijoutiers façonnent, les banquiers comptent et la vitrine de l'horloger sonne. Il est midi, tout le monde s'active sur le marché, échange des sourires, des tomates, des salutations, des patates.

La vie est douce, les terrasses sont occupées par des bronzes amateurs de mousse. Le soleil brille sur le quotidien, tout le monde s'active, chacun sait où aller, et marche d'un pas vif vers sa prochaine activité. Il n'y a pas de place pour autre chose que l'avenir, tout le

monde est pétri de projets, et s'élançe donc vers le suivant pour lequel toutes les chances semblent rassemblées afin qu'il soit radieux.

Notre regard va s'attarder sur le petit Théo. Non pas qu'il soit plus exceptionnel qu'un autre enfant à un quelconque égard, mais cet enfant présente, il faut le dire, un sourire charmeur, les yeux de l'océan et un rire enjôleur. Il n'est pas seul, il vit avec sa mère et son père dans une maison de taille modeste appartenant à la famille depuis quelques générations.

C'est après avoir ravitaillé le foyer que Théo et sa mère rentrent. Théo est enthousiaste, armé de ses billes au sommet de la mode de la cour de récré, elles sont incrustées de paillettes avec en leur sein un dinosaure fluorescent. Il est l'heure du repas. C'est face à un verre de soda et un plat de friture garnissant du poisson reconstitué que s'enthousiasme la tablée face à l'actualité.

« Bonjour à tous, et bienvenue au Treize heures, la bonne info à la bonne heure, treize heures sur vingt-quatre !

Aujourd'hui, la crevette se porte bien, rendez-vous avec un producteur équatorien

qui va partager son plaisir de ravir nos sens gustatifs. Après cela, une page culturelle et un mini-documentaire vous seront proposés : *Croissance et santé, tout est lié.* »

Théo n'est pas réellement impliqué dans ce flux continu de sons et d'images continues qui vise ses parents. « J'ai clairement mieux à faire. » se dit-il en quittant la table, abandonnant son assiette terminée à plus des deux tiers.

Il va s'adonner à son loisir favori, son père lui a donné par nostalgie des dessins animés ayant bercé son enfance. Ils sont variés, exotiques, comptant l'histoire de dieux, de héros et de personnages aussi hétéroclites que fantastiques.

C'est sereinement face à sa petite télé que notre tout aussi petit protagoniste s'endort. Sa mère le porte jusqu'à son lit, le borde et l'embrasse sur le front.

Une petite boule de poils assiste au coucher au fond de la chambre, il veille à ce que tout soit bien fait. Ce jeune chat noir au poil angora va ensuite se blottir auprès du petit dormeur. Il ne manquera pas de recevoir, lui aussi, un baiser de « bonne nuit ». Il est chanceux Mistigri.

La nuit est douce et la quiétude côtoie l'insouciance. Le sommeil est réparateur et fédérateur, il rassemble le monde dans un repos serein...

Il est huit heures et c'est d'un pas vigoureux et enthousiaste que passe à côté de Théo et de sa mère leur voisin, qui leur présente son plus beau sourire, alors qu'il part travailler.

Notre petit héros aimerait savoir ce qu'il fait de si incroyable pour être aussi heureux. La question lui brûle les lèvres et c'est dans une gerbe d'enthousiasme qu'il interpelle sa mère :

« Maman, maman, qu'est-ce qui fait le voisin ?!

— Il va travailler, tu le sais ça.

— Oui, mais c'est quoi comme travail ? dit-il en laissant nonchalamment tomber sa tête sur le côté.

— Il travaille à l'usine, mon chéri.

— Ah, bah c'est ça que je veux faire plus tard ! Ça a l'air trop marrant !

— Si tu veux, mais avant ça, il faut aller à l'école. »

Dans une salle de classe bien normée, c'est sur l'une des chaises rutilantes à côté d'une

fenêtre que Chloé regarde l'horizon. Elle est rapidement rejointe par son ami Théo. Une fois installés, ils échangent sur leurs week-ends :

« Moi j'ai acheté des chaussures, sont trop belles.

— Eh bah moi j'ai eu des cartes à cautionner, à collectionner ! se reprit-il.

— Mouais, mais moi j'ai été au ciné avec ma mamie.

— Toi t'as pas joué avec Mistigri parce que toi t'as pas de chat. »

L'échange tout à fait constructif et instructif qu'entretenaient les deux jeunes gens fut interrompu par leur professeur. Aujourd'hui, le cours porte sur l'histoire. Il est important de comprendre le cheminement qu'a eu la société, afin de le renouveler à l'avenir. Il est important que les générations à venir bénéficient de la chance dont nous bénéficions.

C'est après une journée de cours bien remplie que la progéniture de la nation regagne sa maison. Le repas dont ils ont bénéficié est riche. Il est à savoir que les menus sont conçus avec la plus grande vigilance. C'est par la main de nutritionnistes sponsorisés par les marques que sont programmés les

repas, ceci afin de connaître au mieux leurs produits. L'huile et les graisses ont été retenues comme une base de l'alimentation de par leur ratio volume/calorie exceptionnel. Le sel est le second pilier alimentaire, car les bénéfices pour l'activité nerveuse sont on ne peut plus reconnus. Il est bon pour le développement du cerveau des citoyens de demain.

Une fois rentré à la maison, Théo vaque à ses occupations. Il admire sa collection de billes que seul un regard aguerri peut apprécier. C'est toute une science qui permet de déterminer la valeur d'une bille. Il faut prendre en compte sa date de sortie, sa taille, ainsi que l'élément en son centre. S'il s'agit d'un super héros ou d'un papillon, ça n'a pas du tout la même valeur. Heureusement, à l'achat de chaque sachet de billes, un petit carton d'authenticité est fourni afin de faciliter l'organisation de sa collection.

Après avoir admiré de tout son soûl son trésor, Théo voit arriver son père. Il est plutôt grand, ses cheveux bruns forment un mouvement circulaire au niveau de sa mèche, c'est amusant et ceci facilite grandement son repérage quand c'est lui qui vient le chercher à la

fin des cours. Il occupe son temps avec satisfaction en tant qu'agent de sécurité dans une banque. Ses chaussures mangent quotidiennement les kilomètres avec aisance et cette activité a le bénéfice de laisser son esprit disposé à apprécier la chance de sa situation. Il n'y a que peu d'événements notables et il est toléré qu'il s'alimente en marchant. Tout le monde ne peut pas faire ça dans son bureau et cela lui libère du temps. Du temps qu'il met à profit pour lire des romans et histoires diverses, telles des contes ou des mythes. Les textes les plus partagés dans l'histoire seraient les meilleurs selon lui.

En tout cas il ne faut pas tarder à aller dormir pour notre jeune protagoniste, car demain il doit se faire opérer des dents de sagesse. C'est donc nerveux, mais pressé d'être débarrassé qu'il se blottit dans son lit, les yeux tournés vers son armoire, et espère qu'entre deux battements de cils l'appréhension disparaîtra.

Il est six heures et c'est avec entrain qu'il quitte son lit puis enfile son t-shirt préféré. Un héros de manga y est représenté sur fond violet, c'est le genre de personnage qui part de rien et qui est par la suite reconnu de tous.

Par la fenêtre du garçon, on distingue les éboueurs s'activant à leur labeur matinal. Ils s'échangent les sacs de déchets avec souplesse et vivacité. Tous à leur affaire, ils chantonnet pour garder le rythme.

La mère, qui sait se montrer au quotidien patiente, n'a pas le temps aujourd'hui d'attendre son fils, il faut se dépêcher. Le médecin ne va pas les attendre. Chacun enfle donc sa veste et file jusqu'à la clinique. Une fois sur place, ils sont accueillis par l'équipe soignante et un magazine leur est tendu. Du moins c'est ce que croit dans un premier temps reconnaître Théo. Ce n'est pas un magazine, mais un catalogue.

Sa mère a tout à loisir de choisir les formules et options de l'intervention de son fils. Le choix est riche, avec différentes qualités d'anesthésie, la présence ou non d'adjuvants considérés comme à risque. On peut même convenir du profil du professionnel, il y a le choix entre un interne, ou encore un vétéran du bloc. En parcourant les pages, ils ont bien conscience de la chance qu'ils ont d'avoir autant de choix, ce n'est pas dans tous les pays qu'on donne la liberté d'acheter ces marchandises et services. C'est donc après trente minutes de réflexion

que le choix se porte sur la formule du jour, qui utilise du matériel arrivant en fin de date, mais la sécurité et le rapport qualité prix sont garantis.

Le petit patient est donc emporté dans un ballet de rituels qui inclut douche bétadinée, perfusion, anesthésie, signature d'une décharge, et pouf...

À son réveil il est soulagé des petites gênes dentaires. La télé lui tend les bras avec l'une des émissions favorites de sa mère « la roue de sauvetage ».

« Bonjour à tous, je suis heureux de vous accueillir sur notre plateau, le plus beau, et qui n'est pas un radeau ! Aujourd'hui nous accueillons trois individus privilégiés qui vont avoir la chance de jouer avec nous ! Je vous présente, Jocelyn, Karim, et Philippe. Ils sont beaux, ils sont chauds et nous n'avons pas besoin de les entendre pour savoir qu'ils sont impatients ! » Le présentateur porte des vêtements pailletés, couleur or. Le plateau de l'émission est assorti à son costume et en son centre une roue dentée bardée de lumières fait face aux participants. Ces codes couleur tape-à-l'œil sont courants dans les émissions de divertissement qui se

renouvellent rarement. Il y a quelques années la couleur argent était davantage prisée, enfin, le changement reste minime. C'est après des gesticulations incessantes assorties de leur lot de blagues scabreuses régulièrement portées sur le sexe que le jeu débute. Un des participants tourne la roue. Sur celle-ci sont inscrits des noms de bâtiments historiques à préserver et celui sur lequel s'arrête la roue reçoit un don important.

Théo n'a pas le temps de savoir quel pan du patrimoine sera sauvé, qu'il est ramené auprès de ses responsables légaux. Ils repartent donc avec leur ticket de caisse signifiant l'acte réalisé en poche.

À l'approche de leur domicile, ils croisent un jeune qui traîne dans la rue. Il habiterait un peu plus haut. Il s'appelle Raphaël. Il est bizarre, pas grand monde lui parle, et donc ne sait vraiment ce qu'il fait. Il fait une tête étrange. Il reste normal de croiser quelqu'un habitant sa rue, ne nous attardons pas plus sur lui.

Il porte un sweat rouge, des chaussures noires, et un t-shirt blanc. En dire plus relèverait de la spéculation.

Une chose ne relève pas de la spéculation par contre, c'est la certitude du menu de ce soir, la santé de la bourse, et la venue de Chloé pour le dîner suite à l'invitation de Théo la veille.

Le dîner se prépare, mais il se fera sans frites, elles ont été oubliées au moment des courses. Chloé par contre est bien arrivée et joue avec Théo dans sa chambre. Chloé enjoint son ami à participer à une partie de black jack :

« Tu sais, c'est pas pratique quand on est que deux, t'es forcément la croupière.

— Mais non ça marche, et j'aime bien l'être, comme ça j'ai la banque.

— Oui, mais tu joues pas, tu fais que distribuer.

— Oui, mais au moins je perds pas. »

Les cartes sont battues et s'échangent non-chalamment, l'ennui n'existe pas, on joue avec le hasard, mais aussi avec l'autre. On devient bavard ; on échange sur les séries du moment. Le plaisir qu'il y a à voir nos acteurs transpirer et courir avant de faire des cabrioles pour nous divertir est indescriptible. On apprécie les contempler combattre des monstres d'autre monde, des créatures surnaturelles

sans lien avec l'humanité. Des êtres égoïstes, et barbares, que l'on nomme couramment des « méchants ».

Chloé a faim. Elle le fait savoir. Son hôte ne semble pas en faire cas et s'apprête à ouvrir une tablette de chocolat, mais sa collation est interrompue par l'arrivée de sa mère qui invite le duo à se mettre à table.

Une fois installée, la conversation se cristallise sur la conquête spatiale. « Nos sondes n'ont jamais été aussi loin, c'est incroyable ! entonne le père. Vous vous rendez compte, bientôt nous pourrons vivre dans tout le système solaire, on a trouvé de l'eau sur Mars, c'est une question de décennies, j'en suis sûr ! » Sur l'enfilade, au milieu des vases, Mistigri s'étend de tout son long, son pelage de la couleur de la nuit se frotte délicatement sur la porcelaine voisine. Ses grands yeux verts n'ont d'yeux que pour le dessert qui est encore en préparation. Il s'agit d'îles flottantes qui attendent leur heure, et elles sont accompagnées de leur si appréciée crème anglaise. Mistigri se risquerait bien à tenter de rafler ce délice lacté, mais il sait que ses chances d'obtenir ce butin ne seront que bonifiées s'il s'arme de patience et attendrit

son auditoire. Détourner le regard est donc la meilleure solution. Mais qu'est-ce que c'est dur pour lui. Il tourne en rond, descend du meuble et fait les cent pas sous la table.

Après quelques tours de piste, il est remarqué par Chloé qui le prend sur ses genoux et le câline. Elle le caresse, lui masse les pattes, l'embrasse sur la tête. Il ronronne et la regarde avec des yeux presque assoupis. Il ne laisse entrevoir que l'amour et le bonheur qu'il éprouve d'être là, ici et maintenant. Le sommeil gagne doucement Mistigri, il se perd, bercé par les déclarations interminables du père de famille. Il rejoint un autre monde, doux, chaleureux. Il serait vain de tenter de décrire davantage le repos auquel goûte ce minet.

Le repas se poursuit, puis se conclut. Chacun regagne sa couche, et ce, pour Théo comme pour les autres. Le lendemain, ressemble à la veille qui elle-même est similaire, il faut l'avouer, à aujourd'hui.

Le temps suit sa course dans un monde hors de celui-ci. Chacun s'y pense intouchable, grand, et plein de promesses. C'est dans le salon familial, sur un canapé prudemment plastifié,

que se délasse le petit Théo devant la télé. Il y est diffusé une émission de divertissements variés. Tellement variés qu'aucun sujet n'y est réellement abordé. Tout le monde y partage la même opinion. Un regard extérieur pourrait y voir une messe moderne, une confession commune où chaque personnalité affirme et partage son adhésion à la pensée dominante.

C'est absorbé par le bruit et les images vides qui remplacent ses pensées que Théo est renvoyé à la réalité par l'intervention de sa mère qui lui demande une fois de plus de venir manger.

Sauf que Théo n'a pas faim. Théo ne désire qu'une chose, regarder la télé encore un peu. Mais cela fait déjà deux fois qu'il a reporté l'échéance. Il ne s'en souvient pourtant plus. Sa mère insiste, encore. Il objecte vivement, puis le ton qui monte à chaque réitération laisse place aux hurlements. Un poison indicible, corrosif, imprègne l'esprit du petit et de sa mère. C'est une forme sourde de violence. Quelque chose qui est banni de ce monde, du moins de ses mœurs qui les marque jusqu'au sang. La confusion plane dans la pièce. Personne ne se comprend, les gestes prennent progressivement

la place des mots. Les injonctions de la matriarche n'ont guère d'effets, ils n'ont que la forme de coups de points rapides et percutants qui frappent la table telle la foudre. Le son qui s'en échappe ébranle la quiétude environnante. Les passants entendent des bruits ressemblant à des rugissements. Les larmes perlent sur le visage d'une femme qui se sent progressivement de plus en plus impuissante face à l'ampleur que commence à prendre la situation. Le père s'interpose pour tenter de calmer son fils, à renfort de rappel à l'ordre et de menaces. Sur son visage on peut lire la colère qui déforme ses rides qui sont habituellement si lisses. Des enchères à la violence s'ouvrent dans une escalade incontrôlée. Théo y est secoué, bousculé, mais il n'est plus là.

Ses pensées s'étaient effacées. Depuis déjà plusieurs minutes, son corps réagissait seulement. Son cœur qui battait au rythme des pistons d'une locomotive, il l'avait oublié. Son visage aux yeux écarquillés, enlaidis par la rage et l'incompréhension, il ne le percevait point. Tout ce qui restait était un point de chute, un sentiment indicible dont le nom se manifesta telle une révélation. Théo était face à la frustration.

UNE OMBRE AU TABLEAU

Tout le monde se calme. Une fois dans sa chambre, seul face au silence, Théo se sent nerveux. Il a besoin de bouger, il se lève, marche un peu dans sa chambre, puis regarde par la fenêtre. Là sur le trottoir de l'autre côté de la rue, une femme âgée défie l'obscurité, et mendie. Elle est voûtée, elle regarde sur le sol, son solde. Cette vieille dame à la rue semble captivée par le contenu de sa bourse qui prend ici la forme d'un chapeau. On peut douter que jamais aussi peu d'argent ait pu recevoir autant d'attentions. Lorsque son regard quitte ses pauvres sous, c'est pour tenter de le nouer avec celui d'autrui. Mais face à elle, il n'y a que des aveugles ; personne ne la voit. La seule interaction que l'on peut constater est lorsqu'elle salue un passant, il entonne un « bonsoir », en maintenant sa marche et son regard droit devant. Il prononce cette formule de politesse comme une prière qui l'éloignerait de la misère.

Quelque chose est dérangent. Il ne l'avait jamais vu. Une forme de malaise s'installe en apportant une infinité de questions. Qui est-ce? Comment a-t-elle pu en arriver là? Comment va-t-elle dormir cette nuit? Ce sentiment est nouveau, mais bien distinct de celui découvert au moment du dîner. L'immobilisme de cette dame inquiète le jeune garçon. Elle n'aurait nulle part où aller, elle serait seule? Il faut faire quelque chose!

Au moment où cette décision est prise, dans un élan d'empathie, Théo tente d'appeler sa mère. Mais aucun son ne sort. Il insiste, mais le doute le saisit. Qu'est-ce qu'on pourrait faire de toute façon? N'ai-je pas déjà fait assez de tapage pour aujourd'hui? Qui est cette femme? Je ne la connais pas. Pourquoi réagir avec elle et pas un autre? Y a-t-il d'autres personnes dans cette situation? Maman va-t-elle accepter? Car sinon il est inutile de lui demander. L'impuissance succède rapidement à la volonté et l'empathie s'efface au profit du doute.

Le sommeil est trouble, il précède une lueur fade perçant les nuages qui marque le départ d'une nouvelle journée. Les idées ont retrouvé leurs places. Théo enfle un t-shirt, un jean et termine de se préparer. Le seul

élément annonciateur laissant entrevoir les troubles avenir est le miroir. Théo a du mal à se reconnaître tel qu'il était hier. Ceci n'est pas lié à un important changement, mais s'apparente davantage à ce qu'on appelle dans le langage commun « une mauvaise mine ». Celle qu'on ne croise jamais, qui correspondrait à une personne anxieuse. En tout cas, c'est ce qu'imagine Théo. Enfin, il est inutile de perdre davantage de temps en réflexion stérile. Ceci n'a jamais rien fait avancer sinon ça se saurait. Au contraire, il faut aller de l'avant ! Être confiant en ce que demain a à nous offrir. Il faut savoir apprécier cette belle promesse. C'est donc remotivé et accompagné d'un air de pop vivifiant que Théo écoute dans ses écouteurs qu'il descend rejoindre la table. Il ne faut qu'un instant pour qu'une fois assis, il pointe une impression de désordre. Nous sommes devant le petit déjeuner, et rien ne va. Quelque chose cloche. Le temps est plus lent, jusque là il défilait à vue d'œil, tels les wagons d'un train à pleine vitesse. Ce ne sont pas les oiseaux qui accompagnent le repas, mais les reproches, les regrets. Chaque cuillère de céréale est portée à la bouche au milieu d'un no man's land. Le jeune garçon se ferme, il construit son bunker pour éviter d'être blessé par les balles qui

fendent l'air. Puis entre deux cuillerées, le calme revint. Ses parents s'installent face à lui pour donner une dernière fois l'illusion d'un semblant d'unité. Ils reprennent leur souffle avant d'annoncer leur décision. Elle est violente, injuste pour eux, les autres. Le sens de ce détricotage interroge Théo sur son existence, n'est-il pas le fruit de leur amour, et si cet un amour est un regret, son existence n'est-elle pas une aberration ?

Rien n'est à ajouter. Il ne reste qu'à attendre encore un peu, un jour meilleur – espérer que la prochaine cuillerée nous conduise au bonheur !

« C'est aujourd'hui Théo, dépêche-toi, le train ne va pas attendre. » Théo perçoit ce murmure de l'un de ses parents, il ne saurait dire lequel. Son père doit partir pour le travail, mais il le sait bien c'est surtout pour en finir avec le masochisme latent des rencontres qu'il estime toujours trop fréquentes avec celle qu'il appelle son « ex ». L'espoir d'un jour meilleur doit aussi le pousser à avancer. Théo, lui, souhaite seulement qu'un jour il puisse y arriver.

L'attente est présente au milieu des voyageurs sur le quai. Chacun trompe l'ennui en tentant d'hypnotiser sa montre ou son

téléphone. Si les yeux des voyageurs quittent leurs objets de distraction, ils tentent timidement d'observer leur entourage. Les visages et les âges sont variés, certains portent des attachés-cases, d'autres des sacs de voyage. La voix de la gare capte l'attention de tout le monde. Chacun relève la tête comme s'il s'agissait d'un oiseau qui s'adresserait aux voyageurs. Cette attention est donnée sans grande attente ; l'essentiel des messages concerne une « prière de ne pas fumer » dans l'enceinte de la gare et de s'éloigner de la bordure du quai. Enfin, une fois à destination, chacun aura oublié ces visages environnants.

Quand le train s'apprête à partir, Théo reçoit une dernière accolade de son père. Il lui dit « à bientôt », il sait déjà que la force de l'étreinte lui dit au combien il lui ment. Comme s'il laissait une part de lui sur le quai.

Le changement est accueilli avec un enthousiasme mitigé. Nous sommes sur la fin de l'après-midi, la nécessité de faire quelques courses pousse Théo et sa mère à faire un tour à la supérette voisine.

Dans les rayons elle se souvient qu'elle n'a pas de liquide sur elle. A l'entrée un panneau

informe d'une panne internet implique que seuls les paiements en espèce seront acceptés. Elle demande donc à son fils de prendre sa carte pour retirer de la monnaie à la banque voisine.

C'est donc armé de la carte bancaire familiale, que notre héros passe la porte de l'établissement de façon volontaire, fier d'arranger sa maman.

S'approchant de l'entrée, Théo constate qu'il est impossible de ne pas passer à côté d'un homme sans-abri. Il est là, adossé au mur de la banque, comme s'il l'empêchait de s'écrouler. Sa sympathique barbe grisonnante contraste avec ses dents, ainsi que ses rides creusées par la misère. Furtivement Théo a pu distinguer un regard de la couleur du ciel qui le regardait avec bienveillance.

La rue à cette heure ne partage que peu de points communs avec la vision habituelle qu'en avait Théo. L'arcade présente à l'entrée de la boutique de jouets ressemble davantage ici à un arc dédié au triomphe de la misère. Sous elle se sont abritées plusieurs personnes entassées. Déterminer leurs âges

et leurs nombres n'est pas aisé. Leurs corps et couvertures se fondent dans une masse épousant le béton froid qui compose l'angle de la boutique. Leurs regards convergent vers le vide. Ils fuient la lumière du lampadaire. Il est facile de deviner que le choix de leur emplacement sert en premier lieu à s'abriter du regard d'autrui, puis du froid. Seules leurs respirations qui sifflent dans la nuit trahissent leur position. Les marches qui conduisent au marché servent de banc à une assemblée peu banale. De jeunes garçons y siègent, ils admirent le néant qui se tient face à eux. Ils attendent quelque chose, mais quoi ? Un client ? Un ami ? Un miracle ? Ils sont un peu bruyants. Ils parlent de tout et rien. Comme si le but était surtout de faire savoir et de se convaincre qu'ils sont bien vivants !

Mais retournons à la mission de notre héros. Qui se presse comme s'il craignait que de l'ombre sorte un chien qui le condamnerait à rester prisonnier de la rue. Il s'engage donc rapidement en direction de la banque. Celle-ci n'est pas toute jeune, elle se présente avec deux colonnes blanches à l'entrée, et des escaliers aux marches fines. Une fois à l'intérieur,

la chaleur et les puissants néons font reculer l'ombre et la crainte. On peut distinguer le comptoir qui est fait d'un bois du plus bel effet, il est verni, brillant. Il porte un standing et une prestance inspirant la richesse et le pouvoir. À l'accueil, une femme souriante réceptionne la clientèle afin de financer leurs projets d'avenir.

Il est 19h, Théo attend que le distributeur soit disponible, mais ne peut s'empêcher de voir les personnes qui composent la file au guichet. Il entend les conversations. Au comptoir un homme tente de négocier un crédit. Il ne peut payer son loyer sans celui-ci. À l'entrée une femme repart souriante avec une carte neuve. Plus haut dans la file, une femme modestement vêtue est abordée par un conseiller qui l'invite à le suivre dans un bureau afin de trouver un « produit » adapté à ses besoins.

Effrayé et pressé par les personnes derrière lui, Théo réalise que c'est son tour de retirer, il prend l'argent et quitte rapidement l'établissement. Ses pupilles sont dilatées, elles cherchent à capter toutes lumières à leurs portées. La tension du garçon est élevée. Son corps est

prêt à courir. Comme s'il était possible de fuir ce danger.

« Ça va mon garçon ? demande le vieil homme au sol.

— Heu, oui, oui, merci et vous ? Non, je veux dire, désolé, ça ne va pas, excusez-moi, vous êtes dans la rue, j'aurais pas dû dire ça. bafouille le garçon paniqué.

— Ne t'excuse pas, tu es bien préoccupé fiston. Je suis à la rue, c'est vrai, mais il y a toujours plus à plaindre. Au moins je ne suis pas encore dégoûté de l'humanité au point de ne pas trouver quelqu'un avec qui partager un bout de pain, ou un coin où se réfugier pour la nuit, répondit le mendiant sur une voix posée sans artifice.

— Oui, mais c'est violent, vous êtes là au sol, vous avez très peu, et ça ne vous fait rien de voir tout le monde ?

— Ce que tu ne vois pas ne te manque pas vraiment. J'ai oublié beaucoup de choses, et je n'en ai pas connu certaines, tu sais. C'est un peu comme une pizza au fromage sans fromage. Elle est vide, ce n'est qu'un écran de fumée chimique. On vit la même chose dans notre société. On ne sait si sa démocratie est une dictature que lorsque l'on veut y exercer ses droits. En tout cas, ici, la dictature est manifeste.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Laisse donc, on ne t'attend pas ? Demande le vieil homme en replaçant son coussin rongé par les moisissures qui le sépare du trottoir.

— Si, si, je dois y aller, au revoir. »

Après avoir rejoint sa mère qui l'attendait pour passer en caisse. Théo réfléchit à l'échange qu'il a eu quelques instants plus tôt. Ces propos ont été dits sans haine. Ils étaient énoncés simplement, comme un froid constat sur le monde. Leur simple évocation peine profondément Théo et étrangement le rassure d'une quelconque façon. C'est dur à définir, comme si des mots étaient posés sur une crainte viscérale.

Enfin, pour ne pas se disperser, les idées sont rapidement recentrées sur l'ici et maintenant. Il faut garder les pieds sur terre. Théo regarde autour de lui, il attend que leur tour vienne en caisse. À côté d'eux, il voit deux files distinctes qui valident les achats. La première est particulièrement commune. La caissière fait un sourire, scanne les articles, et passe au suivant. La seconde caisse est, quant à elle, plus particulière. Elle est appelée « caisse libre »,

même si on ne perçoit que la liberté de faire le travail gratuitement soi-même. À cette caisse, les personnes sont plus pressées et souvent plus jeunes qu'aux caisses traditionnelles. Très souvent, les clients n'y passent que quatre ou cinq articles maximum. Il faut l'avouer, le rythme est plus rapide de ce côté. L'empressement de la clientèle semble gagner face à l'endurance et l'expérience variable de la caissière. Mais dans cette course, à la recherche de toujours plus de vélocité, aucun gagnant ne se distingue.

C'est de retour au domicile, posé sur son canapé, que le jeune zappe frénétiquement sur la télécommande. Aucun programme ne lui convient et il remonte rapidement loin dans les chaînes les plus oubliées du câble, et ce jusqu'à ce qu'il tombe sur quelque chose d'inconnu, qu'il n'a jamais vu.

Sur le petit écran se bouscule une foule. La dernière fois qu'il a vu autant d'agitation sur celui-ci, ce devait être lors de combats de films épiques. Ici la masse crie, elle porte des pancartes, elle s'exprime. La tête du cortège est majoritairement féminine, mais pas seulement. Slogans, panneaux, drapeaux, tous appellent à une égalité réelle parmi les professeurs.

L'attroupement rassemble quelques milliers de personnes. « Ingrats, bande d'irresponsables, c'est pas comme s'ils avaient pas déjà assez de vacances. » Ce sont les mots qui traversent la pièce sur le passage de la mère de Théo. Elle ne s'attarde pas plus sur le sujet et reprend ses activités. La manifestation est entrecoupée par les commentaires d'un invité de l'émission. Encore un représentant politique d'un mouvement en vogue. Car la politique n'est plus l'affaire de partis depuis longtemps. Elle est soumise aux mouvements, plus ou moins gazeux ou subtils du monde politique. Le propos porté par la mobilisation à l'écran est clair et vindicatif. Un refrain se démarque parmi la série d'injonctions mélodiques: « Nous voulons moins de « e » à professeur dans les livres, mais plus de doyennes dans la réalité ! ». Le gouvernement est accusé de faire des actions d'apparat, et surtout qui ne coûtent rien. Il est constamment d'accord avec le progrès, mais seulement avec celui qui ne réduit pas son train de vie, ou qui libère des réglementations. La liberté, c'est là un fonds de commerce prétendument inépuisable. Libre de s'assurer, libre de trouver son emploi, de se soigner, se définir à loisir. Les mots définissent ce que nous sommes, mais que sommes-nous ? Des partenaires, des

associés. Tout ce registre de vocabulaire utilisé par l'invité pour la première fois devant Théo lui semble dissonant. Comme si tous ces présentateurs, ces analystes et commentateurs n'étaient que des recrues inconscientes, que leurs pensées passaient par un moule informel qui n'aurait ni nom ni visage.

La télé s'éteint. Il est fait signe que le moment est venu d'aller dormir. Emmitouflée dans ses couvertures, l'inquiétude enfle. Il faut qu'il en sache plus. Le pauvre homme à côté de la banque semblait être à l'aise avec ce qui contrarie tout le monde. C'est décidé, quand il ira au marché, Théo compte bien parler à nouveau de ses tracas avec lui. Du moins c'est un souhait qui ne sera réalisable que si l'homme est présent.

Les jours passent, Théo et sa mère prennent le bus afin de rejoindre la place du marché. Le bus est peu occupé, on à la place de s'étendre, dirons-nous. Entre deux coups d'œil sur les passants, un homme ressort du lot. Il est là juste dans l'angle derrière la cabine du conducteur. Il était discret, mais il lui a accroché l'œil. C'est comme si cet homme portait un phare au poignet. À première vue ce n'est pas son sweat éraflé

par la misère ou son pantalon vieilli qui captivent. Il faut que le regard tombe pour saisir l'objet des interrogations. Des interrogations qui prennent forme en cinq lettres. Vous les voyez ? Une marque qui indiquerait la réussite d'une vie, si le sésame est obtenu avant ses cinquante ans. Ce symbole ostentatoire de richesse n'a pas le même effet ici que sur ceux qui le portent habituellement où il se fond dans un uniforme correspondant. C'est bien le contraste qui est saisissant entre cette montre dont le tic-tac est moins audible que le fait qu'il s'agisse de toc et cette tenue pour le moins modeste. Au niveau de son cœur sont arborées comme des décorations militaires, qui prennent la forme de trois stylos dépareillés. À son poignet, c'est la superficialité qui est en train de crier. Pourquoi faire ça ? Pourquoi payer pour se faire remarquer ? Surtout que quelqu'un issu d'un milieu habitué à porter ce genre d'accessoire ne serait pas dupe. Ceci ne renvoie qu'un signal de mal-être avec son statut. Il s'agit peut-être d'une tentative honteuse de persuader quelqu'un qu'il est autre chose que l'homme qu'il est au quotidien. C'est triste, ceci reviendrait à penser que nous sommes ce que nous possédons.

Le trajet arrive à son terme et, sur la place, le soleil luit, les odeurs de crevettes et de charcuteries se mêlent à merveille. Le monde tourne d'une façon bien naïve. C'est entre deux tranches d'emplottes que réalise sa mère que le chemin de Théo croise à nouveau celui du sans-abri. Il est là, toujours posté tel un garde devant sa banque.

La présence de cet homme semble immuable. Théo s'avance vers lui afin de reprendre leur conversation :

« Bonjour, vous vous portez bien ? dit-il de façon convenue.

— On peut dire que je suis au beau fixe. Mes chaînes n'ont que peut tremblé depuis la dernière fois.

— Vos chaînes ? Vous êtes libre, pourquoi rester ici ? Pourquoi ne pas chercher un travail, s'intégrer ? Vous êtes si bien ici ?

— Ce n'est pas un choix ; je travaillais dans une usine de conserverie à proximité avant. Le progrès m'a remplacé. L'usine est partie, elle s'est automatisée à l'autre bout du monde et ne m'a laissé que des souvenirs, dont celui de mon index que j'ai laissé sur la chaîne.

— Mais il n'y a pas qu'un travail, vous pourriez en trouver un autre, affirme le garçon d'une façon déterminée afin de motiver le vieillard.

— L'essentiel de ce qui est fait ici n'est que du service. Je ne suis pas qualifié, et puis quand on ne possède ni compte ni logement, on n'existe pas.

— Mais vous êtes là, vous existez. Vous êtes libre, faites quelque chose !

L'injonction n'a comme seul effet que de dessiner un sourire chez son interlocuteur qui répond calmement.

— Ma première liberté, on me l'a dit, c'est de ne pas gêner. On m'a chassé des marches du marché, car j'entravais la bonne marche de la clientèle et égratignais le paysage. C'est bête à dire, mais je suis censé être privilégié, mais je n'en saisis pas vraiment la mesure. Je suis blanc, qui plus est un homme, et je ne sens pas vraiment le pouvoir entre mes mains, je suis juste... pauvre. Ce serait à croire que la première discrimination se jouerait ici, n'importe qui, quels que soit son origine ou ses souhaits semble avoir plus de pouvoir et de liberté quand l'argent l'accompagne.

— Mais non, nous sommes égaux, au moins dans les chances. Vous avez peut-être fait de mauvais choix.

— Ah oui, j'ai eu le malheur de choisir de naître dans la misère. J'ignore qui est mon père, ma mère je ne l'ai vue que peu de temps. Elle était

seule, écrasée sous les dettes. Elle avait comme seuls compagnons qui ne la jugeaient pas son chien et moi, ajoute-t-il en agitant la main tout en levant les yeux au ciel. Il ne fallut pas beaucoup de temps pour que je devienne un produit. Celui d'une société qui ne me promet aucun avenir. Un dommage collatéral d'un système qui me qualifie de parasite. Une source de revenus échangée entre les familles d'accueil, qui tels des dockers ne faisaient que leur travail. Lorsque ma présence leur déconvenait, j'exprimais la violence que j'avais reçue. Quand bien même celle-ci devait être désagréable, j'en conviens. Ils n'avaient pas idée de leur violence. Il n'y avait qu'une solution, celle d'avancer en traînant ma peine. J'étais déplacé. J'ai fait des erreurs, consommé des choses que je n'aurais pas dû. Je me suis comporté de façon inadaptée, mais ceci n'était que le cri de mon cœur, face à un monde indifférent à mon encontre.

— Je crois comprendre. Mais qu'est-ce qui fait que vous êtes là aujourd'hui ? La malchance ?

— Oui, certains expliqueraient ma situation simplement comme cela. D'autres diraient que je suis responsable de ma misère. C'est bien connu, ce sont les pauvres les premiers producteurs de malheurs. La vérité est différente.

Ce n'est pas le hasard, le monde autour de nous produit des gens comme moi. C'est déjà un miracle que tu puisses me voir et plus encore que tu m'adresses la parole.

— Je ne sais pas. Je vous ai jamais vu, c'est vrai. Mais ça ne veut rien dire. Si tout ceci n'est pas du hasard, pourquoi rien n'est fait pour réparer cette injustice, pourquoi personne ne la voit ?

— Personne ne la voit, car ceci est trop dur. La limite séparant leur situation de la mienne n'est pas plus épaisse qu'une feuille de papier. La conscience de la misère les en rapprocherait, ils craignent la contamination. Rien n'est plus horrible que le sentiment d'impuissance, de vulnérabilité, de savoir que nous sommes en danger. Il est bien plus confortable de se mentir, surtout quand tout le système qui nous entoure nous y encourage. »

Après cette tirade l'homme se penche et murmure :

« Tout ceci ne vient pas de nulle part, tout ceci n'a pas toujours été. Tout ceci a un nom, une incarnation nommée que par ceux qui savent. Elle est derrière chaque commerçant. Elle est dans la banque en ce moment. Son omniprésence est aujourd'hui incontestable.

— Noué par la terreur, le jeune homme attend, il attend que soit désignée la source de ses tourments. Que soit pointée du doigt l'ignominie qui plie les hommes et élève des empires. C'est sur un ton des plus funestes que finalement la réponse se présente.

— Il s'agit de la main. Elle est invisible, elle est priée comme s'il s'agissait d'une divinité dont ruissellerait l'argent. Ses apôtres tiennent à ce que le monde vive dans une jungle sans protection individuelle. Un endroit où tout se marchanderait jusqu'au corps humain, où la prostituée serait une auto-entrepreneuse, où les personnes âgées ne sauraient pas ce qu'est la retraite.

— C'est que c'est quelqu'un? Quelque chose? Ça a pas l'air très concret, votre histoire, répond de façon bien dubitative le garçon.

— Ah oui... C'est plus que concret. Vois-tu la clinique?

— Heu, oui, elle est à l'entrée de la ville et qu'est-ce qu'elle a?

— Sache que lorsque tu y entres, un premier diagnostic rapide est réalisé. Imagine un instant que l'individu qui a désespérément besoin de soins soit en train de faire un infarctus. Je te le dis, il a de la chance, il est

quasiment impossible de mourir d'un infarctus dans une structure médicalisée. Mais ce bonheur est fragile, car la clinique, elle ne permet aucun décès en son enceinte. Elle sait bien qu'après vingt minutes, des chances de décès apparaissent. Pour garantir ses statistiques, dont dépendent ses revenus de la part de ses actionnaires, si elle a le moindre doute, elle refoule l'intrus et l'invite à s'orienter vers la structure publique la plus proche en piétinant l'intérêt de la personne dans son brancard. Ils le font l'esprit tranquille, car ils sont dans leur bon droit. Vois-tu ce que je veux dire ?

— La main tue partout où il y a un intérêt à le faire. Elle est là, elle se cache derrière le soja bio importé de l'autre bout du monde que transporte cet homme. dit-il en pointant du doigt un passant. Elle est dans la culpabilisation des personnes écrasées par la honte, qui n'osent pas demander des aides auquel elles ont droit, car elles doivent se penser responsables. Il en est de même pour l'écologie, l'action individuelle est insignifiante face à l'impact industriel. Mais tant que chacun pensera le contraire, il s'attaquera d'abord à son voisin plutôt qu'à la racine du problème. Tout se joue dans ce monde, dans le secret des dieux. C'est là que se jouent les affaires du monde en catimini ,loin de ton regard, comme du mien ! »

UNE OMBRE AU TABLEAU

Théo, bouche bée, se sent tiré en arrière.

Il s'agit de sa mère qui le ramène vers elle. Des agents de police passent à côté d'eux. Ils arrachent à son coussin l'indigent qui résiste à son arrestation. Le bougre se débat en vain. Théo est rassuré par sa mère qui s'excuse de ne pas l'avoir surveillé davantage et de l'avoir laissé seul face à un fou hurlant dans la rue.

L'AUBE D'UNE AVENTURE

Une fois retournée au domicile, l'angoisse et l'énervement peinent à quitter la mère de Théo. « Comment ai-je pu être si négligente ? J'en ai marre, c'est trop dur !

— Désolé maman, je voulais pas t'inquiéter, tu sais. C'est pas ta faute, c'est moi qui voulais lui parler. Alors qu'il tente maladroitement d'avoir des mots apaisants, un impact se fait sentir. La joue de Théo claque, elle est frappée par un coup aussi furtif que rapide.

— Arrête de faire n'importe quoi, on n'en n'a pas besoin ! Tu sais où on en est ? On s'est mis d'accord avec ton père pour qu'il ne paye pas de pension si j'avais la garde exclusive, mais j'imaginai pas cette impasse. » Sur ces mots des larmes jaillissent et ruissellent. Son fils reste sonné, impuissant face à la souffrance. Ne sachant que faire, si ce n'est écouter passivement la voix cassée de celle qui l'a toujours aimé et soutenu.

C'est de façon instinctive qu'ils suivent leur instinct primaire. Celui dont on use lorsque les mots sont vains pour soulager nos maux les plus insurmontables. Tous deux s'approchent l'un de l'autre, puis se serrent mutuellement dans leurs bras. La tête du jeune garçon est blottie contre sa mère, le nez dans son pull. Tout ceci est pour le moins rassurant. Un peu comme une bougie, qui de par son caractère éphémère fait de nous des témoins de celle-ci et nous sert d'ancre face au reste du monde. Par sa chaleur elle tente d'appriivoiser nos sens, elle nous invite à oublier nos contraintes pour regarder danser sa flammèche.

La bougie s'éteint. C'est très progressivement que les affres et angoisses de la précarité se glissent dans leur existence. Théo rentre seul désormais de l'école, sa mère ne supporte plus de parler aux voisins ou parents qu'elle pourrait croiser. Elle ne fait plus rien, rien, si ce n'est essayer de comprendre comment elle a pu en arriver là. Où a été son erreur ? Comment a-t-elle pu infliger ça à son enfant ? L'isolement social se fait sentir, elle ne voit personne. Il en est fini de la sortie mensuelle au cinéma, du café en terrasse. Ces futilités ont été remplacées

par la mendicité moderne. La nécessité de rédiger tel un scribe une succession de demandes d'aides : pour le gaz, l'essence, et bien d'autres minima.

Théo ne s'en sort pas indemne. Comme pour sa mère, des valises ont élu domicile sous ses yeux. Son regard est irrémédiablement tombé. Il ne peut pas affronter celui de ses camarades qui peuvent se permettre d'avoir le dernier téléphone, ou de porter le logo d'une marque payée rubis sur l'ongle. Théo comme sa mère est isolé, son téléphone n'a plus de réseau et n'est désormais qu'un totem, une coquille vide, justifiant son appartenance à ce millénaire. Ses vêtements sont de seconde main et son repas quant à lui n'en demande plus qu'une. C'est une pomme qui suffit à économiser le prix de la cantine.

Le sommeil et la boule au ventre intègrent le quotidien. Le comportement de Théo ne tarde pas néanmoins à inquiéter son amie.

« Eh, ça va ? » murmure Chloé d'une façon gênée. Sa question est douce, comme sa main posée sur le bras avachi du garçon. Elle s'enquiert de l'état de celui qu'elle a toujours

connu comme vif, voire même un brin agité. Mais qui ne l'est pas à cet âge ? Il la regarde, cette simple attention le touche profondément. Il s'agit de ce type de moment vrai, bon et beau.

« Eh, tu réponds ? Si tu veux, je fais une représentation ce soir. C'est une pièce de Beaumarchais, c'est drôle, ça pourrait te plaire !

— C'est gentil, mais je peux pas trop en ce moment. ces mots sont lâchés tel un soupir par Théo.

— Si tu viens, je te donne mes devoirs, ça te donnera du temps libre, réplique-t-elle d'un ton malicieux.

— Non c'est pas le truc. Le problème est ailleurs.

— C'est quoi ? Je peux peut-être t'aider. Tu veux passer à la maison ? Mes parents sont pas là. Mon père est en voyage, et ma mère rentre tard en ce moment.

— Je pense pas que prendre un chocolat chaud chez toi arrange mes tracas, mais c'est gentil.

— Mon problème c'est... »

Un silence palpable se fait sentir. Tout autant que l'attention de la jeune fille qui tente de soulager ne serait-ce qu'un peu les malheurs qui rongent le garçon.

Après une inspiration profonde, comme si elle était destinée à regonfler son ego, Théo reprend...

« Il y a trop de choses qui me dérangent. Déjà pour moi c'est pas la joie, mais encore ça va. Le souci surtout c'est ma mère qui va mal. Et puis il y a ces personnes à la rue, dans la misère. Ça me dérange.

Le visage de Chloé est rapidement ensoleillé par une forme de soulagement qui laisse bien perplexe son interlocuteur.

— Du coup c'est bon, il faut juste parler aux gens pour comprendre pourquoi tout est comme ça.

— Ça serait aussi simple tu penses ?

— Il ne faut rien regretter et savoir entreprendre dans l'activité que l'on pense bonne ! lui répond gaiement Chloé.

— Ouais, c'est bête à dire, mais plus ça va, plus ce genre de phrase me semble vain.

— C'est bon, fait pas ta tête de cochon, on n'a qu'à aller voir les commerçants du marché pour parler, ce sera un bon début. »

Théo acquiesce à la suggestion enthousiaste de son amie. Comment lui refuser quelque chose proposé avec une telle bienveillance.

Le samedi matin suivant, le duo prétexte une sortie au parc de la ville. Leur but officiel serait de partager les glaces d'un glacier réputé. Elles seraient accompagnées de douceurs de chocolatier, tout ceci est naturellement mis en scène dans le but de s'éloigner de leurs parents. Théo rassure sa mère en lui expliquant que c'est Chloé qui l'invite pour fêter une note un peu au-dessus de la moyenne. Il faut dire qu'elles côtoient régulièrement l'excellence. C'est ainsi que se prépare la genèse d'une aventure peu ordinaire.

Sur une terrasse ensoleillée, une paire de cadres échangent sur leur semaine. L'un comme l'autre présentent bien. Chemise et cravate sont exhibées par un homme aux dents visiblement blanchies, tandis qu'un tailleur, ainsi que d'amples boucles d'oreilles d'or blanc sont arborés par sa collègue. Leur échange est simple. Au point qu'il ne laisse que peu de place à la philosophie.

« Ah suis chaud, j'me suis mis bien !

— Pas aussi bien que mes escarpins. Regarde ça, j'me suis lâchée. D'hab c'est pas autant, mais là c'est violent.

— J'ai vomi dans le carré VIP !

— Ouah, t'es fort !

— Ouais je carbure au PPC, Pétrole, Pastis, Coca, c'est pour moi !

— Oui, mais là t'as pas tout écouté attend. J'ai dépassé mon budj hebdo avec la seconde paire, des bottes en cuir d'agneau.

— Et as-tu vu ma photo avec Mike-mike, il était de passage à la boîte, il était candidat de la saison trois. »

Au travers de propos rudimentaires transparaît une aliénation par le travail conjoint à une affliction par la consommation, enfin...

Chloé et Théo passent à côté de la table de ces individus en cette belle matinée. Le samedi est toujours une journée d'activité intense. Si le dimanche a pu être une journée sacrée par le passé, il a nettement laissé la place au samedi et à ses promotions exceptionnelles. Pour autant nos protagonistes ne sont pas venus en ville pour cela. Ils se rejoignent dans le parc au cœur de la ville qui se situe à une centaine de mètres du marché avant d'entreprendre leurs investigations.

« Bon, on y va !

— T'es sûr ? Tu veux aller voir qui aussi ? Théo formule son interrogation, avec une certaine forme de dépit, comme si l'on s'engageait dans un combat vain.

— Oui, je suis certaine et convaincue, on n'a qu'à aller voir le bijoutier. Tu lui parles de ce qui te tracasse, tu te sens mieux et on passe à autre chose. » Face à l'enthousiasme relatif de son camarade, Chloé complète sa déclaration. « Écoute, si on ne trouve pas ce dont t'as besoin ici, on ira ailleurs, on est pas pressé, ne te mets pas de pression inutile. » Ces mots ont un effet anxiolytique, Théo sourit et se sent déjà un peu mieux. C'est donc armé de leurs meilleures intentions qu'ils s'engagent sur un petit chemin dallé menant à la bijouterie. »

Sur place la boutique les accueille. Sa devanture est sobre et classieuse. Elle se fond dans le paysage. Elle ne dénature pas l'esprit de cette voie commerçante héritée d'un autre âge. Un bois aux couleurs d'ébène se mêle à une pierre blanche albâtre. Une lumière jaune diffuse au travers de la vitrine. Elle épouse les formes des parures serties de pierre qui rendent honneur à l'ouvrage dont elles ont fait l'objet par un éclat scintillant.

Une fois le palier franchi, c'est un homme aux cheveux sombres comme la nuit qui les reçoit. Sa tenue est millimétrée. Son col est parallèle à ses lunettes, les manches de sa veste

sont quant à elles perpendiculaires à ces dernières. C'est nonchalamment qu'il pose son monocle et demande à ses visiteurs s'il peut les aider.

« Heu, oui, on voudrait savoir, qu'est-ce que vous pensez de votre métier, de la société, comment ça va en général ? bafouille difficilement Théo.

— Ah, oui je peux vous répondre, on peut pas dire que j'ai une foule qui se bouscule dans la boutique alors allons-y. Déjà à titre personnel, je me considère comme un artiste, un artisan qui façonne les formes et sertit des trésors. L'or, l'argent, et le platine sont des matériaux nobles qui ont toujours été considérés comme des trésors. Je ne vous parle même pas des pierres qui sont tout simplement magnifiques. Ce sont déjà en soi des bijoux produits par mère Nature. Comment être insensible à la beauté d'une émeraude, d'un saphir ou d'une améthyste. Le joaillier ne fait que sublimer quelque chose de déjà extraordinaire et la marie à d'autres trésors de la terre comme le sont les métaux. Enfin je divague peut-être après en ce qui concerne mon activité, ce qui me contrarie ce sont les épiciers de babioles. Je vais préciser ma pensée. Un nombre croissant de collègues ne produisent plus leurs bijoux et

ne se contentent que de vendre des produits créés en séries par des machines sans âmes.

— Ça doit-être un vrai problème, mais que pensez-vous des personnes en difficultés, qui n'ont pas de travail, de maison, la société, tout ça...

— D'accord, heu, eh bien... Je n'y ai jamais pensé voyez-vous. Je dirais que la vie est bien sûr façonnée par notre détermination et la capacité d'entreprendre, c'est évident, mais peut-être pas seulement... Je ne sais pas, parfois je m'interroge sur la chance que j'ai pu avoir. J'ai hérité d'un métier, mon père était joaillier et bijoutier. Il m'a transmis cette boutique, mais avant tout ses connaissances, j'ai du mal à me dire que cela n'a pas eu d'impact. Puis quand je vois certains clients qui ne regardent qu'au prix, il est clair qu'ils pensent qu'on n'existe que par nos possessions, il ne faut pas se mentir. Je veux dire qu'ils ne cherchent que l'objet le plus cher, ils ne voient pas la beauté qui s'en dégage. Vous m'avez compris. Après, la richesse est censée ruisseler aussi, même si j'ai rarement vu des clients acheter une alliance plus cher que celle de leurs parents. Enfin je me lance dans des monologues, excusez-moi. J'espère que je vous ai aidé, complète-t-il, quelque peu décontenancé.

— Oui, oui, merci beaucoup on va y aller. »

C'est en partie satisfait que le duo quitte la boutique sous le regard bienveillant de l'homme qui revêt aussitôt son tablier afin de se remettre à l'ouvrage.

« Hmm, à ta tête je pense pas trop me risquer en te proposant d'aller voir quelqu'un d'autre. C'est avec une expression pensive que Chloé poursuit. Je sais, allons voir mon papy, il est horloger et surtout âgé. Il a vu beaucoup de choses et pourra peut-être avoir le recul nécessaire pour démêler tes inquiétudes.

— Si tu veux, au moins, on n'embêtera pas quelqu'un qu'on connaît à peine. complète Théo avec un brin de lassitude.

— Ne te fais pas prier, bouge ! Tant que tu n'as pas retrouvé aplomb et dynamisme, il faut continuer ! »

C'est sous ces auspices, que la quête pour retrouver l'insouciance de Théo reprend.

Le soleil accompagne leurs pas sous les bâtisses de la vieille ville dans lesquelles s'inscrivent les commerces du centre-ville. Des pierres vétustes témoignent de l'histoire de la cité avec leurs styles variant au fur et à mesure que l'on s'approche du cœur de la

cité. La rue devient de plus en plus sinueuse ; les murs perdent de leur verticalité. C'est bien un affront à toute bienséance. Le bon réclame que les rues soient planes et rectilignes pour ne pas se perdre en impasses, ou que l'on s'use sur des dénivelés inutiles. Les trottoirs ne sont pas des plus attractifs non plus il faut dire. Ils ont été amputés de façon non négligeable pour que puissent passer les voitures modernes. Les calèches circulaient aisément, mais pour que nos véhicules motorisés en fassent autant, il faut désormais jouer les funambules en rasant les murs. Rapidement, le duo arrive à la rencontre du grand-père horloger.

Une fois aux abords du commerce, ils peuvent admirer la vitrine de celui-ci. Le bruit asynchrone de tous ces petits mécanismes forme une mélodie particulière. Un peu comme s'il s'agissait de chants de multiples oiseaux défendant leurs certitudes. Ce spectacle aux mouvements réguliers s'offre au regard du tout venant. Il est régulier, prévisible et apaisant. Théo est captivé par ces objets qui lui présentent l'ingénierie de plusieurs millénaires. Les aiguilles tranchent l'air avec précision, emportées par leur poids, elles s'accrochent à leur ancre.

Alors que l'attention des deux jeunes gens est focalisée sur les montres et horloges, un vieil homme sort de la boutique. D'une démarche boiteuse, il s'approche des glaces et sort de sa poche un chiffon. Dans le reflet de celles-ci, il remarque la présence de deux visiteurs inattendus. C'est avec un sourire digne du père Noël qu'il salue les jeunes gens qui viennent lui rendre visite.

« Coucou, Chloé ! Tu viens me rendre visite ! Tu as amené un ami. Vous voulez une tisane ? Des biscuits ?

— Coucou papy, merci, c'est gentil, mais on n'a pas vraiment le temps de prendre une boisson. C'est mon ami Théo qui voulait te parler. Il se prend la tête sur des questions de gens qui sont dans la misère, des trucs comme ça. Je me disais que tu pourrais peut-être lui dire ce que t'en penses et qu'il se sentirait peut-être mieux après. Alors que Théo regarde le sol d'un air quelque peu gêné, leur hôte s'installe péniblement sur une chaise orpheline qui traîne dans la boutique pour compenser sa mobilité réduite.

— C'est une drôle de question que vous me posez là. Déjà, je tiens à dire que c'est pas bien aimable de refuser ma tisane. On a toujours le temps, il suffit de le prendre, c'est comme le

choix, on l'a toujours. Pour ce qui est du sujet de la misère, c'est compliqué pour moi de m'exprimer. Ma vue fatiguée perce péniblement le brouillard qui m'entoure malgré l'assistance de mes lunettes, ou de mon monocle. Distinguer les mécanismes se fait déjà avec difficulté. Il est compliqué pour moi de donner un avis tranché sur quoi que ce soit d'autre que l'horlogerie.

Sa petite fille souffle avant de creuser ses fossettes en souriant. A demi-ton, elle l'encourage à poursuivre avec une voix légère et fluette.

— Mais si tout le monde a un avis, et le tien est loin d'être le plus idiot, ne te fais pas prier, raconte.

— Si vous y tenez... C'est avec un élan aussi poussif et maladroit que l'homme se lève et allume une théière électrique. Si vous voulez m'écouter, je vous demande juste de prendre un peu de temps et d'accepter ces boissons chaudes. Alors déjà, vous ne l'avez peut-être pas remarqué, mais votre empressement est un problème. Rassurez-vous, vous n'êtes pas les seuls. Tout le monde est obsédé par l'heure. Chacun veut qu'elle soit exacte ! Pire que le rythme attendu d'une marche militaire ! Les montres mécaniques sont nobles, vivantes, et personne ne veut se permettre les cinq minutes de battement d'un

mécanisme. Mon métier est devenu inutile... souffle-t-il poussivement. Je ne fais que vendre des babioles sans âmes faites en séries à l'autre bout du monde. Et puis personne n'est plus attaché à sa montre, chacun la jette. Avant on l'entretenait. Les possessions et les hommes sont devenus des consommables qu'on jette au moindre prétexte. J'ai vu l'apprentie de la boulangère d'à côté virée pour cinq minutes de retard, alors qu'elle fait de la route ; c'est scandaleux !

Théo prend son souffle avant d'interrompre le vieil homme.

— Oui, et il n'y a pas que ça qui ne va pas, mais on est d'accord. Mais qu'est-ce qu'on peut faire ? Pourquoi tout est comme ça ? C'est bien beau de relever quelques faits de loin, mais on ne fait que des constats.

— Tu as raison, mais j'ignore pourquoi le monde est tel. lui rétorque calmement son interlocuteur. Énervé, le jeune garçon se lève, abandonne sa tasse, puis présente ses remerciements pour la gentillesse et l'hospitalité qu'il a pu recevoir. »

Chloé, surprise par la tournure qu'ont pris les événements, embrasse et partage une accolade avec son grand-père avant de rejoindre Théo qui s'éloigne.

« Ça va ? Tu trouves pas que tu en fais trop quand même ? Parce que faire une scène chez mon grand-père, ça le fait pas. »

Le jeune garçon excédé ne mâche pas ses mots :

« Ça n'a servi à rien ! On a perdu notre temps et embêté des gens. Je ne suis pas sûr que ces recherches en valent la peine. On titube entre les opinions de chacun, mais est-ce qu'on avance ? Non ! Est-ce que ça a le potentiel de changer quoi que ce soit ? Autant fermer les yeux. C'est triste, ça me fait mal au cœur, mais voilà.

— Je t'arrête tout de suite. Que tu sois triste et énervé, d'accord. Après cette affirmation, reprendre un instant le fil de sa pensée est nécessaire. Elle le regarde avec douceur puis poursuit. Déjà ne passe pas tes nerfs ni sur mon grand-père qui t'a rien fait ni sur moi, attention !

— Je me passe les nerfs sur personne. Désolé, je voulais pas le blesser, je me suis juste énervé.

— J'ai vu ça et tu n'as pas l'air d'avoir trouvé ce qui te convenait. Bon écoute, on va faire simple. C'est quoi qui t'a fait commencer à te poser des questions ?

— C'était quand je devais aller retirer de l'argent à ma mère à la banque, se remémore t'il à voix haute.

— Alors on y va, ça coûte rien, et puis si ça marche pas non plus, ce n'est pas grave. Ce que je veux pas, c'est te voir te morfondre ou t'énerver pour n'importe quoi, d'accord ?

— Oui, c'est bon on y va. Mais il va pas falloir traîner, on arrive à la fin de l'après-midi et il manquerait plus qu'on inquiète tout le monde avec mes histoires.

— Pense à toi deux secondes aussi, tu me feras plaisir. On y va. ordonne-t-elle. »

C'est subjugué par tant d'attention que Théo s'exécute sans chercher à négocier. Ceci aurait été une entreprise bien trop périlleuse.

C'est ainsi qu'ils se rendent aux abords de l'établissement financier. Les colonnes blanches semblent être façonnées d'une pierre froide, comme glacée. À l'intérieur, le duo y est comme perdu. Comme s'ils naviguaient dans des eaux internationales, dans une bulle en dehors de tout droit et de tout secours.

« Je peux vous aider ? » Cette question adressée aux inattendus visiteurs est posée par un agent d'accompagnement qui mit fin à la léthargie qui saisissait Théo. Le garçon est

perdu ; autour de lui se bousculent de multiples personnes en quête d'une faveur de l'établissement. Certains les prient de leur permettre encore d'exister, car c'est ici que l'on accorde ou retire le droit à la possession d'un compte. Il suffit d'un mot, d'une donnée malvenue dans l'algorithme pour que ce droit soit retiré. Avec lui, c'est le dernier rempart qui sépare ces individus de la rue qui tomberait. Les bons jours, les princes accordent un étalement de la dette des clients qui se confondent en remerciements jusqu'à rejoindre la porte. Ce théâtre aux allures sordides et aux actes plus que grotesque fait vibrer les entrailles du garçon. Pour ne pas laisser sans réponse la question qui lui a été posée, Théo reprend son souffle et répond :

« Oui, je suis curieux, et je voudrais savoir comment marche une banque. J'aimerais y travailler un jour, je peux voir quelqu'un ?

L'agent rit puis répond.

— Oui bien sûr, ceci ne devrait pas poser de problèmes, patientez s'il vous plaît.

C'est après quelques minutes d'attente parallèlement à un échange avec un de ses collègues qu'il se rapproche à nouveau de ses visiteurs.

— C'est bon, je vais vous accompagner vers un de nos conseillers, vous avez trente

minutes. La journée est calme, on peut se le permettre, et puis il n'est jamais trop tôt pour penser à son orientation.

C'est avec un regard fuyant et une légère nervosité dans la voix que Théo remercie sobrement l'agent. »

Chloé est calme et pensive, elle suit sereinement les événements. Elle admire les tableaux qui ornent les couloirs et s'interroge sur leur authenticité. Leurs coups de pinceau ont marqué l'éternité. Ces œuvres sont autant des témoins que des acteurs. Ils portent un message de leur auteur et transmettent l'image d'une époque révolue. L'une de ces toiles présente deux forcenés hurlant sur une barricade. En ce temps le monde devait encore avoir le potentiel de se bonifier. Ceci est certainement la pensée qui effleurerait la plupart du monde, mais Chloé reste comme absorbée par la scène. Ces personnes qui risquent jusqu'à leur vie pour une idée. Une idée, rien de plus. Une idée qu'ils ne verront peut-être jamais se réaliser. Et ce même si leur entreprise réussie, ils pourraient se blesser, voire même mourir en cours de route. Ce courage ou cette folie a vraiment quitté ce monde... C'est certainement le signe qu'ils ne sont plus nécessaires...

« Voilà, permettez-moi de vous présenter Abdel, c'est un de nos jeunes conseillers. Je suis sûre qu'il saura vous inspirer. » Après cette phrase générique de présentation, l'agent quitte la pièce sur un sourire convenu.

Sur la chaise face à son petit ordinateur se tient Abdel. Sa chaise semble trop petite pour lui, sa carrure importante rend presque ridicule la situation. Il se tient accoudé à un bureau minuscule. Bureau qui, il faut le dire, n'inspire pas vraiment le dynamisme et la vie. Il est dépourvu de fenêtre et les néons au plafond semblent lutter pour diffuser une lueur grisonnante. Il est brun, couleur café, et c'est avec ses yeux noisette qu'il exprime un regard lassé face à son ordinateur. Tel un automate mal huilé, il s'en détourne afin de recevoir les deux jeunes curieux.

« Installez-vous, vous voulez un café ? dit-il avec un sourire invitant à la convivialité. L'embellie suscitée par cette visite impromptue est claire. Une mine morne vient de céder sa place à la chaleur de l'orient.

— Je veux bien ! répond Chloé. Théo quant à lui décline l'offre, son esprit est taraudé par de trop nombreuses questions.

— C'est gentil, mais j'aimerais savoir, c'est bien d'être banquier ?

— Je ne sais pas. Je ne sais pas non plus si on vous a proposé le bon conseiller pour vous orienter. Vous savez j'ai choisi de devenir banquier pour faire plaisir à ma famille. Tout dépend de ce que vous cherchez. Si c'est l'argent, eh bien c'est correct, on est pas à plaindre.

— Je veux dire, vous, vous voyez les pauvres gens dans la rue ? demande timidement le garçon qui cherche en tournant la tête vers Chloé le courage pour aller au bout de sa question.

— Oui, ne m'en parlez pas, ça m'empêche régulièrement de dormir.

— Ah oui vraiment ? reprend Théo avec surprise.

— Oui, et il n'y a pas que ça. Tous les jours je me demande si je ne vole pas les gens. Ils viennent avec des idées, des projets. Ils veulent s'en sortir et parfois juste manger. Tout ce que j'ai à leur offrir ce sont des prêts. Chloé reprend ces propos de façon interrogative et essaye de préciser la chose.

— N'est-ce pas ce dont ils ont besoin ? Un prêt pour se relancer, pour réaliser leurs rêves.

— Au début je pensais ça, mais plus ça va, plus j'en doute. Beaucoup sont rapidement débordés par les dettes avec les taux d'intérêt

écrasants. Il faut dire, je ne sais pas si c'est clair, je ne prête même pas vraiment d'argent. Ça peut paraître compliqué, mais quand je fais un prêt, je crée de l'argent. Il ne vient pas de la banque. Je tape sur mon petit ordinateur le chiffre et ça crédite le compte. Je ne sais pas comment tout le monde peut trouver comment payer les taux d'intérêt, car si toutes les banques fonctionnent comme ça, c'est évident que tout le monde ne peut pas payer son emprunt.

— Mais c'est dramatique ! s'émeut Théo.

— Oui ! Oui je sais ! s'exclame Abdel en frappant du poing sur la table. Et il n'y a pas que ça, c'est qu'on nous demande de les harceler, les menacer, de culpabiliser ceux qui ne réussissent pas à rembourser alors que l'on sait pertinemment que ce n'est pas possible pour tout le monde. Les poings et les dents serrés du jeune homme laissent transparaître un malaise profond qui a terni la mine sympathique qu'il présentait à leur arrivée. »

Une larme ruisselle sur le visage de Chloé. Elle saisit finalement l'hypocrisie de ce monde sans pouvoir retenir ses pleurs. Ceux-ci sont communicatifs, Théo tient sa tête entre ses mains, comme pour l'empêcher de tomber et sanglote.

Abdel, dépassé par la situation, tente de les rassurer. Il s'excuse de s'être « emballé », mais rien n'y fait, et ce jusqu'à ce qu'il soit frappé par une idée. Son souhait a toujours été de bien faire, en rendant honneur à sa famille et ses ancêtres. Il est évident que ceci n'est plus possible ici, en restant il ne ferait que davantage miner sa conscience et son cœur. Avec sérénité il, pose ses mains sur les épaules de ses deux invités et leur souffle :

« Il n'est pas nécessaire de continuer à pleurer, je pense connaître quelqu'un qui pourrait nous apporter la solution à nos malheurs. »

À peine ces mots prononcés, il enlève son badge qu'il laisse au bord du bureau, puis sort. L'air a l'air plus frais, il y retrouve la légèreté qu'il lui connaissait dans son enfance. Le monde semble l'inviter. Il sait que c'est fini, qu'il ne compromettra plus ses valeurs pour un travail, quel qu'il soit. Théo et Chloé le suivent. Ils ne savent guère quoi retenir de ces événements et pourtant une chose semble claire. C'est qu'il est temps de changer la situation, de se donner les moyens de bouger les choses.

LA JEUNE GARDE

Le blé se plie sous la brise. L'horizon est couvert d'un manteau de verdure qui contourne les rares habitations. Les reflets d'or venant des céréales mêlées à l'odeur de la chlorophylle offrent un moment de contemplation. Il est neuf heures et demie, Raphaël est posé sur son banc, il attend l'arrivée de son professeur d'histoire médiévale en dégustant des cerises.

Au bout du couloir arrive un jeune professeur, il n'y a désormais plus de doute, il y aura cours. Le suspense est quotidien ; les étudiants se sont-ils levés à raison ? Ce pari de tous les jours repose surtout sur le paiement ou non de l'intervenant ; du vacataire si vous préférez. Tous ces mots désignent l'enseignant qui s'inscrit à un degré hiérarchique variable, mais ils partagent quelques éléments communs. Un salaire payé à la fin de chaque semaine, c'est

là le terreau de l'absentéisme, car les temps sont durs et selon les résultats des étudiants des semaines seront impayées. À partir de ce moment, pourquoi venir travailler gratuitement ? À l'inverse il y a aussi une prime d'intéressement qui récompense ceux qui ont eu de bons résultats. Ils gagnent une majoration ponctionnée sur les salaires des enseignants aux résultats déficients.

Sans parler vulgairement d'argent, tous les universitaires partagent des locaux inscrits dans l'histoire et encore dans leur jus. Les lézardes aux murs observent les pauvres étudiants et professeurs ayant échoué leur sélection sur dossier pour intégrer un établissement privé.

Raphaël rejoint une place en amphi avec désinvolture. Il salue beaucoup de monde en passant, les bises s'enchaînent et il s'installe en posant son sweat rouge bordeaux. Il vérifie quelque chose, il regarde à quelques places de là, mais la déception survient vite. C'est constatable, plus que visible. Effectivement, il n'y a rien. Plus précisément, il y a une absence, celle d'un étudiant à laquelle on s'est accoutumé. Il pourrait être là, c'est du moins le scénario le

plus souhaitable, mais il n'en est rien. Lors de ses apparitions qui pourraient être assimilées à celles d'un fantôme, nous sentons les effluves de l'alcool, parfois nous pouvons saisir un regard fuyant perdu dans le vide. Il ne parle pas au présent, il ne parle que des festivités de la veille qui ont conduit à son absence. En dehors de ce sujet, il n'est question que de l'année prochaine. Ce qui l'en sépare ne semble pas exister. Il s'agit peut-être du vide, le même qu'il laisse derrière lui au quotidien.

Raphaël est ce qu'on pourrait appeler un bon élève. Ses notes sont plus que satisfaisantes, même si ce n'est pas dans ce but qu'il dépense l'essentiel de son énergie. Il passe bien plus de temps à faire du soutien scolaire sauvage en mangeant à la cafette ou à boire des coups le soir dans les bars environnants. Tout ceci est ce qui le fait vibrer. Il aime donner une pièce quand il peut se le permettre, parler de tout et surtout de rien avec son voisin de table et rejoindre ses potes pour bouger à des soirées. C'est un quotidien rodé qui touche à ses limites au moment de rentrer. Le conducteur de bus est son chauffeur. Il le conduit à sa tour où il partage un appartement avec ses parents et ses deux sœurs. Il use de ses maigres

ressources avec parcimonie afin de ramener tel un butin quelques paquets de céréales bio, du riz, et des pâtes. Des aliments de qualité qui sont rapidement inaccessibles dans ce monde. L'école, les sorties, et la participation aux frais du foyer sont payées par un petit boulot chez un libraire. C'est fût le seul endroit pour lequel il a été possible de trouver un emploi pour Raphaël. Cette situation n'est pas seulement liée à une carence d'emplois étudiants, mais surtout à autre chose.

Les grâces que Raphaël reçoit de son entourage sont strictement limitées à la sphère de la faculté et parmi la jeunesse. En dehors de celle-ci un tout autre traitement l'attend, il est jugé inconvenant, déviant, dangereux. Son comportement serait source de misère s'il se diffusait à autrui. Les personnes qui auraient partagé ses idées auraient commis des massacres innombrables aux noms de la solidarité et de l'égalité. Il sait qu'il n'en est rien, qu'ils ont avant tout versé leur sang à eux pour résister et s'opposer à l'exploitation des peuples. Les dictateurs peuvent venir de n'importe quel horizon, mais il est indéniable qu'il y en a davantage à dîner à la table des grands de ce monde qu'à celle de quiconque. Alors que l'on se targue d'être

une société civilisée, on fait des courbettes à des monstres pour lesquels on polit le tapis rouge, pour qu'il rutilé davantage à chacune de leurs visites. Leur vendre des armes ne pose pas de problème, pas plus que de leur donner les moyens de surveiller leur population pour prévenir tout écart. La seule limite surviendrait que si ces dictatures oublient quelle est leur place. Aujourd'hui comme chaque jour Raphaël lutte comme il peut dans un monde qui l'a abandonné. Tel un totem sur son sac à dos qui l'accompagne partout est brodé un mot d'un fil rouge grenat résumant son esprit « Révolution ».

La révolution, il en parle, il en rêve, mais il ne l'a jamais vue. Dans la société actuelle, ce mot a un sens à mi-chemin entre la folie et le terrorisme. Ceci traduit une hypocrisie certaine de la part de ceux qui écrivent l'histoire, car tout résistant en son temps a été qualifié de terroriste. Ceci montre bien la capacité d'un état à calomnier toute opposition pour ne pas se séparer du pouvoir.

Comme vous le savez, Raphaël n'a pas vécu son rêve. Pueblo, son ami l'a vécu, et il a viré au cauchemar. Il y a perdu ses parents, il ne lui

reste désormais que sa petite sœur restée au pays avec sa tante. Pueblo vient d'un endroit lointain, là-bas ils ont vu la révolution. Mais elle a échoué. Une puissance étrangère hostile à ces idées est intervenue et selon ses termes à « pacifier » la nation. Elle mit en place un gouvernement en adéquation avec ses valeurs qui fusilla ses opposants. Le père de Pueblo en faisait partie. Au quotidien il attisait le foyer de la dignité de ses camarades opprimés. Ils étaient écrasés, leur travail emportait leur sueur, mais aussi leurs doigts, leurs bras et parfois leur vie. La vie sous ce régime impliquait une société de caste où les classes sociales ne se mêlaient pas. La police, qui se confondait avec l'armée avait un pouvoir de vie ou de mort sur qui-conque circulait. Il n'y avait plus de droit pour protéger Pueblo. Il dut se réfugier pour fuir la traque qui l'attendait.

Pour autant il n'a pas perdu foi en l'humanité. Il continue à penser que toutes les vies se valent et qu'aucune ne devrait être broyée dans les rouages d'un système cupide. Une fois à l'abri, il dépensa ses faibles avoirs afin de poursuivre ses études dans le but de s'intégrer. Ce projet était à contrecœur, car un sentiment de malaise le poursuivait. En quittant un pays

exploité pour se réfugier dans un pays exploitant, la vie était plus douce, mais amère. Sa rencontre avec Raphaël a été une chance. Elle lui permit de se sentir moins seul et de rêver avec lui d'un monde meilleur.

« Et ce sera tout pour aujourd'hui, la semaine prochaine nous terminerons le cours. » Sur ces mots le cours d'histoire se termine. Raphaël et Pueblo profitent de la pose qui suit pour partager une cigarette avec leur enseignant. Ceci est courant sans pour autant être systématique. Ils échangent sur le cours, leurs ressentis, leurs appréhensions de la prochaine évaluation et plus largement de la vie. C'est la nécessité de s'approcher d'un cendrier qui disperse la tribune éphémère. Les mégots s'évanouissent en fumé tandis que les idées entretiennent leur nid.

Le duo se retrouvera le soir même dans un petit bar à proximité du campus. Il n'a pas vraiment de thème, sa seule spécificité est d'offrir une scène aux musiciens qui peuvent improviser un bœuf. Elle peut être aussi occupée par des chanteurs, ou encore des slameurs engagés. Toutes ces activités enrobent celle de la vraie star de l'établissement. Il est là et

assure le service, il jongle avec les bouteilles tel un alchimiste.

Il est derrière son comptoir, c'est un mur particulier, qui ne crée pas de distance, mais attire à sa rencontre la venue de tout un chacun qui souhaite « sociabiliser ». « Salut ça va ? Tu prendras quoi ? » Ces formules qui attirent la sympathie invitent à la convivialité. L'échange est franc avant de se convertir en euros ; une fois en main, c'est au suivant. Ailleurs dans des salons armés de ciseaux, les gens sont accueillis. « Bonjour, vous voudrez un thé pour patienter ? » Les sourires sont toujours prescrits, tout comme la sympathie, au milieu de la danse des lames, un échange léger prend forme. Une fois la transaction complétée, c'est encore au suivant. Dans le couloir aux odeurs de javel se perçoit une frénésie. La course aux soins bat son plein ! « Bonjour, vous allez bien ? Je viens faire votre pansement ! » Ici, pas le temps de répondre, du moins pas plus que le temps nécessaire à l'installation du petit outillage. Dans le sillage de ses gestes, les compresses fusent, les pinces jonglent. Avant d'avoir pu décrire la météo, il n'est plus à vue. « Je dois y aller, bonne après-midi, vous savez il n'y a pas le temps de chômer. »

Il y a toujours « un suivant », quelqu'un qui attend au tournant. Ce n'est jamais le même, tout le monde attend, jusqu'à être le fameux « suivant ». L'échange est creux, mais sous les yeux de ceux qui entretiennent les infernales machineries, les visages défilent et se déforment sous la vitesse des non-dits.

Pour les deux amis le suivant n'existe pas, il n'y a qu'une étape collective. Il faut reconsidérer l'individu qui n'est pas une marchandise, mais surtout ne pas oublier que l'on fait partie d'un groupe, une communauté, qui partage en plus de trésors culturels distincts, une capacité humaine formidable qu'est l'empathie. Dans leur vision il n'y a qu'un cap à passer ensemble. Un virage qu'ils espèrent voir de leur vivant. Il permettrait de fédérer les peuples par-delà le monde dans le partage en éradiquant la misère et l'exploitation.

C'est après quelques verres qu'une fois engagé sur le chemin du retour de la soirée, Raphaël découvre sur son téléphone un grand nombre d'appels. Il consulte rapidement ses messages pour en connaître la teneur. Il s'agit d'un ami qui tient absolument à le voir tout de suite. Alors que Raphaël s'apprête à lui répondre, il tombe sur lui dans le hall de son logement collectif.

Il est certainement là à l'attendre depuis un moment debout adossé aux boîtes aux lettres. Son dos se détache de la tôle vert pomme et ensemble ils s'installent sur les sièges à côté du distributeur. Il salue son ami avec une accolade fraternelle, puis entame la conversation :

« Alors ça va bien ? Le boulot, la famille ; t'arrives à supporter le travail de banque ?
déclame Raphaël avec humour.

— J'ai tout plaqué. répond sans plus de fioritures son ami.

— Tu veux dire quoi par tout plaquer ? T'as quitté une copine ? Tu veux partir à l'étranger ?
Ça va ?

— Oui ça va, c'est juste que j'ai quitté mon boulot, j'ai compris que je ne pourrais qu'y compromettre mes valeurs, ce n'est pas ce que je souhaite, que ce soit pour moi ou ma famille.

— Ah c'est bien que tu t'en sois rendu compte, je n'aurais jamais pu y travailler non plus ; c'est quoi qui t'a décidé à passer le pas ? Parce que ce n'est pas faute de t'en avoir parlé non plus. Tu m'écoutais gentiment, mais tu me répondais que j'exagerais et que je diabolisais tout. »

Les gestes qui accompagnent les mots de Raphaël sont comme à leur habitude amples.

Ses mouvements attirent intérêt et sympathie pour ses idées. Tel un tribun, il porte sa parole et l'élan. C'est comme s'il tricotait un monde de ses doigts pour illustrer ses propos. Ses mains accompagnent sa voix ainsi que l'attention de son interlocuteur. Ceci est devenu un spectacle informel et presque invisible pour ceux qui ont l'habitude de parler avec lui.

« C'est de ça que je voulais te parler. Je ne me suis pas décidé sans raison. J'ai vu quelqu'un, un gamin par hasard à mon bureau, et c'est idiot à dire, mais il m'a fait comprendre la détresse qu'il y avait juste à côté de moi.

— T'es sérieux ? En quoi son intervention était-elle si particulière ? s'esclaffe son ami.

— C'est dur à dire, c'est comme s'il avait vu ce qui me semblait invisible. Il me l'a montré si simplement. répond-il d'un ton blême. C'était une expérience très étrange, mais je me sens mieux désormais – comme si je ne portais plus de poids. Comme si sans le savoir je nourrissais une dissonance cognitive, ou quelque chose dans le genre.

— C'est bien si tu te sens mieux. On se sent toujours mieux avec soi-même quand on est en accord avec ses valeurs profondes, c'est sûr. Je te félicite pour le courage que tu as eu

en prenant la porte, mais ça ne me dit toujours pas pourquoi tu m'as appelé avec une telle précipitation. C'est vrai que ce que tu me racontes est cool, mais on aurait pu attendre de prendre un verre.

— Justement non, on ne peut pas attendre. Je voulais te voir, car tu es la personne que je pense la plus qualifiée pour résoudre un problème. Il dépasse largement ma personne et la tienne, mais je sais que tu vis dans l'espoir de le régler.

— Heu ouais, si tu le dis. Le ton perplexe et l'air interrogatif sur le visage de Raphaël suscitent davantage de détermination dans la parole d'Abdel qui poursuit !

— Je veux faire la révolution ! Je suis sûr qu'on peut y arriver, veux-tu nous aider ?

— Super, bienvenue au club ; alors bien sûr, je ne pourrai jamais répondre non à cette question, mais pourquoi maintenant ?

— Maintenant, car la situation est urgente, et que je sais qu'on peut la gagner. Il faut que tu voies Théo, ça peut paraître fou, mais il a le potentiel de soulever les foules, j'en suis convaincu.

— Je vois pas de raison de ne pas le voir, au contraire, vu comment il t'a convaincu, je suis impatient de le rencontrer. J'inviterai Pueblo

aussi, je pense qu'il sera heureux d'entendre que tu as rompu tes chaînes. »

En toute réponse à sa dernière déclaration, Raphaël reçoit un sourire léger assorti d'un au revoir, ainsi que la promesse de trouver du temps pour se revoir rapidement.

Après le départ de son ami, Raphaël rejoint son appartement au troisième étage. Tout le monde dort à poing fermé depuis déjà un moment. Discrètement il abandonne ses baskets et gagne rapidement sa chambre. C'est avec un air pensif qu'il toise l'horizon. Il aperçoit les résidences universitaires depuis sa fenêtre ; il sent d'ici la vie. Il perçoit l'émulsion suivie du repos des méninges de ses camarades. Ils préparent leur avenir, il se cache à ce qu'il paraît derrière de multiples années d'études. En parallèle, au pied de sa barre d'immeuble, il voit d'autres personnes de son âge réalisant leurs affaires qui ne savent certainement pas où ils seront dans deux ans.

Un peu plus tard dans la semaine, Théo reçoit chez lui toute la troupe. Il a averti sa mère qu'il recevrait des amis sans préciser le caractère hétéroclite de la bande. Mistigri ; lui est ravi de voir ces nouvelles têtes arriver.

Il ronronne le long de la jambe de Chloé, il miaule pour attirer l'affection d'Abdel. Abdel qui est il faut le dire peu enclin à donner une quelconque attention à ses congénères félins. Pueblo quant à lui ne se prive pas de caresser le doux ventre de la bête qui s'allonge sur le dos dans l'attente de marques de tendresses. Elle signifie sa satisfaction par de petits miaulements roulés, similaires à des roucoulements d'oiseaux.

Tous autant qu'ils sont, ils trouvent un endroit pour s'installer dans un salon bien trop petit pour ce genre d'accueil. Face à son jus d'orange, Raphaël amorce la conversation :

« C'est très gentil de nous avoir invité chez toi Théo. Je n'en attendais pas tant. Du coup ça fait longtemps que vous êtes potes toi et Abdel ?

— Heu, pas vraiment. En fait je cherchais à comprendre quelque chose, un mal-être. C'est comme si la misère venait d'apparaître pour moi. Puis j'ai été voir plusieurs personnes pour savoir ce qu'elles en pensaient. C'est pour ça que j'ai été à la banque où j'ai rencontré Abdel.

— On a compris qu'il y avait un problème et maintenant le but c'est de le résoudre, poursuit Chloé.

— C'est formidable que vous en ayez conscience. Notre monde ne peut évoluer si on ne saisit pas les souffrances qui nous entourent, reprend Pueblo d'une parole calme tout en massant l'abdomen du petit félin sur ses genoux. Si vous voulez faire une révolution, il faut en être sûr. Il se peut qu'il ne se passe rien, mais si le mouvement prend, il faudrait être prêt à aller jusqu'au bout.

— Pour ma part il n'y a plus de doute possible, j'ai déjà été trop longtemps en léthargie dans un petit bureau à escroquer les gens en pensant les aider, je ne peux plus me permettre de rester passif. »

À peine Abdel finit sa phrase, que l'on entend une respiration bruyante ; c'est celle de Pueblo qui regarde l'assistance avec des yeux brillants. Mistigri, posé sur ses genoux a les yeux écarquillés et le regarde avec insistance. Le jeune homme reprend :

« Il faut savoir que ce n'est pas un jeu, un peuple se soulève par nécessité. Il n'est pas question de douter de la nécessité, on est visiblement d'accord sur celle-ci, mais il faut être prêt... C'est avec le regard braqué vers le sol et les dents serrées que, péniblement, il continue à développer son propos. Mes parents, mes

amis, beaucoup de personnes importantes pour moi ont été écrasés par la répression suite à la révolution. Je n'ai pas été assez fort, ni pour les protéger ni pour mener celle-ci à bien. Il faut que vous sachiez que c'est dangereux, c'est tout... »

Un silence lourd de sens plane dans la pièce. Il pèse sur la réflexion de chacun. Tous regardent au loin comme s'ils tentaient d'apercevoir l'avenir et les risques encourus. Leurs consciences s'éloignent dans le champ des possibles et tentent d'imaginer l'indicible, et ce, pour le meilleur et pour le pire. C'est après de longues secondes, qui ont très bien pu être des minutes qu'une voix se fait à nouveau entendre :

« Il faut le faire ! Le jeune Théo se dresse gonflé de détermination. Il n'y a pas à douter, si ce qu'on voit est réel, il ne s'agit que d'une question de temps avant que d'autres en prennent conscience et en souffrent. Tout ça sans parler des premiers concernés ; les invisibles qui ne parlent pas, qu'on ne voit pas, et qui supportent plus que la douleur. Ils sont niés, tout simplement.

— On dirait que le moment de tenter notre chance est venu, ça me va, s'exclame Raphaël avec un sourire radieux.

— Nous devons le faire pour ceux qui n'en ont pas la capacité, pour être dignes de trouver le sommeil, reprend Abdel.

— J'ai confiance en nous, on peut le faire Théo. conclut Chloé.

Tout ceci se déroule sous le regard ému de Pueblo qui confirme sa détermination d'un hochement de tête approbateur. »

L'élan collectif de congratulations laisse rapidement la place aux directives de Raphaël :

« Nous voulons faire la révolution. Pour cela il faut fédérer les victimes d'un système totalitaire. Nous sommes prisonniers des mots de notre oppresseur, de ses lois à plusieurs vitesses, de ses castes sociales qu'il nous impose ! » Le discours motive encore davantage l'avant-garde révolutionnaire en devenir qui s'accorde pour aller à la rencontre du peuple et renverser la table du pouvoir.

En attendant, chacun rejoint son foyer avec un cœur léger et une tête emplie de rêves. Des rêves qui ne sont pas une utopie ! Ils peuvent les former dans ce monde ! Raphaël et Pueblo ont parlé d'histoire de pays où les peuples ont réussi à être égaux. Ils ont évoqué aussi les livres qui les ont inspirés. C'est une foule de nouvelles idées et de concepts qui se

bousculent dans l'esprit de Théo qui souhaite faire une grande action. Il désire parler à sa mère de ses projets. Plus largement, il veut échanger avec elle leur regard sur le monde. Il ne peut accepter qu'elle puisse rester aveugle à la misère en plus d'être victime de chaînes qu'elle ne sent pas.

Le lendemain, peu avant le déjeuner, Théo prend son courage à deux mains. Il inspire profondément en espérant que son élan ne sera pas vain – que celle qui lui a donné un jour le sein ne le reniera point !

« Maman, il faut que je te dise quelque chose. souffle-t-il à demi-mot.

— Qu'est-ce qui y a ? Quand tu fais une tête comme ça, c'est que t'as un souci. Tu as cassé quelque chose ? On t'embête ? Raconte-moi, dans tous les cas ce n'est pas grave.

— C'est un peu plus compliqué que ça.

Une fois assise face à son fils, en tenant une de ses mains entre les siennes, sa mère tente de le rassurer.

— Tu veux un câlin ? Ça soulage tous les tracas...

— Oui, mais faut quand même que je te le dise ; alors, en fait je sais pas si t'as vu, mais il y a plein de soucis.

— De quoi tu parles ?

— Je parle des gens à côté des halles, de ceux qui n'ont pas de quoi manger, ou d'endroit où dormir, de tous ceux qui subissent.

— Tu en rajoutes, il n'y en a pas tant que ça, sinon ça se verrait mon chou.

— Non, justement, c'est ça le problème, c'est que tu ne les vois pas, que personne ne les voit. »

Les yeux de Théo se mettent à briller ; humidifiés par sa peine. Il explique tout ce qu'il a vu, la détresse au coin de chaque rue qu'il ne peut supporter. Il fait ensuite part de sa décision d'y remédier. Ces idées ne sont pas que les siennes et sont partagées par d'autres. L'espoir qu'il a qu'elles soient partagées par sa mère est immense. Il ne veut pas l'inquiéter ou trahir son amour. Pour toutes ses inquiétudes, il n'y a pas de réponses satisfaisantes. Théo scrute un visage pensif, passant par l'inquiétude, la colère. Finalement il se stabilise sur une expression – la bienveillance. Après cela, viennent des bras qui l'enlacent tendrement ainsi que des mots dépourvus de jugement : « Je te fais confiance, mais fais attention à toi. »

Théo est stupéfait, il ne comprend pas. Comment ceci a-t-il pu être si simple ? Sa mère a-t-elle compris l'ampleur de la nécessité

d'agir ? Son choix est-il motivé par le souci de ne pas paraître égoïste ? Est-ce par souci de la communauté ? Théo doit-il se sentir vexé de ne pas être davantage retenu, n'y a-t-il pas là une carence affective qui se serait exprimée ? Il n'en est rien. Il n'y a que l'amour, de la confiance et l'action d'une force qui les dépasse visiblement.

UN RÉVEIL DIFFICILE

Cinq compères se lèvent à l'aurore pour un monde plus prospère. En évitant les contrôles au faciès, ils rejoignent les abords des logements. Calmement ils frappent à la porte et présentent les torts du gouvernement. Rien ne leur échappe, ils pointent du doigt la malédiction rampante. Celle de la tourmente, de la faim, et proposent l'union. Les entraves se brisent quand Théo leur tend la main ; ils se mettent à rêver à de radieux lendemains, du jour où leurs vœux remplaceraient leurs barreaux, et qu'enfin du consumérisme, ils quitteraient le brasero.

Le pas est rythmé, déterminé, leur fougue les propulse au-devant de personnes qui n'avaient pas entendu jusque-là de discours politique divergent, si ce n'est celui d'autres nations. Les jours défilent de façon surprenante et se confondent dans les visages variés des

personnes ayant rejoint la lutte. Leur adhésion est quasi systématique, naturelle et spontanée. Un jour le groupe investit des immeubles avec des rangs qui s'élargissent d'heure en heure, c'est ensemble qu'ils haranguent la cité de Raphaël.

Elle n'avait pas attendu leur venue pour que des sursauts solidaires se manifestent. Depuis des années maintenant, Raphaël participe à des mouvements de collecte de livres, ainsi qu'à la mise en place et l'entretien d'une salle de box gratuite. Il faut dire que la cité est livrée à elle-même depuis longtemps. La municipalité l'a fait passer au second plan, il faut dire que ses habitants consomment peu et ne votent pas. Elle ne voit donc pas d'intérêt à y mettre des deniers publics. Il résulte de cette équation des carences flagrantes pour le quotidien des habitants. Aucun commerce n'est présent dans le quartier. Il faut faire plusieurs kilomètres pour trouver un médecin. Quand on vit ici, on est dans une bulle, comme si l'on vivait dans un village perdu dans les champs. Ce sentiment s'incarne sous forme d'immeubles remplis de logements sociaux qui éraflent le ciel. Ils sont comme des remparts qui protégeraient les habitants d'un monde hostile. Raphaël, une fois rentré, est ravi de voir tout le monde. Il

salue les grands-pères qui jouent aux dames le long des allées avec leurs mugs remplis de thé. Ils échangent un sourire, un mot sur la météo, leur santé. Plus loin, ce sont les plus jeunes qui s'affrontent dans un concours de dribbles qui attirent son attention. On ne sait jamais si le duel se terminera après avoir atteint les limites de dextérité de l'un des enfants ou si ce sera parce que le ballon aura rendu l'âme. Un peu plus loin à l'ombre d'un hangar à vélo vide, il aborde un « épicier », un de ces marchands illicites. Il sait qu'ils seront les plus durs à convaincre. Chaque habitant doit se méfier de tout. Pour eux, aiguïser leur vigilance est une nécessité, car ils savent ce qu'il adviendrait d'eux si elle n'était pas affûtée. Chacun doit déjà faire attention quand la police intervient. Elle se déploie souvent avec violence. Il n'est pas rare que les personnes interpellées passent par l'hôpital avant de rejoindre une cellule. Les badauds ne sont pas distingués des délinquants, ils sont coupables de ne pas avoir vu ou dénoncé les activités illicites. Il n'y aura pas d'arrestation pour eux ; les geôles ne sont pas assez grandes pour accueillir tout le monde. Ce qui les attend est un rappel à la loi qui prendra la forme de coups de matraques, durs et froids comme l'acier.

Pendant que d'autres s'affairent dans les blocs voisins, nos amis partent à la recherche du chef des épiciers. C'est après avoir longé un jardin central peu entretenu de la cité qu'ils pénètrent dans une cage d'escalier. Ils y sont accueillis par une connaissance de Raphaël, un jeune garçon aux vêtements amples qui siège au milieu des marches comme un roi sur son trône. Il est entouré de ses collègues qui forment autour de lui une sorte de cours, comme du temps de la noblesse. À l'intention de la seule personne qu'il connaît, il tient des propos simples qui vont directement au but : « Pourquoi tu nous fais ça ? Pourquoi tu nous embêtes avec tes nouveaux potes, tu attires l'attention et tu sais que c'est pas bon, que ce soit pour le business ou le quartier. Avec tes bonnes intentions tu vas tuer le seul moyen qu'on la plupart de manger. Bravo.

— Non, tu sais que ce n'est pas ce je cherche. réplique Raphaël. Je souhaite seulement proposer à ceux qui le voudront de nous rejoindre pour tenter de rendre le monde moins pourri.

— T'es drôle toi. J'ai rien contre toi ; tu as une question, et tu veux une réponse et ça va être rapide. Ma réponse est non.

— Pourquoi tu te la joues devant tes potes, tu ne sais même pas ce que ça pourrait donner.

— Ah là on est pas d'accord car je sais très bien ce que ça va donner. Toi ça va, t'es un petit rêveur sympa, même si un peu encombrant. Les autres dehors je sais qu'ils s'en foutent de nous. Tu pourras me faire tous les beaux discours de la terre, rien n'y changera. Si les gens étaient capables de s'indigner pour nous, ils l'auraient fait avant. On a déjà été victimes de violences. Des coups, les plus vils, les plus impunis. On compte plus les injustices. On s'est déjà énervés et qu'est-ce qu'on a gagné ?

— C'est pas pareil, je te parle pas de brûler trois poubelles, je te parle d'une révolution.

— Super, et après ? Tout ce que je vois c'est des gens indifférents envers nous et mettre dans le crâne de qui veut l'entendre qu'on peut aider des gens qui se fichaient de nous hier ne servira pas à grand-chose. Tu vois même si c'était possible, je suis pas sûr qu'ils le méritent. Si à leur tour ils pouvaient goûter à la merde ça leur ferait pas de mal.

— Ok bon j'ai compris, tu joues les gros bras, mais quand faut bouger y a personne.

— Joue pas à ça avec moi, réplique-t-il en portant un regard menaçant à l'encontre du groupe. Donne-moi une seule bonne raison pour qu'on se risque pour leurs petites gueules.

— Parce que c'est autant pour vous que pour les autres que vous agirez, lâche Théo.

— D'où tu parles ? T'es qui ?

— Je suis juste Théo, et je dis ça, car on dirait que ça vous a échappé. Si demain, il n'y a plus de violence dans le quartier tout le monde s'en portera mieux je pense. Et puis il y a aussi les loyers qui augmentent dernièrement. En tout cas c'est ce qu'ont dit certains des habitants qu'on a rencontrés.

— Et alors ? Si ça devient trop cher on paiera pas, ils auront qu'à venir.

— C'est vrai que c'est important d'en parler, souligne Raphaël. C'est pas la première année que les loyers augmentent. Il y a déjà quelques familles qui vivent entassées les uns sur les autres. C'est ça que tu promets à tout le monde ? Des fils ont rejoint l'appartement de leur mère. La société qui gère les logements cède de plus en plus d'appartements à des prix toujours plus élevés. J'ai peur que rapidement les toits qui nous abritent deviennent un peu plus encre les jouets de spéculateurs, que demain ceux qui n'ont pas un statut qu'ils estiment suffisant soient chassés de leur foyer.

— On ne laissera pas faire, c'est inutile d'en faire des caisses. »

Alors que le roi donne voix à son projet de résistance, il se voit happé par l'aura du jeune garçon qui se tient face à lui. Droit, pétri d'une terre fertile d'idées, il inspire quelque chose de bien plus grand que lui. Dans ses yeux on peut lire la détermination, une volonté plus grande que tout ce qu'il a connu. Quelque chose capable d'ériger ou de plier des nations. Le temps d'un instant, il se sentit petit, honteux et vulnérable. Comme si les forces naturelles l'avaient abandonnée face à l'infini ; il est dépassé. Ses baskets se changent en souliers de plomb. Tout semble plus lourd, plus dense, comme les attentes de ceux qui lui font confiance.

Soudain il se lève. Avec une sérénité surprenante il s'avance. Ses amis se regardent ; déboussolés et attentistes, ils se préparent à en découdre. Quand il se tient à un mètre de Théo, il tend son poing vers lui et l'accompagne de ces mots : « On va les pourrir, ils vont rien comprendre. » Théo fait de même et tape son poing contre le sien ; phalange contre phalange, avant de le remercier.

Pendant ce temps, dans une allée non loin de là, Abdel et Chloé frappent aux portes pour informer du soulèvement à venir. Un homme d'une quarantaine d'années arborant de petites

lunettes rectangulaires en bois vient à leur rencontre. Il engage la conversation :

« Bonjour, je vous dérange pas ? J'ai entendu qu'il se passait quelque chose, je voulais savoir ce que c'était.

— Chloé le renseigne en ces termes : Oui, nous voulons créer un élan pour partager les richesses afin de rendre le monde moins inégalitaire.

— C'est bien, vous faites partie d'un organisme de charité. C'est à abonnement ou on ne donne qu'une fois ? »

Abdel fronce les sourcils agacés par la remarque et rétorque :

« Non on travaille pour qu'il n'y ait plus besoin de donner justement.

— Mais d'où viendrait l'argent pour aider les plus pauvres si vous le distribuez à tout le monde. Il n'y aura plus personne pour s'occuper de ceux qui ne savent pas se gérer. »

Abdel, fatigué par ce degré de mépris, part rejoindre Pueblo. Sa patience connaît rapidement ses limites quand elle est confrontée à des personnes qui jouent les idiots.

« Vous faites quoi dans la vie, monsieur ? demande gentiment Chloé.

— Je suis secrétaire à la mairie.

— Et vous trouvez que le monde est bien comme ça ?

— Ah non est d'accord. Il faut moins de pauvres, plus de travail. Il faut les aider. Les faire sortir de chez eux est quelque chose de nécessaire pour leur bien. Même moi, je ne dois pas mollir et me battre pour le renouvellement de mon contrat.

— Je ne pense pas qu'ils soient oisifs, si c'était le cas ils ne seraient plus là.

— Oui oui, après ils savent s'entasser aussi. C'est la beauté du collectif, ils s'entraident. J'ai entendu que vous aviez un projet de révolution. Qu'est-ce que c'est? Ça a l'air violent, vous ne pensez pas qu'il serait plus sage de voter?

— Je n'ai pas encore l'âge de voter donc la question se pose pas trop, mais il reste important d'agir.

— À la bonne heure, je ne comprends pas pourquoi vous vous embêtez avec quelque chose qui ne vous concerne pas. Laissez le temps au monde de changer de lui-même et aux grandes personnes de s'en occuper tant qu'à faire.

— Comment vous pouvez... »

Avant que Chloé ne puisse terminer sa phrase empreinte d'un énervement évident, son interlocuteur prend conscience du regard qu'Abdel lui portait depuis un moment. Sans demander son

reste, il part en déclarant apprécier la dynamique sociale et qu'il reviendrait.

Chloé est énervée, vexée. Elle tente de calmer ses nerfs dans le parc central entre les immeubles. Des parterres sauvages de fleurs s'y développent. C'est beau. On peut par moments croire que l'on est dans un jardin à l'anglaise, quel comble. Elle est rejointe par Théo qui saisit l'occasion pour aborder une nouvelle préoccupation :

« C'est fou qu'autant de monde nous suive. C'est super, mais par moments, je trouve ça étrange.

— Ah toi aussi, tu as croisé l'homme aux lunettes en bois ? »

Chloé fait part de ses craintes concernant cet individu qui a annoncé son intention de revenir. Ses craintes sont prises au sérieux. Malgré cela il est dur de déterminer s'il s'agit d'un badaud perturbé ou de quelqu'un de malveillant ou encore, juste d'un homme maladroit. Théo quant à lui présente ses craintes. Au moment des discussions dans la cage d'escalier, le chef des épiciers a radicalement changé d'avis après son intervention. Ceci ne peut pas totalement s'expliquer quand bien même il aurait manifesté de grands talents d'éloquence. Le phénomène inquiète le garçon.

Chloé le rassure sans faire plus de cas de cette préoccupation.

Par la suite Raphaël se pose en stratège. Sur la base de ses conseils pour mener à bien la campagne révolutionnaire, il conduit les forces vives vers une étape incontournable, l'hôpital Saint Daniel. Ils se doivent de s'y rendre, car comme le disait Raphaël un peu plus tôt : « La santé est l'une des trois artères du peuple, il nous faut nous soigner, nous nourrir et étudier pour être debout ! »

Sur place des tours nacrées fendent le ciel avec audace. On ne peut pas se détacher d'un sentiment de vertiges en étant à leur pied. Elles ont été taillées dans du granite blanc, ce qui leur donne des airs de stèles. La cour présente deux bancs, l'espace disponible est surtout consacré au parking afin de permettre au personnel et aux usagers de prendre place. Il y a deux choses aisées à définir concernant cette bâtisse. La première est que le granite peine comme un beau diable à retenir la chaleur en son sein. La seconde est que la vie y est calibrée, mesurée, rythmée. Le ravitaillement des malades est à heures fixes, tout comme leur réveil. Pour ce qui est du reste, il est impossible de passer à côté des couloirs de verre suspendus dans des

hauteurs impressionnantes qui connectent les pôles de l'hôpital. On croirait que le moindre coup de vent pourrait les emporter, mais tels les fils d'une araignée, ils tiennent bon.

Le personnel soignant est approché par nos compères, mais il s'avère être insaisissable. Il court de brancard en brancard et de service en appareil d'auscultation. On nous explique que si nous ne présentons pas de mutuelles adaptées ou d'urgences vitales, nous n'avons rien à faire ici. C'est spectateurs de l'attente des bien nommés patients que l'attention de nos amis se déporte sur des éléments environnants. Une affiche attire leur regard « Blanchissez vos dents en fumant et allez de l'avant ! », « Il n'y a vraiment plus aucune limite dans l'industrie du marketing ou de la prouesse chimique songe Abdel. » Cette affiche rappelle à Pueblo une histoire qui a eu lieu dans son pays d'origine.

En attendant la fin du service de l'équipe du matin, Pueblo se pose en conteur. Il se prépare à partager, son histoire, les terribles événements qui sont les siens :

« Tout a commencé suite à une campagne de prévention antitabac. Il n'y a en ça rien d'extraordinaire normalement, tous les pays font des campagnes de prévention contre les

addictions et ce genre de choses. Le souci ici est que plus tôt, le pays avait signé un accord pour se soumettre à des tribunaux privés qui auraient l'ascendant sur les tribunaux nationaux. Le jugement tomba comme la misère sur le monde. Personne ne pensait que cette folie était possible. Le pays a été condamné à payer une fortune à l'industriel, car la justice a estimé qu'il avait été lésé par la baisse potentielle des ventes que causerait la campagne de prévention. De l'amende monstrueuse, il résulta une baisse des moyens de l'état alloués à l'éducation et à la santé, ce qui coûtât des vies et pesa sur le quotidien quelques années. »

Pueblo conclut sa parenthèse. Les propos du jeune homme avaient été animés par une certaine douleur et une volonté de don de soi afin que la douleur de ses compatriotes soit connue et prévienne d'autres éventuelles souffrances. Un souhait aussi noble que celui-là ne pouvait que faire vibrer l'assistance.

Une infirmière rompt sa course effrénée pour signifier son soutien aux victimes de ces événements tragiques. À cela elle ajoute son ras-le-bol causé par son incapacité à se faire entendre. Elle le dit, elle vit comme dépossédée de ses opinions, elle n'est que l'outil de soins. Un outil manipulé en prenant en otages ses

convictions et valeurs, si jamais elle veut faire grève, elle est réquisitionnée. Ce qui implique dans cette société qu'elle devra travailler, mais sans être payée. Elle paye son impertinence – malheur à qui démissionnera. Tout le monde sait que les postes sont déjà insuffisants face aux besoins et que chaque repli pour se protéger serait au détriment de vies humaines. La seule porte de sortie non préjudiciable pour les bénéficiaires de soins est la fenêtre, car dans ce cadre on parle d'un accident, ce qui déclenche automatiquement l'embauche d'un nouvel élément. C'est votre sang ou le leur. Mais encore faut-il qu'ils réussissent à rejoindre l'établissement. L'infirmière n'a pas le temps d'avoir un retour sur ses propos qu'elle court déjà en direction d'un box. Comme dans un jeu de relais, un collègue vient rapidement prendre sa place pour dénoncer l'impossible devenu possible et poursuit :

« Ici nous sommes dans le privé, il ne faut pas l'oublier. Parler d'une vision court-termiste est un euphémisme quand il s'agit de décrire cette usine à chiffre. Si t'as pas d'argent pour déplacer ton corps inconscient, c'est le pavé que tu vas continuer à embrasser. De la même façon, pour ne pas blesser les chiffres et continuer à en faire, la maison se réserve le droit de

refuser des clients. Les infarctus par exemple présentent trop de risques pour assurer la première directive. Celle-ci interdit tout décès dans l'établissement et lorsque l'on dépasse les vingt premières minutes après l'apparition des douleurs thoraciques, le risque se paye cher. Enfin, il est inutile d'expliquer votre venue. Beaucoup d'entre nous ont entendu parler de votre passage dans les quartiers voisins. La plupart d'entre nous sommes acquis à votre cause. Nous rêvons de soins gratuits, équitables, et de qualité, mais sachez pour le grand soir qu'à part les collègues qui seront en congé, nous ne nous pourrons pas vous supporter.

— Nous sommes ravis d'avoir votre soutien, merci encore. »

Une fois dehors, ils ne peuvent qu'être effrayés par l'ampleur de la situation et son cynisme macabre. Ils doivent néanmoins rentrer pour trouver le repos afin de recouvrer leurs forces.

Dans un environnement bien différent, un pas faiblard parcourt de sombres couloirs. La lumière n'y perce que péniblement, tout comme le regard de toute chose. L'air y est étouffant ; enfin tout autant que l'est l'absence de repères en ces murs. L'érosion semble avoir

ravagé les lieux et n'y avoir laissé que le vide. Sous les rares fenêtres existantes, il n'y a que des précipices voraces cherchant à se combler. Si l'on veut voir l'horizon, on risque de se perdre, seule une ligne ne sachant vers où fuir est présente. L'individu divague pour rejoindre une pièce lugubre, coupée de l'existence. Il semble être déséquilibré par un poids à l'un de ses poignets où pend un bracelet de plomb. Il passe le porche d'une arche de pierre sentant la chaux puis s'arrête :

« Maître, il y a quelques palpitations parmi les esprits faibles. Souhaitez-vous que j'agisse ? »

La réponse se fait attendre avant qu'elle ne sorte d'un corps affaissé sur sa chaise drapé dans un peignoir imprégné de suie. Elle pétrifie son interlocuteur dès les premières syllabes portées par un ton acariâtre :

« Non, il est inutile d'attacher la moindre attention à cette plèbe grouillante. » Cette voix macabre disséquant l'air, se plaisant dans la torture vocalique, est comparable au son d'une pelle traînant sur le sol, qui éraflerait l'humanité sur son passage. Elle présente de multiples aspérités, elle est froide et surtout dépourvue de toute vie.

Une fois ses consignes reçues, le visiteur quitte la pièce sans demander son reste par

crainte qu'un mot involontaire n'en dépasse un autre qui mènerait à ce que cette sombre demeure devienne son tombeau.

Après concertation, le mode d'action pour informer et soutenir la population fut changé. Il a été estimé plus pertinent de se répartir pour ainsi couvrir davantage de personnes. Chloé et Théo se sont portés volontaires pour aller à la rencontre des agriculteurs à la périphérie de la ville. Ils seront accompagnés d'Abdel qui n'avait pour sa part pas de préférence, son choix a été motivé par la nécessité de protéger et déplacer les deux plus jeunes membres du groupe. Pueblo et Raphaël vont quant à eux faire le tour du campus universitaire pour parler à un maximum d'étudiants. C'est donc sur ces décisions qu'ils se quittèrent.

Il n'est pas tout à fait onze heures lorsque le trio arrive aux abords des exploitations agricoles. Abdel veut que chacun apprécie le moment qui leur est offert et prenne un peu de temps pour soi.

C'est « une mentalité saine », souligne Théo intérieurement, ceci évite de jongler entre l'inquiétude et l'obsession de faire plus. Abdel se pose sur l'herbe au travers de quelques pâquerettes avec un petit pique-nique. Il est composé

d'une salade agrémentée de petits bouts de poisson. Le plat comporte une riche portion de pâtes au poulet. Le dessert un appétissant moelleux au chocolat. Le menu n'a pas manqué de faire saliver l'assistance à qui Abdel propose de prendre une part. Les deux jeunes gens sont peu enclins à réduire le repas de leur ami. Chloé a de plus pris ses précautions en partant le ventre plein. Théo quant à lui n'a que peu d'appétit. Chacun picore donc poliment les mets qui leur sont proposés puis ils s'installent sur un imposant rocher à une vingtaine de mètres de là. Pendant qu'Abdel repose un peu ses yeux en laissant au processus digestif le temps d'opérer, Chloé sort un carnet et un stylo de la voiture. Elle les prend de temps en temps. Ceci reste assez exceptionnel, du moins suffisamment pour que Théo ignore toujours ce qu'elle y gribouille ou écrive.

Sur leur rocher le monde leur tend les bras. La prairie étincelle d'un vert vif et semblait respirer au rythme de la brise. Sur leur gauche un magnifique cèdre leur offre un peu de fraîcheur. Sur l'une de ses branches, une chouette dort d'un sommeil de plomb. En tout cas jusqu'à ce qu'un petit oiseau vienne la tirer de son sommeil. Les pépiements du petit volatile sont mélodieux. Ils semblent à mi-chemin

entre des cris de joie et de petites provocations insolentes. Il ne manque pas d'attirer le regard ni bien sûr de réveiller sa voisine la chouette. Chloé reconnaît l'animal que Théo confond dans un premier temps avec un moineau. Il s'agit d'un rougequeue noir, elle en est certaine. Théo n'est que peu surpris par ces connaissances ornithologiques, il faut dire que Chloé s'intéresse à tellement de choses. Pour autant il reste pour ainsi dire comme charmé par ce mélange de simplicité, d'humilité et d'attention que cultive Chloé pour tout ce qui l'entoure. Pendant que Chloé fait étalage de son savoir sur l'animal et son babillage, Théo est comme absorbé. Il oublie tout jusqu'au petit agitateur qui souhaite faire savoir à qui veut l'entendre sa présence en ces lieux. Ceci dure jusqu'à ce que Chloé vérifie la concentration de son interlocuteur par un sobre et interrogatif « Théo ? ».

Il se rappelle donc à lui-même et pour ne pas paraître étourdi il rebondit sur le premier sujet qui lui vient à l'esprit :

« Oui t'inquiètes, suis là. L'oiseau y chante pour trouver ses camarades, tout ça. Et j'y pense c'est quoi que tu écris dans ton petit carnet ? Tu l'as pas tous les jours, mais je me demandais ; tu dessines des paysages ?

— Heu non pas vraiment. Je ne dessine pas, mais tu sais, je préférerais justement quand tu me demandais pas ce que je faisais, tu vas trouver ça ridicule. C'est un truc de vieux.

— Non, non, je suis sûr que c'est cool, raconte.

— Si t'y tiens. J'écris des poèmes, voilà.

— Super tu peux me lire le dernier que t'as écrit ?

— Si t'y tiens, mais sois indulgent. J'y vais :

Elles serpentent, elles parcourent, les décriées
racines ; celles de la vie qui s'obstine
Elles parcourent les terres fertiles et
craquellent le béton des usines.

Nul frein n'obtient de résultat quand il s'agit de
ralentir la végétation
Il est vain d'attendre une croissance autre que
celle de la coopération

Une union des êtres qui viserait la libération
Celles des cœurs, celle des mœurs qui
retrouveraient enfin de la considération.

A la place on nous oppose, on nous assène de
violentes doctrines.

UN RÉVEIL DIFFICILE

La violence viendrait de l'autre, et ces maux
seraient synonymes.

Sous tout soleil, il y a des rayons qui
cultivent la vie, mais qui ne poussent pas à la
consommation.

Ne soyons pas futiles, mais davantage
volubiles. »

Théo est bouche bée, elle manie le verbe habilement et en use avec brio dans un exercice flattant leurs oreilles et leurs cœurs. Elle l'avait pour un instant transporté. C'est une tape ferme sur le dos qui le ramène promptement à la réalité. Abdel s'est réveillé en entendant ce doux verbiage. Pour l'heure, il ne compte pas chômer, l'heure est à l'action. C'est pourquoi après avoir bousculé le doux rêveur, il amorce la marche en direction des fermes à proximité.

Quelques minutes plus tard, ils sont dans la cour de la première ferme qu'ils ont trouvée. Ils se sont laissés guider par la douce odeur de cuisine qui trahit la présence d'un gourmet. Il ne faut que peu de temps pour que le propriétaire qui les avait vus arriver aille à leur rencontre :

« Qu'est-ce que vous cherchez jeunes gens ?

— Nous voulons rencontrer la communauté agricole pour parler de leurs problèmes, répond la jeune fille avec assurance.

— Vous êtes marrant *la communauté* agricole vous dites. Vous bossez pour la mairie pour être aussi déconnecté ou quoi ?

— Heu non, c'est juste que... bredouille Chloé ne sachant pas où se mettre.

— On peut être plus direct, c'est sûr. Si vous voulez tout savoir, ce qu'on veut faire c'est donner un coup de pied dans la fourmilière. On va bousculer le pouvoir pour changer les choses, assène Abdel.

— Si vous voulez. Vous m'avez l'air fous comme des lapins. Vous voulez pas prendre un verre à la maison, vous m'avez l'air drôles. »

Ils s'installent donc à la table de la salle à manger. L'homme sert à Abdel un verre de liqueur de poire qu'il décline en raison du fait qu'il conduise. Il offre alors un jus de pomme maison à l'ensemble de ses invités. Autour d'eux tout sent bon le terroir. De vieilles assiettes en porcelaine avec des motifs champêtres décorent l'armoire. On les remarque rapidement avec leurs portes ornées de verres rappelant des vitraux. La table de chêne sur laquelle s'accoude Théo est imposante, elle est même plus épaisse que son bras. Un peu plus loin une petite horloge sous cloche

marque les secondes d'un petit mouvement de balancier. Le tic-tac de la mécanique détend les nerfs et apaise les idées. Une fois tout le monde servi, l'hôte se met à table avec une tasse de thé avant de reprendre la conversation :

« Alors c'est quoi votre invention ? Vous êtes des agités, c'est ça ?

— Non pas du tout. On veut juste que tout soit humain, s'empresse de lui répondre Théo.

— Détends-toi et bois ton jus mon garçon, pour votre affaire, je ne sais pas si un monde plus humain est si souhaitable. *Humain* c'est galvaudé comme terme. Le malheur il vient pas de nulle part, le monde c'est ce qu'on en fait. Quand on sème quelque chose, il faut être fou pour être surpris de le récolter.

— Mais il y a plein de personnes qui ne se rendent pas compte de ce que le monde pourrait être. Ils ne voient pas leurs chaînes. On ne peut rien améliorer si on ne sait pas ce qui cloche. S'il vous plaît, ne crachez pas sur ce rêve de jours heureux. »

L'agriculteur semble avoir été sensible aux mots du gosse assis à sa table. Il prend une inspiration. Il rajoute de l'eau chaude à son thé. Abdel et Chloé le regardent comme s'il était une statue, un monument d'un autre âge qui inspire la réflexion. Après s'être recentré sur lui-même, il décide d'étaler son fardeau :

« Si vous y tenez, je peux vous raconter ce que j'ai à dire, mais je doute que ceci vous amuse.

— Le but n'est pas de nous amuser, mais de savoir, répond Théo.

— Soit, par où commencer. Déjà il faut dire qu'on a que très peu de marge de manœuvre en tant qu'exploitant agricole. On nous impose des calibrages sur nos fruits et légumes, ce qui nous oblige d'en jeter une partie énorme. Et là on parle de ce qui est sorti de terre. C'est dès la graine que les problèmes commencent.

— On peut avoir quoi comme problèmes avec des graines ?

— Je vais te le dire. Le problème, c'est qu'elles sont stériles. On ne permet la vente que de graines génétiquement modifiées qu'on ne peut pas replanter nous-même l'année suivante. Ainsi on se retrouve dépendant de boîtes privées pour nous vendre leurs graines et ils t'imposent d'acheter leurs herbicides avec, sinon tu es exclu en tant que client.

— Du coup comment vous faites si vous voulez faire autre chose ?

— Ben, on fait pas. De toute façon si on quitte le circuit on ne pourra même pas vendre ce qu'on produit, et j'y pense, je n'ai pas parlé du problème de l'eau.

— Ils peuvent pas infléchir la pluie tout de même, s’amuse Théo qui tente d’apporter un peu de légèreté.

— Non, mais avec leurs lobbys ils ont changé les lois pour que son accès soit soumis à un contrat. C’est pas pour rien qu’une bouteille d’eau coûte plus cher qu’une canette de soda... Il faut payer pour arroser...

— Ah, oui quand même...

— Pour rien arranger, on n’a pas non plus le choix de fixer nos prix, enfin on peut, mais on est piégé. On ne peut pas assumer la concurrence de pays plus pauvres que nous et on se retrouve à vendre à perte. On ne survit dans la misère que grâce à de maigres subventions et en consommant notre carré de potager personnel, voilà j’ai tout dit. À des moments j’ai honte, réellement. Beaucoup de monde est mort à cause de tout ça, que ce soit sous le coup de la faim ou du désespoir.

— Il ne faut pas vous torturer inutilement. Au contraire, soyez fort, tels sont les mots réconfortants d’Abdel. C’est plus facile à dire qu’à faire, mais se faire du mal après avoir souffert ne fait pas de bien au contraire.

— Vous avez raison. Mais c’est déroutant comme situation, tout le monde a peur de la mort, mais surtout du vide qu’il y aurait après.

C'est sûrement une des peurs les plus profondes. Quand elles sentent leur fin approcher, les personnes deviennent démentes ou autre. Mais nous on a visiblement assez de choses effrayantes dans ce monde pour tenter notre chance en les fuyant.

— Aucun homme ne devrait condamner ses actes quotidiens. Que dire de quand on en arrive à en faire autant au sujet de son existence ? On ne peut pas vous garantir de réussir quoi que ce soit, mais on peut vous promettre de tenter de faire en sorte que personne à l'avenir n'ait à subir vos conditions d'existence.

— C'est Abdel c'est ça ? Merci pour votre soutien. Je peux vous garantir que vous aurez le mien. Je vais essayer aussi de rameuter quelques copains, on va pas baisser la tête, c'en est trop ! »

Ce sont des regards approbateurs et emplis d'espoir qui précèdent une invitation du maître de maison à déjeuner. Avec une relative hésitation, une réponse positive est cédée du bout des lèvres. Théo et Chloé demandent à emprunter le téléphone pour contacter leurs parents afin d'avoir leurs feux verts. La mère de Théo lui signifie sa fierté quant à la démarche de son fils. Cet enthousiasme le surprend quelque peu, mais il commence à s'y faire. Du côté de

Chloé le retour est tout aussi positif, sa mère se dit ravie qu'elle s'amuse autant avec son « copain ». Sur le feu d'une modeste gazinière cuit un petit plat local. Au menu ce sera du poulet aux mouettes qui contentera l'appétit de la tablée. Le repas à l'ambiance festive est prétexte à l'échange de banalités : « La météo est-elle favorable aux cultures ? Par quel prodige cette recette a-t-elle été réalisée ? » Ce sont tout autant de questions qui trouvent réponse et qui en suscitent bien d'autres.

Pendant ce temps d'autres se restaurent également. Pueblo et Raphaël déjeunent au self du campus. Le contenu de leur assiette n'est pas vraiment affriolant, il faut l'avouer. Il s'agit de pizza au chorizo, mais ne vous y trompez pas, le seul signe de présence de ladite viande est un jus rougeâtre qui tâche et dégouline de toute part. Raphaël est remonté comme un ressort, il trépigne à l'idée de faire trembler les fondements du félon capital. L'idée de contribuer à la prise de conscience de ses camarades est un honneur qui le gonfle de fierté. Il planifie déjà l'ordre de passage dans les différentes facultés pour que le cortège grandissant interpelle et fédère un maximum de monde. Pueblo apprécie l'enthousiasme de son ami, mais il ne

se prive pas pour autant de lui dire que le tract qu'il a préparé la veille est peut-être superflu. Il poursuit en complétant son propos en ajoutant que: « Aucune révolution ne s'est faite en un jour et aucun tract n'est jamais rentré dans l'histoire. Il ne faut pas oublier la base ; servir dans l'intérêt du peuple, que ce soit de façon pratique ou en mettant en place des éléments pour son émancipation intellectuelle. ». Un échange idéologique fort intéressant et agréable s'ensuit jusqu'à ce qu'ils se rendent compte que s'ils veulent voir du monde, il ne faut pas tarder.

Les deux compères descendent les escaliers de la fac de sciences. Raphaël chipe quelques cerises au passage dans l'un des cerisiers qui bordent les allées de la faculté. Il en partage avec Pueblo et en offre à qui veut en goûter. Elles sont sucrées et mures comme il faut. Une fois les mains libres, ils abordent les étudiants. Les réactions ne se font pas attendre. L'indifférence leur est jetée au visage. Ils circulent, ils ont quelque part où aller, quelque chose à faire. Les propos politiques ou sociaux se heurtent à l'ignorance ou à la négligence du monde qui les entoure. « Ça ne peut pas être comme vous le dites. Ça se saurait. Ça ne

m'intéresse pas. C'est bien trop loin de nous pour qu'on puisse faire quoi que ce soit. C'est la vie. » Voici des onomatopées fort sophistiquées qui sans solliciter de réflexion permettent de l'éviter avec aisance. C'est vrai, pourquoi porter tout le malheur du monde ? La vie est courte ; a-t-on besoin de s'affubler de l'habit du porteur de mauvaise nouvelle ? Pire encore pourquoi se mobiliser pour des gens que nous savons égoïstes ? Le duo se retrouve au cœur d'un maelstrom paradoxal. Autour d'eux des tourbillons de contradictions se confrontent. La mondialisation a permis une circulation de l'information extraordinaire, mais plus personne n'en veut. La jeunesse dont ils font partie est résignée, dépolitisée. Ils ne reconnaissent pas la tête de ceux qui ont combattu pour leurs acquis sociaux ; pourquoi le faire s'ils sont acquis. Le contraste est frappant entre la majorité des étudiants qui parcourent le campus et ceux qui composent le microcosme que fréquentent nos héros. C'est un rejet qui est exprimé. La déception est le seul lot tiré de cette journée pour eux. Ils sont déçus. Comment a-t-on pu en arriver là ? Peut-être que s'ils avaient été tous ensemble, des mots plus justes auraient été trouvés. Pueblo comme Raphaël est frustré par la situation, mais il faut

continuer la mobilisation. Demain ils iront à la soupe populaire, eux aussi doivent en avoir par-dessus la tête des difficultés à subsister.

Au moment de se quitter et que Pueblo salue Raphaël, celui-ci le retient. Raphaël semble gêné, il regarde par terre avec un visage mêlant contrariété et tristesse. Il demande à son ami de s'asseoir sur un banc à proximité. C'est rafraîchi par une brise fraîche aux alentours de 18h que sont portés ces mots : « Je crois qu'on doit voir d'autres personnes avant la soupe populaire.

— Oui si tu veux, ils sont loin ? répond simplement Pueblo quelque peu interloqué.

— Non ils sont au nord de la ville à vingt minutes de route.

— Très bien, pourquoi dramatiser autant ce changement de planning ? On va voir qui du coup ?

— On va tenter de parler à des personnes que nous avons oubliées depuis longtemps. On a été proches, mais aujourd'hui je comprends qu'ils aient des raisons de nous en vouloir...

— Ah oui tu veux parler de... avant qu'il ne termine sa phrase Raphaël s'essouffle comme s'il tentait de relâcher la pression d'une sou-pape de stress.

— Oui demain on va rencontrer les ouvriers. »

LES RETROUVAILLES

Savez-vous où sont produits les placards ? Si vous le savez, vous êtes chanceux. Ici personne ne sait où est produit ce qu'il a entre les mains. Bien souvent les ouvriers eux-mêmes ignorent ce qu'ils font. Soyons clairs, ils connaissent leur tâche, mais pas ce à quoi elle aboutit, c'est tout.

Au nord de la ville est présente une bâtisse aux dimensions raisonnables. Elle doit faire la taille de trois ou quatre gymnases environ. Depuis l'extérieur n'importe qui peut entendre le ronronnement des machines. Elles dégagent une chaleur « douce en hiver et cruelle en été ». C'est ce que rapportent les ouvriers de l'usine à leur famille lorsqu'ils rentrent le soir. Chacun d'entre eux pointe le matin et se tient à son poste. Telles des sentinelles, ils veillent à leur ouvrage et se conforment aux attentes productivistes. Ils offrent telle une offrande, leur force de travail en espérant la clémence et

la mansuétude de leur patron. Un patron qui contrairement aux apparences décide de peu de choses. C'est un manager, son boulot est d'officier. Tel un prêtre qui chercherait à interpréter la volonté de son dieu, lui doit comprendre les fluctuations du marché. Derrière les petites mains de l'usine, il y en a une qui leur dicte ce qu'elles doivent produire, et cette main est celle du marché.

Les ouvriers sont à la fois le premier rouage et la première victime dans cette société. Sans eux il n'y a pas d'outils, pas de consommation, pas de production de services ou quoi que ce soit d'autre. Tout prend racine dans l'industrie.

Les petites mains s'agitent et confectionnent des planches. Les bras aguerris de travailleurs de tous âges les portent d'une chaîne à l'autre. Les échanges entre collègues sont discrets ; les pauses sont rares et peuvent leur coûter leur place. Chaque jour dix-huit minutes sont consacrées à la récupération. Sur ce temps le déjeuner doit être pris. Ceux qui le souhaitent peuvent également s'en griller une.

Parmi ces travailleurs il en est un avec qui il n'est pas bon de déjeuner, c'est le « délégué ». On a rarement fait un nom aussi ringard. Tout le monde veut être délégué à un moment de sa vie. À l'école on pense que ça peut être

sympa, utile, voire même valorisant ; plus tard ce poste n'est que plus important, mais devient aussi boudé de tous. Lorsque l'on doit défendre ses collègues face aux intérêts de son patron, il n'est pas surprenant de ne pas être dans ses grâces. En tout cas jusqu'à maintenant, il ne fallait pas espérer grand-chose en tant que délégué, pas de promotions ni de considération. Il ne faut pas oublier non plus que les temps changent, les délégués d'aujourd'hui sont pour la plupart moins virulents qu'hier. Beaucoup ont pris une place plus symbolique qu'autre chose. Ils sont devenus discrets, parfois au point que leurs collègues oublient qu'ils les représentent.

Le délégué de l'usine prend sur sa maigre pause-déjeuner le temps nécessaire pour étudier rapidement les licenciements envisagés, puis tente de sauver ce qui peut l'être. Il griffonne des arguments et entre deux coups de crayon, il happe une cuillère de riz au jambon. Son quotidien peut sembler cyclique et monotone, mais il n'est rien comparé à celui de ses collègues résignés. Ils courent comme dans une roue de hamster avec pragmatisme. Une part d'eux espère que le prochain tour différera du précédent. Cette pensée devient le denier bouclier contre le fatalisme.

Alors que la barquette servant d'assiette n'est qu'à peine entamée, le repas est perturbé par la déambulation de deux individus au milieu des chaînes. Personne ne leur prête attention, ils peuvent très bien être des contrôleurs, des investisseurs, ou bien d'autres choses. Personne ne veut se risquer à leur parler et chacun garde donc son esprit fixé sur le travail. Le délégué du personnel quant à lui ne s'y trompe pas. Le regard hagard et la tenue décontractée des jeunes gens excluent les soupçons de ses collègues. Il leur fait un geste de la main afin de les saluer et les inviter à sa table.

Ils se présentent en tant que révolutionnaires et affichent leur volonté d'émancipation de la classe laborieuse. Ces propos suscitent un fluet rire jaune de la part du délégué. Comme chacun sait, les révolutions sont tombées en disgrâce. Il faudrait être fou pour croire qu'assembler deux dinosaures permettrait de construire l'avenir. La sollicitation des révolutionnaires en herbe n'obtient donc point de réponse positive, mais ils persistent. Ils font appel aux souvenirs des luttes passées, des mobilisations qui ont été rendues possibles de par leurs actions conjointes, et des gains pour le peuple qui en découlèrent. Il n'en faut

pas plus pour changer la patience du délégué en une colère non voilée qu'il ne manque pas d'exprimer : « Comment osez-vous ? Vous nous avez abandonnés ! Vous nous avez trahis ! La place que vous avez laissée a été remplie par la détresse et la bêtise. Vous avez contribué à cette situation après nous avoir fait rêver. Vous avez porté au pouvoir des ennemis du peuple alors que vous étiez en position de force. Comment pouvez ne serait-ce que vous présenter à nous ? »

Face à ces allégations, c'est avec peine que le plus fringant des deux jeunes hommes tente d'apaiser la situation. Il reconnaît les torts de l'histoire, il reconnaît qu'au mieux les leaders ont été bernés et qu'au pire ils avaient travesti leurs valeurs par intérêt personnel. Néanmoins ces torts ne pourraient être excusés, au mieux on peut chercher à les expliquer afin d'éviter de les reproduire. Nos étudiants en histoire connaissent bien cette leçon historique. Pour autant il ne faut pas oublier les avancées faites ensemble et qu'eux aussi ont été victimes de ces décisions.

La cloche de la fin de la pause sonne et la gamelle du délégué n'est pas plus entamée qu'à l'arrivée du duo. Il se lève, se tourne vers la chaîne de production. Son poste l'attend.

Avant de quitter du regard ses visiteurs inattendus, il clame : « Vos alleux ont été jusqu'à saboter pour défendre les libertés communes. C'est que ce que je ferai moi et ceux que j'arriverai à convaincre si vous vous engagez à être digne de la confiance qui sera mise en vous. On part là-dessus ? »

C'est avec humilité qu'ils réaffirment leur engagement dans la lutte. Une fois qu'ils ont quitté l'usine, ils rejoignent une petite voiture bien modeste. Sa carrosserie verte est émaillée par les traces des frottements contre les obstacles de la vie. Ses enjoliveurs sont absents comme toute notion d'apparat pour son propriétaire. Raphaël s'amuse à appeler cette voiture le tacot à Pueblo. La rime ne manque jamais de faire sourire son ami.

Plus tard à l'ombre d'un lampadaire se rassemble l'équipe. Dans son halo blafard s'échangent des bribes d'histoire au sujet des virées tumultueuses des derniers jours. Théo propose rapidement de rentrer chez lui, ce qu'ils font. Au même moment le voisin qui habite la petite maison de terre-plein de l'autre côté de la route salue tout le monde avec joie. La discrétion est un atout sur lequel ils ne peuvent plus compter visiblement. Il faut

l'avouer, les échos de soutiens se font de plus en plus intenses. Il est devenu quotidien qu'ils soient abordés afin de connaître l'approche du « Grand Soir ». « L'élan suscité au cours des dernières semaines est incontestable, mais on n'a pas fini de faire des émules, souligne Raphaël. » En réponse, Abdel insiste sur la nécessité de ne pas perdre de temps, laisser davantage souffrir les gens ou risquer l'essoufflement de la dynamique serait inadmissible. Au coin du salon, une balle va et vient de haut en bas. Elle frôle le plafond sans jamais le toucher puis rejoint dans un souple coup de poignet la main de Pueblo. Allongé sur son pouf, il regarde au loin, comme s'il désirait percer ce qui l'empêche de dévisager le ciel. Il prend la conversation à la volée et rappelle que la suffisance et l'excès de zèle seraient les pires choses qui pourraient leur arriver.

« Il ne faut pas oublier que nous avons échoué à rallier à notre cause les étudiants, complète-t-il.

— Il ne faut pas se formaliser pour trois ahuris ignorants. Ils sont bien plus préoccupés par leurs partiels que leur avenir, c'est un comble ! répond Raphaël offusqué.

— Il ne faut pas non plus porter notre faute sur eux. Ils sont l'avenir et nous avons échoué.

C'est pas non plus notre bande de potes qui pourrait changer le monde seul, sinon on l'aurait déjà fait. »

Chloé ne laisse pas le temps à ce qu'elle juge être une chamaillerie de se poursuivre. « Tergiverser est peut-être une activité agréable, mais l'heure est à la mobilisation, tranche-t-elle simplement. » Théo la rejoint, il aimerait aussi que l'on ne s'égare pas. On n'y prête peut-être pas attention, mais les chaussures de nos amis se sont effritées sous les kilomètres parcourus. S'il avait fallu être marathonnier pour mobiliser, il aurait été bon de le mentionner dans la littérature révolutionnaire. D'autant que Raphaël a parlé d'une manifestation qui précéderait le grand soir. Elle consisterait à marcher des kilomètres. S'il le faut, il le faut, même si le lien entre marcher pour dire que l'on est en désaccord pour ensuite arriver à la révolution ne semble pas très clair. Si le gouvernement n'est pas au courant de notre désaccord, pourquoi ne pas lui envoyer une lettre ou une pétition et éviter à tout le monde de se fatiguer inutilement ?

Le salon familial est une fois de plus le témoin d'échanges passionnés, de réflexions qui sont toutes empreintes d'une certaine naïveté. Une fois les esprits et les corps gagnés

par la fatigue, les bras de Morphée apportent un repos mérité.

Six œufs, c'est ce avec quoi repart un homme au manteau long et fripé. Avant de se saisir de son achat qu'il payera une somme symbolique, il compte les œufs. Il les compte, car chaque centime compte. Les poules qui ont produit ce qu'il s'apprête à acheter vivent comme lui en batterie. Leurs quotidiens ont en commun un manque manifeste d'espace. Les cinq mètres carrés qui lui ont été loués par un vendeur de sommeil l'étouffent. La poule alimentée de grain génétiquement modifié pour qu'elle soit la moins chère possible n'a rien à envier à l'alimentation discount du compteur d'œuf. Pour dormir, il n'a pas besoin de veilleuse ou qu'on lui conte d'histoire, les phares des voitures et le ronron des moteurs qui défilent à sa fenêtre se chargent de le bercer. Les nuits sont courtes et conduisent toujours à la même boucle. Un réveil dans le stress et la contrainte, puis une journée alimentée par la peur.

Les six œufs y sont ; le compte y est. Il s'en est saisi et part pensif. « Une omelette, ou des œufs au plat ? Des œufs durs dans une salade apporteraient un semblant de diététique. » Se nourrir est une préoccupation simple, mais

noble. Contrôler son assiette est un des premiers pouvoirs que l'on peut avoir sur sa vie ; tout comme la capacité à mettre du chauffage quand la morsure du froid se fait sentir. Au détour d'un rayon, on peut entendre le pamphlet bruyant d'une personne trapue. Elle attire l'attention comme elle le peut. Il s'agirait d'un mécanicien au chômage si l'on se fie à son récit. Il annonce à qui veut l'entendre qu'il sera bientôt riche. Il brandit des noms, des symboles qu'incarne une poignée de personnes qui seraient devenues riches en partant de pas grand-chose. Il veut que son chant s'apparente à celui des baleines alors qu'il a toutes les chances de rester un inconscient plancton. Il dénigre l'état d'esprit des personnes qui l'entourent, en les pointant du doigt. Il les traite de perdants. Il affirme qu'il n'a rien à voir avec eux. « Un jour je serai *on the top!* In et vous serez *out!* » assène-t-il aux personnes présentes.

Tout le monde l'ignore et tente de circuler. Il faut l'avouer, la richesse ne vient jamais de nulle part. Pour arriver au sommet, il faut souvent passer par un panier de crabes et s'abaisser à exploiter et dépouiller autrui afin de construire sa propre richesse. Mais à quoi bon être un requin lorsque l'on est humain ?

Dans le coin de l'allée, une boule de tissus camoufle une femme qui cherche à s'abriter de la lumière des néons. Le bruyant personnage cité un peu plus tôt tient à ce que tout le monde ait entendu son message et n'hésite pas à tapoter du pied la misérable. « Et toi, ça ne te dirait pas de prendre un verre avec une future fortune ? Je pourrais te sortir de la merde. Réponds, fais pas ta pute.

— Eh, toi tu vas te calmer tout de suite ! »

Après cette interjection, un bras puissant se saisit de l'épaule de ce rustre personnage.

« Tu vas te calmer tout de suite et t'excuser.

— Eh mon gars, c'est toi qui va te calmer tu sais pas à qui tu parles ! Rentre dans ton pays avant d'emmerder les autres dans le leur. »

Sur le visage d'Abdel passe une profonde colère. Sa mâchoire et ses poings serrés la trahissent. Après quelques instants, il fait usage de son autre main et d'un geste vif et vigoureux il assoit par terre l'homme au bout de son bras.

« Si tu es un homme avec une once d'honneur, lève-toi et pars. Depuis que je t'entends, tu ne fais qu'étaler ta faiblesse que tu tentes de travestir en orgueil. »

Dérouté, et effrayé par ce qui vient de se passer, la seule réponse qu'il a en retour est la fuite

du grossier personnage. À quatre pattes le couard détaille jusqu'à la porte qu'il emprunte avec fracas.

Tous les regards sont tournés vers Abdel et ses quatre amis qui ont assistés médusés à la scène. Après quelques instants de silence et sentant qu'Abdel gêné par toute cette attention, Raphaël s'éclaircit la voix :

« Bonjour à tous. Vous venez d'assister à une scène de violence, mais peut-être pas à celle que vous croyez. Je ne vais pas vous parler de l'intervention de mon ami, pas plus que du comportement que j'estime plus que discutable de la personne qu'il a interpellée. J'aimerais juste prendre un moment pour qu'on se penche sur la violence qui fait que nous sommes tous présents ici. Celle qui vous a amené à quémander de la nourriture et des produits de première nécessité que vous ne pouvez pas acheter normalement. Je veux pointer du doigt des règles qui nous broient, qui gavent les puissants et qui ne laissent derrière elles que des miettes en attendant de vous que vous reniez votre dignité pour les avoir !

— Tu nous parles de quoi ? Tu veux faire la promotion d'un nouveau jeu à gratter ou une autre solution miracle ? interroge une femme à la caisse.

— Non justement c'est tout le contraire. Ce n'est pas un énième opium dont je parle. Ce n'est pas un impôt sur la misère comme le sont les jeux d'argent. Je vous propose de vous réapproprier vos vies pour qu'elles ne soient plus le jouet de personnes qui font ce qu'elles peuvent pour vous tenir loin de leur regard et pensées.

— Il y a du vrai dans ce qu'il dit, à titre personnel j'ai été viré alors que ma société faisait des gains. On m'a dit que c'était lié à des objectifs non remplis pour les actionnaires, alors que d'autres années ils avaient été surpassés et on n'avait pas pour autant été récompensés. Dans tous les cas, je suis perdant, j'ai donné vingt années de ma vie pour eux et ça, ça ne compte pas ; rien ne compte, ajoute une voix. »

Dans l'instant qui suit, Pueblo pose un pied sur la caisse et y grimpe. C'est avec un cœur battant à tout rompre qu'il s'exclame :

« Les Tyrans n'ont plus leur place ! C'est à nous de pétrir l'avenir. Nous ne sommes pas des gueux en haillons qui devraient se battre entre eux pour peut-être espérer remplacer nos maîtres. Nous ne sommes pas un lumpenproletariat. Le peuple uni ne sera jamais vaincu ! »

Suite à cette déclaration, des applaudissements se font entendre. Ils portent l'espoir d'un changement, mais pas n'importe

lequel – un changement pour le meilleur. On peut lire sur les visages un soulagement et une détermination certaine. Théo est là, adossé à un rayon – il est ému. Dans l'air il y a quelque chose de fou, quelque chose est en train de se produire. Bientôt le monde ne sera plus le même, et ça, il en est persuadé. »

Les personnes présentes sont en liesse, comme portées par un élan indéfectible. Un cri tonne et prend tout le monde de court ! Il est destiné à Abdel. Il s'agit du gremlin qui a pris la fuite un peu plus tôt, mais il est différent. Son visage est froissé par la haine, sa respiration saccadée, il a les babines retroussées tel un loup prêt à déchiqueter une proie. Plus bas on distingue un reflet au niveau de sa main. Il est revenu pour en découdre. Il se lance dans une course pour rejoindre Abdel avant que la stupeur ne retombe. À quelques mètres de lui, une lame devient clairement visible. Abdel ne sait pas quoi faire, il tente de se préparer à l'attaque en sachant qu'il sera probablement blessé, mais il est hors de question de reculer. L'individu est fou ; c'est un enragé qui se rue sur Abdel.

Le temps semble tout d'un coup avoir ralenti. La peur est omniprésente. Théo dévasté par ce qui risque de se produire se sent comme

paralysé. Sa gorge serrée et ses pieds cloués au sol le désespèrent. Son corps ne répond plus, la seule chose qu'il aurait peut-être acceptée aurait peut-être été de se laisser tomber pour prendre une position foetale. Mais ce visage... Cette démonstration de violence irraisonnée qui n'apporterait que souffrances, cette haine gratuite qui visiblement se suffit à elle-même est insupportable à Théo. Puis le temps reprend.

Les événements reprennent doucement leur course vers l'inéluctable jusqu'à ce qu'un cri jaillisse :

« Non ne fais pas ça ! »

L'injonction perce les bruits de panique et percute l'agresseur. Comme foudroyé, il s'arrête net. Il est saisi de spasmes, il tente de rester debout, puis s'effondre à terre. Un spectacle terrible se livre sous leurs yeux. Le gremlin semble démuni. On peut sentir sa volonté de frapper au travers de son regard, mais il est comme bloqué. Le couteau lui est retiré des mains afin d'éviter qu'il ne se blesse dans son état.

Trente minutes plus tard, son état n'a pas changé. L'activité a repris et l'homme a été entreposé dans un angle du commerce à proximité de quelques sans-abris qui passent la journée ici. La situation se débloque d'elle-même lorsqu'une fois épuisé, il s'endort. C'est ainsi

que les spasmes cessèrent et que les craintes s'estompèrent.

Théo est soulagé, mais il craint d'avoir d'une façon ou d'une autre blessé gravement l'agresseur. Tout danger étant désormais écarté, Pueblo raccompagne tout le monde. Théo et Chloé s'échangent des regards sur la banquette arrière. Chloé semble inquiétée par la mine affreuse de Théo. Ils sont brimbalés au rythme des coups de pétards qui se font entendre sous le capot. Théo, dépassé, épuisé, n'est plus en capacité de chercher à comprendre ce qui lui arrive, ce qu'il a fait. Les questions qui ont germé il y a maintenant plusieurs semaines se font de plus en plus persistantes :

« Comment ceci a-t-il pu se produire ? Pourquoi ça ne se passe qu'avec moi ? Jusqu'où va ce pouvoir ? Est-ce que quelqu'un m'écoute réellement du coup ? »

La dernière question le pétrifie. Si tout ce qu'il dit persuade instantanément son interlocuteur, ceci veut dire que d'une certaine manière, il détruit la volonté et la personnalité de la personne.

Même si ce qui vient de se passer a peut-être permis de sauver une vie, il n'est plus possible de se permettre de prendre le risque d'embrigader des personnes dans une cause

LES RETROUVAILLES

qu'ils n'auraient pas choisie délibérément. Théo se promet de ne plus parler à quiconque jusqu'à nouvel ordre. Désormais il ne fera qu'agir pour s'assurer que tous restent libres.

LE COIN À PROTÉGER

Dans un écrin luxuriant prend racine une communauté aux habitudes de vie peu communes. Le cycle lunaire y organise les plantations et les récoltes sur plus de mille-trois-cents hectares. Ici on ne tire pas sur la laitue pour la faire pousser plus vite, pas plus qu'on ne l'arrose d'insecticide ; l'eau suffit. Les arbres fruitiers suivent le souffle d'un vent presque maritime qui rafraîchit les dormeurs dans leurs hamacs. Dans ce cadre idyllique se déroulera la dernière étape de l'itinéraire révolutionnaire dessiné par Raphaël.

Ce carré de verdure fait vivre un village d'un peu plus de six mille habitants. Chaque maison a été construite collectivement avec des matériaux de récupération. La notion de déchet est inconnue ici. Selon un dicton local « Un déchet est un futur engrais. ». Pour ce qui est de la main-d'œuvre, c'est la sueur de pas

moins de douze habitants qui permet de sortir de terre un nouveau logement en quelques semaines. La plupart des habitations gravitent autour du potager qui siège au centre du village et qui fait également office de parc. En étant assis au milieu du potager, on peut voir une petite rivière longer un lavoir de pierre. Elle hydrate les cultures et accueille ceux qui veulent barboter lors des beaux jours. L'eau du quotidien est tirée de la pluie ou de la rivière selon les usages. Le chauffage lui aussi a plusieurs sources ; une part vient de la combustion des déchets, une autre provient des animaux d'élevage. La nuit quand ils rejoignent leurs abris sous les habitations, ils génèrent naturellement de la chaleur. Ce qui choque le plus les curieux de passage est la conception du temps qui règne en ces terres. Le monde vit au rythme de la nature, il n'y a pas de réveil. Le soleil a repris sa place d'horloge pour l'homme, ce qui le rapproche un peu plus de l'ensemble du règne animal et végétal.

Sous l'arbre à côté du moulin, on peut tendre l'oreille et apprécier le son de la vie. Il se compose naturellement du chant des oiseaux et des grenouilles, auxquelles s'ajoute le clapotis de l'eau qui ruisselle. Mais figurez-vous que

si l'on tend encore davantage l'oreille, on peut percevoir quelque chose de plus léger, de plus discret. On peut si l'on y prête suffisamment attention entendre la liberté résonner jusque dans les plaines.

Tout ceci est le fruit d'une population soudée, qui à partir de bric et de broc a réussi à bâtir un modèle de vie qui la satisfait. Ils sont fiers de l'indépendance qu'ils ont acquise, non sans mal. Il a fallu se battre pour construire et défendre ce lopin de terre. Des tours de guet sont toujours gardées chaque soir afin de sonner l'alerte au cas où le gouvernement chercherait à les déloger.

Dans cette harmonie, l'amour de ses proches suffit. L'eau fraîche ne tarit pas, pas plus que les opportunités pour les garnements de se projeter et d'un jour peut-être ressembler à leurs parents. Jouer au bûcheron qui plante davantage d'arbres qu'il n'en coupe ou réviser ses maths en incarnant le commis aux ressources qui est chargé de les distribuer sont autant de loisirs qui flirtent avec les traditionnelles cabanes. Une contre-culture a émergée, dans celle-ci, le gage lorsque l'on est capturé est de devenir caissier. On doit donc rester assis, jusqu'à la fin de la partie. Ne voyez pas

là un jugement de valeur, mais seulement l'expression d'une lecture d'un monde extérieur perçue comme morne.

Théo contemple son propre silence et joue avec un stylo à la table où s'agrègent les intervenants au fil des minutes. Beaucoup de monde veut s'exprimer concernant les ambitions de Théo et ses amis. Très rapidement, ils sont reçus plus formellement par un représentant du coin. Il arbore un sourire avenant qui ne cache pas la fierté qu'il a à occuper son poste.

« Bonjour, je suis le commissaire au peuple, bienvenue à vous à notre table.

— Ce qui veut dire ? s'interroge Théo.

— *Commissaire* veut dire que je suis investi de fonctions temporaires et *au peuple* indique que je représente la communauté. Je porte ce titre suite au dernier tirage au sort où mon nom est sorti. Je comprends que vous soyez perdu, vous ne savez pas ce que c'est que la démocratie.

— Peut-être, en tout cas vous avez l'air ravi d'exercer vos fonctions.

— Oui je me suis préparé des années en attendant d'avoir cet honneur... »

La conversation coupe court suite à une quinte de toux qui rappelle à l'essentiel le

jovial représentant de la communauté. Celle-ci vient d'une femme à la coupe au carré assise à quelques chaises de là. Autour de cet échange qui s'amorce, des personnalités se démarquent telles que cette femme. Elle se dit anarchiste. Sa seule condition pour accepter de rejoindre la mobilisation est l'autonomie de la zone après la révolution. Ceci est exclu par Raphaël, pour lui refuser l'état revient à priver le peuple de nombreuses infrastructures telles que l'école moderne ou encore les progrès de la médecine. Elle rétorque que ces « bienfaits » seront certainement à payer par leur servitude, ce qui est impossible à envisager. Raphaël ne comprend pas cette attaque et tente de la rassurer en assurant que la société en devenir aspirerait à l'égalité, à l'expression de tous, avec des élections justes. Ces mots hérissent celle qui était jusque là douce et ouverte : « Vous nous offrez une démocratie représentative, la bonne blague. Choisissez vos maîtres sans nous ; nous, nous sommes libres ! » À côté d'elle se tient un homme d'une soixantaine d'années légèrement dégarni qui acquiesce la prise de parole qui vient de se conclure. Raphaël le connaît, il est pointilliste. Être pointilliste c'est être membre d'un mouvement révolutionnaire qui se décrit comme plus irréprochable que les

autres. Chloé aura rapidement cette information sur le sens du nom de cette organisation en interrogeant les personnes qui l'entourent. Il faut dire que le carton plié de présentation du pointilliste est particulièrement imposant à côté de celui de ses voisins. Ceci n'a pas manqué de l'interpeller. Pueblo lui expliquera et précisera qu'ils se nomment ainsi, car ils sont connus pour être *pointilleux* en règle générale. Bien souvent cette attitude est accompagnée par une certaine forme de paranoïa, ou à minima de méfiance. Il n'est pas nécessaire d'être fin psychologue pour deviner les craintes du pointilliste concernant les nouveaux venus. Rien qu'en voyant sa posture voûtée, les mains jointes, avec un regard soucieux, on sait qu'il n'est pas serein et partage son sentiment en s'adressant à tous :

« Qu'est-ce qui garantit qu'ils ne soient pas des traîtres ou des personnes à la recherche de gloire personnelle qui voudraient nous emmener dans une bataille qui n'est pas la nôtre ? » Cette crainte offusque Abdel et Raphaël qui s'indignent des soupçons qui leur sont portés. Ils étalent l'ensemble de leurs soutiens et citent la myriade d'actions déjà réalisées telles que celles d'éducation populaire par la diffusion de divers supports, dont la mise en place d'un

jardin solidaire dans la cité et bien d'autres... Ils ne comprennent pas comment ils ont pu en arriver à devoir justifier leurs intentions. Ils ne pensaient pas être venus à leur procès.

Pueblo tente de tempérer la vigueur des propos de ses amis qui pourraient être mal interprétés. Il propose d'accepter l'indépendance du « Coin à défendre ». Il est important de respecter l'expression d'un mode de vie différent, mais il rappelle que si leur action réussit, la porte sera toujours ouverte pour établir des échanges multiples avec le reste du territoire. « On peut constater que les actions qui avaient jusque là un caractère local commencent à avoir des échos dans d'autres villes et qu'il devient de plus en plus raisonnable de penser et de préparer la réussite de nos actions. » ajoute-t-il. La parole est reprise par un habitant qui fait remarquer la qualité de vie déjà acquise sur le village. Il interroge la légitimité d'une telle prise de risque pouvant tout remettre en cause pour une hypothétique amélioration.

Un tapage houleux emporte les personnes en présence au contact de cette éventualité. Tout le monde se divise sur la marche à suivre et se querelle sur le choix à faire pour l'avenir de la communauté. Puis du brouhaha

ressort finalement une remarque qui ramène le calme : « Il ne faut pas non plus oublier notre principal problème, si ce n'est le dernier. C'est bien le ravitaillement du village qui le met en péril avant toute chose. On perd encore régulièrement des gens qui sont embarqués par les forces de l'ordre quand ils partent prendre des fournitures en ville. Combien d'amis sont actuellement en cellules ? Nous n'avons aucune nouvelle d'eux et il est impossible de tenter quoi que ce soit pour les libérer, cela reviendrait à condamner tout ce qu'on a construit. Si l'on quitte le village, il sera rasé dans les heures qui suivent... »

— Vous êtes donc prisonniers chez vous si j'ai bien compris ? demande Raphaël.

— Oui on peut dire ça... C'est pourquoi même si votre plan est bien attentionné il est clair que si nous quittons le village pour vous rejoindre, il y a de grandes chances qu'il soit détruit en notre absence. »

Raphaël réfléchit un instant à ce qui semblait être une impasse. Il prend la mesure de la menace quotidienne qui plane et lance :

« Je vous avais parlé de risque. Le premier danger qui rôde débute derrière vos murs et il s'étend bien au-delà. Vous avez fait preuve de courage. Vous avez démontré capacité de

résistance exceptionnelle jusque là, mais il est évident que si rien ne change, un jour ils vous auront. Je ne sais pas comment, mais ils ont les moyens et le temps de mener tous les assauts qu'il faudra. Inexorablement l'un d'entre eux réussira, car vous êtes dans une position vulnérable. À l'inverse, si vous vous libérez de la menace en luttant directement à la racine du pouvoir hostile, vous garantissez à vous et à l'ensemble des habitants une sérénité durable. Il faut que vous y pensiez.

— J'en ai trop entendu ! Nous ne sommes pas des animaux en cages ! affirme l'anarchiste. Nous avons effectivement des difficultés à assurer la sécurité des personnes qui quittent ces murs, mais n'oublions pas qu'il s'agit de murs que nous tenons depuis déjà huit ans !

— Je vous le reconnais complètement et c'est déjà un acte incroyable, reconnaît Raphaël. Mais ceci est-il suffisant ? Si les autorités ont cessé de tenter de vous déloger pour le moment, c'est qu'ils vous tolèrent. Ils pensent peut-être que s'ils envoient l'armée ils attireraient l'attention sur vous et vos motivations. D'un autre côté, ils peuvent trouver intéressant d'avoir une concentration de ceux qu'ils définissent comme marginaux en dehors de la société. Dans tous les cas on comprendra

votre décision, mais si vous saisissez la chance de mettre fin à tout ça vous n'aurez jamais de doutes concernant votre liberté. »

De longues heures de débats permettent la chute de multiples suspicions des uns envers les autres. De leurs cendres un accord pour faire front commun naît.

Pour fêter celui-ci, il a été décidé d'organiser une soirée qui rassemblera tous les militants. Il est prévu qu'elle se tienne au centre du village. La date du vingt-six juin a été retenue pour lancer la grande manifestation qui devrait mener au Grand Soir. C'est dans dix jours exactement que se décidera l'avenir de nombreuses vies.

La soirée quant à elle, est prévue pour demain soir. Il est donc proposé à ceux qui le souhaitent d'être hébergés. Abdel et Raphaël acceptent avec joie. Pueblo décline la proposition, car il a à charge le transport des deux plus jeunes membres du groupe. Il se doit d'éviter des inquiétudes inutiles à leurs parents, c'est pourquoi ils reviendront donc tous demain.

Une maison de fortune est donc bâtie pour accueillir les nouveaux arrivants. Raphaël surprend Abdel en laissant s'exprimer sa passion pour le bricolage. Avec trois clous et un marteau, il érige rapidement une sobre habitation.

Une fois que les quatre planches et le toit tiennent en place, ils parcourent le village. Chacun mène sa promenade, chacun profite de ce lieu exceptionnel. Tout est si simple et sobre. Il paraîtrait qu'à défaut d'avoir inventé la roue, ici on la fait tourner plus rond.

Abdel en se promenant passe sous une arche de lierre. Il rejoint un banc. Il admire les vaguelettes qui frappent la berge du lavoir. À côté de celui-ci un vieil homme arborant une chemise et un chapeau de paille lui fait signe. Il s'approche et est aussitôt invité à participer à une partie de dames :

« Alors on fait une partie ? C'est pas très amusant de jouer seul, tu sais.

— Si vous y tenez, oui pourquoi pas. répond timidement Abdel.

— Formidable ! Installe-toi et sers-toi un verre, les bouteilles sont à tes pieds, elles sont là pour ça. Tu devrais trouver du jus de pommes, de raisin ou un peu de cidre ; tout est maison. Et puis il doit y avoir un verre à côté dans le sac, j'en ai toujours un au cas où.

— Merci, vous voulez que je vous resserve dans la foulée ?

— Non tant que mon bras se lève j'aime autant le faire, et bordel je l'ai usé en ayant le poing levé. Tu sais que ça fait huit ans que

je suis là. Tu le crois pas hein, je suis sûr que t'imaginais que j'étais arrivé là y a peu pour me faire bronzer, avoue !

— Heu non j'ai jamais pensé ça, au contraire, vous êtes vaillant...

— Mais te justifie pas, je te taquine ! T'es trop sérieux mon gars, le coupe le vieil homme.

— Ahah oui vous avez sûrement raison. Du coup ça a été quoi la raison qui a servi d'amorce pour construire le village ?

— C'est une très bonne question. Toi t'es pas idiot et ça se voit. Figure-toi qu'au départ le coin à défendre a été construit pour empêcher la construction d'une mine de charbon.

— Pas mal, et ça s'est passé comment ?

— Ah c'était la guerre ! Tous les jours on tentait de nous déloger, on nous a matraqués, gazés ! Au sommet de la violence, ils ont même ouvert le feu ! A ce moment, de lourds souvenirs reviennent à l'esprit du pauvre homme qui en perd son enthousiasme. Enfin t'as compris...

— Et maintenant, ça va ?

— Oui ça va. Au moins on est pas bassinés de bêtises au quotidien. Le pouvoir d'achat, on connaît pas. C'est la qualité de vie qui compte. Qu'est-ce que ça m'apporterait d'acheter des babioles au kilo ? Le sommet de la crétinerie qui m'ait été rapporté, ça s'appelle

le *greenwashing*. Ça consisterait à peindre la camelote en vert et dire que c'est recyclable, d'origine naturelle ou encore que ça profite à celui qui l'a produite. Tout ça, ce sont des inepties ! Ça repose toujours sur l'exploitation d'enfants et en plus ça ne prend toujours pas en compte la pollution industrielle liée à sa production ou son transport. Enfin on refait le monde ou on commence ?

Les doigts rouillés par l'arthrite du vieil homme jouent le premier mouvement.

— Heu, oui ! Abdel s'engage donc dans la première partie de dames de la soirée. »

Raphaël de son côté explore les environs. Une toile sur son tréteau à l'entrée d'une tente l'attire ; elle lui donne envie de faire une halte rapide pour l'admirer. Il est tard et il commence à faire sombre ; il doit s'approcher pour distinguer l'œuvre. Une fois face à elle, il remarque un bouquet de fleurs violettes.

« Vous aimez ? » Cette question vient d'être posée par une silhouette que Raphaël distingue du coin de l'œil. Celle-ci ajoute :

« C'est une anémone violette. J'aime beaucoup peindre les fleurs, c'est à la fois beau et éphémère – un peu comme la vie, mais l'art tente de faire l'impossible en l'immortalisant. »

Sur ces mots, elle s'avance aux côtés de Raphaël en montant l'intensité de sa lampe à huile. Cette lueur permet au bougre d'entrevoir un visage aux traits fins et innocents qui invitent à ne penser qu'au beau, au bon, et à la paix.

La présenter en quelques mots serait vain. Il existe une foule de façons de partiellement la décrire, mais aucune ne lui rendrait honneur.

Si l'on devait s'y risquer, on pourrait relever la sobriété de sa posture, de sa douceur. On sent tout de suite qu'elle n'a rien à prouver à qui que ce soit. Partout où elle passe, les regards dévient de leurs trajectoires. Hallucinés, enivrés, sont des états qu'elle suscite sur son passage. Il n'y a personne qui lui ressemble. Elle connaît comme seule frontière celle du pinceau et de ses idées.

Bouche bée par tant de beauté, Raphaël est traversé par une kyrielle de sentiments plus forts les uns que les autres. Lorsqu'il retrouve ses esprits, il adopte une voix grave, bande ses muscles, bombe le torse et rentre le ventre puis répond :

« Oui c'est magnifique, mais pas autant que toi. C'est ta passion la peinture, tu peins beaucoup ?

— Tous les jours, je me garde du temps pour tenter d'embellir mes toiles. Aujourd'hui c'est ce qui prend clairement le plus de place dans ma tente, tu veux les voir ?

— Le jeune homme rougit et vire écarlate à l'idée d'entrer dans la tente de la belle.

— Oui bien sûr ! lance-t-il d'un ton tonitruant. Tu sais moi l'art, j'en fais aussi. Je joue un peu de guitare et on me reconnaît un certain talent.

— La demoiselle trouve la dernière remarque un brin présomptueuse. Le personnage est légèrement bruyant, mais attendrissant. »

— Sous la tente, accolées les unes sur les autres des dizaines d'œuvres jonchent le sol. Le sillage des coups de pinceau dans leur peinture forme des paysages, de petits animaux ou encore des portraits. Plusieurs de ces toiles semblent familières, Raphaël pense reconnaître une maison du village, un arbre. Il semble même voir le visage d'un habitant qu'il aurait croisé à son arrivée.

« J'ai gagné un fan on dirait, annonce souriante celle qui l'accueille sous son toit.

— Comment ne pas être fan ? répond enjoué Raphaël.

— Dis-moi, toi c'est quoi qui te plaît dans l'art ? Dans la musique plus particulièrement

vu que tu joues de la guitare ? demande-t-elle la tête entre les coudes, à plat ventre sur son sac de couchage disposé au milieu de la tente.

Après une rapide réflexion, Raphaël donne sa vision de la chose.

— Ce que j'aime dans l'art c'est qu'il n'y a pas à apprendre à l'apprécier. Tout le monde est aussi légitime qu'un autre. L'art transcende les conditions.

— T'as une belle manière de penser. »

Troublé par ce compliment inattendu, des balbutiements incompréhensibles émanent de Raphaël. Une fois la parole retrouvée, il souhaite une bonne nuit timidement :

« Je dois y aller. Demain il y a la fête, je vais sûrement aider à installer des trucs lourds — tout ça. »

En guise d'au revoir il reçoit une bise sur chaque joue, ainsi qu'une invitation à se revoir lors de la fête.

Raphaël rentre dans sa cabane le cœur léger, porté par le parfum de l'amour. Il n'est pas étranger au flirt, mais cette fille a quelque chose de différent. C'est charmé que sur son oreiller le jeune homme s'impatiente d'être à demain. Il rêve de trouver une guitare pour pouvoir jouer une sérénade à sa belle, puis

entre deux douces pensées sa conscience s'évapore dans la douce chaleur des songes.

Après une nuit fertile de promesses pour la journée en devenir, le soleil baigne de sa lumière la petite bourgade. Dès le matin on peut entendre la percussion des haches sur le bois en train d'être coupé pour la fête de ce soir. Les préparatifs sont en route. Raphaël reçoit la visite d'Abdel à son réveil ; on les demande pour disposer les tables et mettre en place la scène. La brise du matin et l'eau de la rivière rafraîchissent les volontaires dans leurs efforts.

« Théo, lève-toi. On est dimanche, ton réveil a sonné à 9h et tu n'as pas bougé. Tu dois te lever ; on est pas chez mamie » Théo se lève, constate sa grasse matinée et se met à table pour le petit déjeuner. Il dévore ses tartines de confiture et travaille ses cours. Il ne les oublie pas, mais n'a plus vraiment la tête à cela. Heureusement il s'en sort toujours, ses derniers contrôles sont bons. L'aide que lui a offerte Chloé n'y est pas pour rien.

L'astre solaire suit sa course et c'est à son zénith que Théo entend le tacot de Pueblo

arriver devant chez lui. Il partage un câlin affectueux et un bisous digne du plus attentionné des fils avec sa mère. Il fait un câlin à Mistigri avant de partir. Derrière son volant, Pueblo salue la mère de Théo d'un « Bonjour ! » tonique. En retour elle lui répond :

« Bonjour, vous allez bien ?

— Oui très bien merci, le temps est avec nous, on devrait profiter du bon air pour manger un bout.

— Amusez-vous bien et faites attention.

— Je vous le ramène ce soir, bonne après-midi ! »

— À bord sur le siège passager, Théo salue de la main sa mère en même temps qu'ils s'éloignent jusqu'à ce qu'elle ne soit plus à portée de vue. »

Ils ne sont pas les seuls à s'approcher du coin où se tient la fête. Un flux de voitures, de vélos et de curieux est drainé par l'événement. Ils participent à un exode exceptionnel de la ville à la campagne – du convenu à l'inconnu.

Les tables se dressent à l'approche des convives ; un pain doré et croustillant y est disposé. Mère nature apporte fruits et laitues qui complètent l'assiette. De nombreuses

bouteilles de boissons locales, fermentées ou non, ne tardent pas à les rejoindre. Les verres destinés au service amusent les locaux. Ce sont des gobelets publicitaires récupérés qui incarnent ici la seule trace de sociétés privées. Ils se marient à merveille avec la décoration avec leurs couleurs vives et bariolées.

Chloé parcourt déjà le chantier qui prépare, çà et là, la fête. Elle fait partie des premières arrivées. Son taxi lui a octroyé ce privilège. Sa mère ne voulait pas qu'elle loupe son cours de solfège. Elle est donc partie juste après celui-ci. Au gré de sa visite, elle croise dans le village une petite classe. Une vingtaine d'enfants de cinq ou six ans ont cours en extérieur. Ils sont assis sur de petites chaises en bois devant leur professeur qui leur apprend à lire et écrire. Il n'y a pas d'échos dans l'air des dernières insultes entendues dans des séries de télé-réalité. Il n'y a qu'une ou deux têtes blondes qui préfèrent observer le travail des fourmis qui passent sur leur table que le contenu du cours. « Toute attention doit avoir ses limites. » songe-t-elle. Au moins ils sont loin des divertissements qui cultivent l'inculture pour avoir des personnes malléables et influençables. L'air empli de pédagogie inspire Chloé qui décide de

s'installer à côté de la classe et sort son carnet. Elle souhaite y transcrire l'agitation ambiante. Sous sa plume prend forme un portrait du moment. Tel un artisan, elle façonne les phrases pour créer quelque chose de nouveau.

Les allées deviennent rapidement saturées par le passage de la foule. Tout le monde y est courtois et ravi de s'aborder avec légèreté. Chacun échange sur sa vie, sa famille, ses activités.

La tête ailleurs, Abdel sirote une boisson, une fois les sollicitations épuisées. Son verre devra attendre, car il est interrompu par l'agitation qui vient jusqu'à lui. Un fêtard visiblement un brin éméché souhaite le provoquer au bras de fer. Abdel décline poliment pour ne pas le vexer d'une quelconque façon, d'autant que l'issue de cette épreuve de force est évidente. Celui-ci insiste en même temps qu'il lutte pour ne pas rejoindre le sol. Ses amis rient derrière lui. L'un d'entre eux appuie sa proposition en ajoutant que « ce ne sera pas long » et « ça lui donnera une raison d'aller se poser sous un arbre ». Abdel consent à jouer le jeu face à l'insistance et le caractère amusant de l'ivrogne. Il suffit d'un instant pour que le poing de son adversaire

frappe la table. Il rigole. Après une accolade et le don de son verre à Abdel, il repart avec ses amis.

Notre jeune et ingénu héros lui s'est mis à table. Il est comme peiné par son vœu de silence. Ne pouvoir échanger que des « Bonjour », « Au revoir » et « Comment ça va ? » est un handicap social qu'il appréhende dans l'avenir. Pensif, il remue ses pommes de terre jusqu'à ce qu'il soit rejoint par Chloé :

« T'es là, je te cherchais. T'as vu, les groupes commencent à jouer sur scène, on pourrait se rapprocher ?

— Je sais pas. La moue du garçon montre son désarroi qui ne demande qu'à être entendu.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? Il y a toujours un souci avec toi. On est la veille de la résolution d'un problème de société, tout le monde fait la fête, et toi t'es là. Tu essayes d'hypnotiser tes patates, c'est ça ?

— Non, laisse-moi tranquille, c'est pas le moment.

— Non c'est surtout pas le moment de te laisser tranquille, il faut que tu arrêtes de te miner. Tout va aller mieux et comme t'es parti, tu n'es pas près de savoir l'apprécier. »

Parmi la flopée de fêtards, Chloé reconnaît les lunettes aux branches de bois de l'homme qu'elle a croisé dans la cité de Raphaël.

« Attends, attends, j'ai vu le gars désagréable dont je t'ai parlé l'autre fois.

— De qui tu parles ?

— Lui là, il est à côté à la table à côté du comptoir.

— Celui qui a une chemise à carreaux et des lunettes ?

— Oui celui-là. Je t'en avais parlé, qu'il n'était pas dans notre perspective et assez grossier. Je peux comprendre, chacun a ses opinions, mais pourquoi venir ici ? Il veut faire la révolution lui aussi ? J'espère qu'il n'est pas là pour tout saboter.

— Tu te prends trop la tête, répond pousivement Théo.

— Bon d'accord tu as gagné, tu m'as énervée, je vais te prouver que ton *pouvoir* c'est du flan.

— Ah et comment ?

— On va faire un test tout simplement.

— Non, c'est dangereux, c'est pas parce que tu ne te rends pas compte du risque qu'il n'existe pas.

— T'inquiète pas, regarde. Sur la table il y a des poivrons. Je déteste les poivrons. Dis-moi de manger les poivrons. Dépêche ! »

La simplicité du procédé laisse Théo pan-tois. Il n'y a pas de risque dans l'exercice c'est sûr. Il se prête donc à celui-ci :

« Chloé, mange ces poivrons, dit-il avec détermination.

— Non, je ne vais pas manger ces poivrons, car je n'aime pas ça. Tu vois, on s'est pris la tête pour du vent !

— Non c'est pas possible, il y a eu trop de trucs. Peut-être que ça marche pas sur les filles.

— Chloé dépitée roule les yeux vers le ciel.

— Bon je vais te montrer qu'il n'y a rien jusqu'au bout. On va voir l'homme aux lunettes. Il va dire un truc sans importance. Tu vas lui dire de faire le contraire et ce sera bouclé. »

Ils réalisent rapidement l'exercice, Théo se lève et ensemble ils s'approchent de leur cobaye. Une fois les politesses d'usage accomplies, Théo demande s'il y a un élément sans importance avec lequel l'homme est en désaccord ? Il répond avec un flegme non dissimulé qu'il a entendu une idée sotté. Il s'agirait de mettre en place un « plafond » aux revenus que l'on pourrait gagner. Il est pour lui naturel qu'il n'y ait pas de limite au mérite que puisse avoir une personne et qu'il en soit de même pour son salaire.

Théo hésite, il ne sait quoi faire. Poussé par les regards que lui lance Chloé et par l'appréciation futile du sujet par son interlocuteur, il lui répond :

« Ce n'est pas une idée ridicule. Pourquoi des personnes gagneraient dix fois plus que ce que gagnent les moins bien lotis. Comme me l'a dit un ami « Le travail est une part importante de la vie. Elle ne devrait pas être motivée par la cupidité. », qu'en pensez-vous ?

L'attente crispe Théo. Il est pendu aux lèvres de cet homme qui après une grimace passe un coup de chiffon sur ses lunettes.

— Vous n'avez visiblement rien compris à la valeur du travail. On vous a mis des inepties dans la tête. Laissez le temps à la maturité de faire son œuvre et vous serez comme moi en total désaccord avec ces pensées gauchistes. »

Théo est soulagé. Il a les yeux écarquillés de bonheur. Il n'attend rien de plus de son interlocuteur. Il serre dans ses bras Chloé en la remerciant avant de quitter le comptoir. L'homme aux lunettes est pour sa part satisfait de la réaction du jeune. Il pensait avoir suscité chez lui une révélation. Il remet donc satisfait ses carreaux propres en place.

« C'est bon, on a fait ce que tu voulais. Tu es rassuré ? Demande Chloé à Théo à proximité de la scène.

— Oui, merci beaucoup. Je suis toujours un peu perdu, mais ça va. J'ai dû me faire beaucoup d'idées.

— Dis-moi tu pourrais faire quelque chose pour me faire plaisir ? demande-t-elle en rougissant.

— Oui bien sûr, je t'écoute ! répond-il enthousiaste.

— Je voudrais que tu lises mon carnet. Tu as bien aimé mon poème l'autre fois et j'aimerais que tu lises les autres.

— Oui je m'y mets tout de suite !

— Non non non, je voudrais que tu le lises quand je ne suis pas là. Ça te laisse le temps de l'apprécier comme ça. Range-le dans une poche tout de suite par contre. Je serais déçue que tu me le perdes.

— T'en fais pas, ça sera mon trésor jusqu'à ce que je te le rende. »

Les festivités poursuivent leur lancée comme coupées du monde dans une euphorie sans pareille. Chacun en est persuadé, le monde ne va pas tarder à changer. Autour d'un feu crépitant sont attroupées plusieurs

personnes qui forgent des liens toujours plus solides en riant.

Sur sa chaise bancale aux pieds qui tremblent, il la regarde. Elle le distingue à son sweat, rouge comme une bouée, à laquelle une part d'elle veut s'accrocher. Lui s'adresse à elle avec des mots chantants qui lui font la cour ; elle lui parle de la vie et ne veut pas de discours. Ensemble ils passent le temps, s'oublient dans l'odeur de l'autre et font semblant d'être indifférents. D'un coup ils se réveillent, ils doivent se quitter, mais savent que leurs retrouvailles auront le goût du miel. Ensemble, ils contemplent le ciel.

La fraternité donne une seconde vie à bien des esprits. Le froid abyssal de l'indifférence s'est brisé à l'instant où les personnes ont commencé à se parler. De tout leur soûl, la masse entonne des chants et slogans en prévision de demain. Enivré par l'approche de ce moment historique, on s'époumone davantage pour attiser toujours plus le foyer de la fraternité.

Plus tard dans la nuit, Théo a des difficultés à trouver le sommeil. Il se remue sous sa couette, se tourne sur le côté pour tenter de se rendormir promptement, mais c'est sans

succès. Il regarde la lune depuis son lit et apprécie sa couleur nacre. À ses pieds Mistigri n'est pas perturbé par le ballet nocturne du jeune garçon. Son sommeil est imperturbable.

Il semble y avoir quelque chose. Là au fond de la chambre. Théo a un sentiment étrange. La houe des ombres fait chavirer ses certitudes. Il fixe les ténèbres qui prennent place au bout de la pièce et tente d'y distinguer ce qu'il croit l'observer. Ça s'approche et est suivi par une odeur de brûlé, de suie...

« Bonsoir mon cher. Je viens par politesse et humanisme, pour vous dispenser de souffrances inutiles. »

Terrorisé et hissant les draps contre lui comme un rempart, Théo ne sait pas quoi faire face à cette apparition. La créature s'avance et est suivie par des ombres qui telles des flammes s'étendent sur les murs. La lune permet de faire luire un petit objet brillant au niveau de son visage. Il est cerclé d'or. Théo reconnaît finalement un monocle qui ne donne pas plus de cohérence à l'accoutrement de ce sinistre individu. Individu qui tente de se redresser en quittant sa posture voûtée ; ce qu'il réussit avant de poursuivre sur un ton consensuel :

« On est silencieux à ce que je vois. On est effrayé, on a peur du méchant qui sort de

l'ombre ! Voilà un comportement sain et naturel. Suis donc ce que te dicte ton instinct ; arrête de propager des chimères. ordonne-t-il avant de marquer une pause. »

Il dévisage le garçon avant que son peignoir fulmine, qu'il libère des volutes noires. Des reflets de braise le traverse avant qu'il poursuive :

« À moins que tu souhaites mourir. Je n'y vois pas d'objection. Je serais ravi de me servir de vos dépouilles comme compost. Ça fait partie de mes hobbies. »

Ces paroles funestes sont suivies d'un rire lugubre. Son ombre s'étend et n'épargne aucune surface. La lune s'y noie. Théo est pétrifié jusqu'à ce qu'il sursaute en sueur dans son lit.

Il est seul, du moins sans cette effrayante apparition. Un moment il oublie la compagnie de Mistigri qui reste fidèle au poste à ses pieds.

Ce cauchemar n'augure rien de bon. Le spectre de la guerre vient-il d'être jeté ? Ou est-ce le fruit de peurs qui coagulent dans l'inconscient du jeune garçon. La nuit est entamée, mais pourra-t-elle encore remplir sa mission en portant conseil ? À défaut, telle une bougie dans la nuit noire, Théo persistera et résistera à ces vents contradictoires.

MATRAQUES ET PERCUSSIONS

Sur le rebord de la fontaine à côté du marché se fait entendre un tambour. Il est battu par des mains dénuées de bagues ou de bracelets. À ses côtés un accordéon souffle un air folklorique qui se diffuse paisiblement. Les touches de l'instrument transforment les soupirs du soufflet en une mélodie entraînante. Les notes transpirent une jovialité qui tranche avec l'incertitude de ce qui attend les troubadours et leurs spectateurs. Autour des musiciens se forme un ballet de danseurs ; leurs pas sont dictés par leurs sentiments en les mettant dans des positions extravagantes.

Le pavillon impertinent de la revendication est hissé sur nombre de panneaux. Les arborer semble émouvoir les plus sensibles des manifestants. Comme si écrire « Solidarité et paix » sur un bout de bois nous faisait porter à bout de bras le poids de ces idéaux tout au long de la marche. Le cortège ressemble

à une rivière, où continueraient d'affluer de multiples ruisseaux. Sa progression se fait au rythme de la musique, comme si elle était vectrice d'une vie qui animerait la foule. À leurs fenêtres les curieux observent le phénomène. La plupart jettent un œil discret et n'osent pas croiser de regards. Craignent-ils le jugement de quelqu'un qu'ils pourraient connaître ? Ou sont-ils juste effrayés par cet événement qu'ils perçoivent comme sans précédents ? Les plus courageux accourent pour rejoindre le mouvement afin d'y joindre leur voix :

« Tout le pouvoir au peuple ! Il n'y a pas de place pour les tyrans !

Tout le monde a sa place et le droit d'être vivant !

Tout le pouvoir au peuple ! Pour que l'égalité soit notre ciment ! »

Au cœur du cortège un poing se lève, un poing accompagnant la mesure. Il s'agit de celui de Théo. Il arpente les rues comme s'il gravissait une montagne, afin de percevoir le monde depuis une nouvelle perspective. Aujourd'hui, il porte avec lui un petit sac avec de multiples poches, le style de sac qui fait son effet à la récré. Il y a rangé de quoi boire, manger et y a ajouté le carnet de

Chloé qu'il avait peur de froisser en le gardant dans sa poche de pantalon. En reposant sa bouteille d'eau après en avoir bu une lampée, il regarde le manuscrit d'un regard tendre. Il se sent fier d'avoir le privilège d'être l'unique lecteur de l'ouvrage. Chloé à côté de lui saisit ce regard puis tourne rapidement la tête. Elle aussi doit certainement être fière de susciter autant d'attention. La marche est tranquille, vivante ; tous ensemble ils foulent le pavé. Pueblo et Abdel les encadrent, ensemble, ils se fondent dans la manifestation. Devant eux, à la tête du cortège, Raphaël s'agite. Il tonne les slogans avec une voix qui empreinte la force de coups de tonnerre. Tels des éclairs, ils créent l'étincelle capable de faire briller les yeux. Il ouvre la voie, s'empare de l'espace et trace la route jusqu'au carrefour de toutes les audaces. En effet du haut de la butte à la croisée des chemins, on distingue une masse approchant à pas réguliers.

Ils sont là. Ils approchent. Le bruit de leurs bottes se confond avec celui de leur bouclier martelé. Les murs de la cité relaient la menace adressée aux manifestants. À leurs oreilles ils perçoivent le sombre galop d'un destin fatidique. Ils avancent en rangs serrés. Leur formation fait penser aux régiments romains.

Casque à visière fumée et tenue cuirassée anonymisent ces soldats qui se font nommer « Garants de l'ordre ». Cette milice répond aux appels d'offres pour des missions de sécurisation d'intérêt privé ou public. Elle domine le marché de la sécurité sur le territoire national grâce au rôle qu'elle a joué par le passé dans la répression de soulèvements urbains.

Leur approche crée les premiers tumultes et spasmes de panique parmi les manifestants. Ces derniers invoquent leurs bons sentiments, ils les invitent à les rejoindre, mais la tentative sera vaine. Le ciel se voile sous les nuages et plonge dans l'ombre le théâtre des événements. Un gradé invective la foule de se disperser immédiatement ou d'assumer les conséquences de leur non-coopération. Naïvement, les manifestants plaident leur cause. Ils insistent, ils persistent à tenter de les convaincre pour éviter que la situation ne dégénère.

Ils chargent. La terre tremble sous leurs rangers. Ils saisissent au hasard la première main, le premier bras qui passe à leur portée et le matraquent avec violence. Plusieurs personnes fuient ne sachant que faire, d'autres s'engagent dans un affrontement frontal. Un tsunami humain déferle dans les rues, sans certitude sur ce sur quoi il aboutira.

Nombre d'entre eux s'entassent et tentent d'abriter leur visage et celui de leurs proches. Le macadam goûte aux premières gouttes de sang. On retrouve les premières victimes inconscientes dans le caniveau avec le cuir chevelu ruisselant. L'agitation se fait de plus en plus sentir – la grogne se fait entendre. En réponse, les gaz lacrymogènes sont lâchés. La fumée envahit l'air puis crée un nuage grisâtre qui se densifie. Les miliciens envoient des grenades de dispersion ; leur but est d'orienter les mouvements de foule. Le bruit sourd des détonations crée la panique et donne le sentiment de vivre une scène de guerre. Avaler sa salive devient une épreuve, celle de surmonter la brûlure de ses voies respiratoires liée au gaz. La vieille ville et ses charpentes apparentes sont témoins de la lutte féroce qui se mène.

Dans le brouillard créé par le gaz, il commence à être difficile de s'orienter. Une ombre s'approche, elle apporte en plus de sa forme rectiligne imposante, une voix rauque aux relents métalliques :

« Vous troublez l'ordre public ainsi que la bonne marche de la société, si vous vous dispersez maintenant il ne sera pas fait cas de votre dissidence.

Nous vous devons la clarté, la bienveillance et la justice, ne vous y opposez pas. »

Ce message est diffusé dans une boucle infatigable.

Les goupilles des grenades lacrymogènes jonchent le sol. Tant et si bien que discerner quoi que ce soit à plus de dix mètres est un défi impossible. Tout ceci ressemble à un cauchemar, et si tel avait été le cas, il aurait été créé par un marchand de sable fort sadique.

Alors que la peur et la colère se mêlent à la cohue, Raphaël grimpe sur une voiture et tente d'adresser un message. Il use d'un porte-voix fêlé qu'a dû perdre un manifestant dans la panique. Il ne peut s'empêcher de tousser, ses yeux piquent, mais il s'oublie un instant.

« Soi-disant nous ne serions rien. Nous qui ne possédons pas pour exister, nous avons l'essentiel ! Nous avons la volonté ! Ils peuvent nous déposséder, nous mettre en cage, mais même dans ces circonstances nous demeurerons plus libres qu'ils ne l'ont jamais été. Nous ne nous sommes pas vendus. Nos mains ne sont pas liées par la dette, nos pieds ne sont pas enchaînés par des comptes à rendre loin du peuple ! Le capitalisme cristallise les capitaux comme la mort ! »

À ce moment, alors que Raphaël pointe du doigt la direction où doit se trouver l'essentiel des forces en présence, la fumée laisse entrevoir un régiment en position de tir, leurs canons braqués sur la population.

Raphaël emporté par la situation poursuit :

« Nous allons mettre fin à tout cela. La répression n'a plus sa place ! Vos balles ne peuvent pas abattre les idées ! Foule esclave, debout, debout ! »

Raphaël saute du véhicule avant de le renverser avec de l'aide, puis il s'engage dans l'établissement d'une barricade. Poubelles et cageots sont incendiés dans le but de ralentir la progression des hommes en armures.

Les grenades et le gaz pleuvent. En arrière-plan la seule voix qui se fait entendre au travers des cris et des sirènes est celle d'un message préenregistré :

« Ceci est le dernier message qui vous sera adressé.

Vous freinez la course irrémédiable du progrès, cessez immédiatement.

Dispersez-vous les émeutiers, ou assumez les conséquences de vos actes. »

Aussitôt la dernière séquence diffusée, le peloton resserre ses rangs. Ils gardent toujours en joue les manifestants. Alors que la

démonstration d'armes n'était jusque là estimée que comme un acte d'intimidation, tout le monde comprend instantanément qu'ils vont faire feu. Tout le monde court.

« Quel pouvoir juste vous demanderait d'abattre vos mères et vos frères ? » Cette question lancée par on ne sait qui n'aura pas de réponse.

La main d'un des tireurs palpite aux côtés de la gâchette. Il ne peut admettre où il est. Au travers de sa visière, il regarde d'un œil désespéré son commandant. Sa main est levée – elle ne tremble pas. Elle tombe en avant et emporte dans sa chute les balles de ses hommes. Ces hommes qui en cet instant s'exécutent en sacrifiant leur humanité sur l'autel de la discipline.

Les balles fusent. Leurs sifflements déchirent les tympanes et les chairs. Cette stridente cacophonie n'est pas étrangère à Pueblo. Il ne peut la supporter. Il lutte pour ouvrir ses yeux aveuglés par le gaz. Il aperçoit une enfant qui court derrière ses parents. Ses petits pieds tentent vainement de l'amener auprès d'eux. Visiblement ils l'ont oubliée et courent pour leur vie. Il voit tout de suite qu'elle ne va pas s'en sortir. Il confie Théo et Chloé à Abdel et part en direction de l'enfant. L'instant d'après

il n'est plus là. Il est au centre des coups de feu, des cris et des larmes. Autour de lui, il n'y a que la mort. Des soldats chassent les survivants et tirent sur les cadavres pour s'assurer que leur mission est accomplie. Tous autant qu'ils sont, ils ignorent Pueblo. C'est à n'y rien comprendre, mais il poursuit sa course, jusqu'à ce qu'il distingue un visage au sol. Une peur viscérale parcourt son lobe frontal, elle éteint subitement toute volonté dans son cœur. Ici gît l'épouvante, le macabre, sous les traits de son père. Cette vision le déchire, mais il sait qu'il n'en est rien, que ce n'est pas possible. Ses jambes connaissent leur route et le portent jusqu'à la fillette. Arrivé à hauteur, il est entre elle et les balles, mais également entre la vie et la mort. Il croit entendre un appel de Théo, néanmoins rien n'est sûr. Si, une chose l'est néanmoins, le fait que soit visible au regard de ses amis, sa dépouille au sol. Un sifflement l'a emporté et a laissé derrière lui les sanglots et pas assez de mots pour décrire Pueblo.

Les sanglots que couvait Théo jusque là lui échappent. Il ne retient pas ses cris et ses larmes. La douleur est insoutenable. « Comment ceci peut-il arriver ? Qui tient à ce point à la souffrance d'autrui ? » s'interroge Théo au milieu des hurlements. Sa vue

se trouble, il est comme anesthésié par la cruauté dont il a été témoin.

Quelques acharnés tentent de traverser le *no man's land* pour récupérer des blessés. C'est affublés de vestes ou de cirés blancs qu'ils s'exposent au baiser de la poudre. Très peu d'entre eux réussissent à rejoindre les blessés. Extraire plus de victimes qu'ils ne perdent de soignants est une réelle épreuve. Dépouilles et désespérés gisent sous la même enseigne, celle du « coût au maintien de l'ordre social ».

Une fois qu'un blessé rejoint un brancard, il y est attaché, ce sont les directives. Comme si une femme dont les viscères souillent son débardeur noir pouvait représenter une menace. On lui relève pourtant ses empreintes. On la photographie pour nourrir le fichier national. Il est dur de savoir ce qui l'attendra si elle s'en sort.

Pendant ce temps sur le champ de bataille, le ton est donné alors que la situation s'emballe. Les artères commerçantes de la ville sont noyées sous le gaz et une pluie de parpaings. Les briques fendent l'air pour se briser en balayant sous un souffle de poussière, se qui ce trouve à leur point d'impact. Le responsable des opérations ordonne le repositionnement des troupes qui commencent à manquer de

munitions. L'ordre est donné de cesser de tirer à vue, il faut désormais viser de préférence les individus armés.

En face on use de compresses, on sèche nos larmes au sérum physiologique pour retrouver la vue au milieu des émanations qui brûlent la rétine. Pour peu que l'on distingue quelque chose, il n'y a qu'un théâtre désolé qui s'offre comme décor de la volonté meurtrière des puissants. Une pluie de cocktails Molotov déferle sur le peloton en formation. Leurs tenues leur épargnent les flammes, ils font ainsi la démonstration de leur supériorité matérielle. Les acharnés souhaiteraient qu'en cet instant cette masse sombre armée ne soit composée que de statues de cire.

Abdel se saisit de Théo, puis de Chloé, et les emporte dans ses bras. Il fonce tête baissée entre les manifestants en tentant de s'éloigner autant que faire se peut de la ligne de confrontation. Aux côtés des désespérés, des malheureux et des vaillants qui s'échinent pour ne plus avoir à plier le genou, on ne retrouve que la désillusion. Dans leurs yeux un monde est mort. En réponse aux questions, à la cohue, à l'incompréhension sont offertes de multiples salves de tirs. Elles se succèdent jusqu'à devenir indénombrables. Les personnes âgées sont

soufflées telles des brindilles par la déflagration des grenades.

Des vertiges parcourent la nuée d'un corps contestataire dispersé. Les syncopes se multiplient tout comme s'étend le malaise populaire. Le rideau tombe et les comédiens s'affolent et ce n'est pas la poudre de perlimpinpin de Monsieur Loyal qui pourra ramener l'ordre.

C'est avec ses responsabilités qui s'accrochent à son cou qu'Abdel se jette à corps perdu dans une course pour semer la mort. Son sprint lui permet péniblement de distancer la folie qui se déchaîne derrière lui. Régulièrement il doit replacer Théo ou Chloé pour éviter qu'ils ne chutent, mais il ne peut leur épargner l'horreur des cris. Il ne peut les soustraire à la vue des vies volées qui les entoure.

En contrechamp de ces confrontations, on atteint « un nouveau degré problématique dans la gestion de la situation » ; ce sont les termes utilisés dans un bureau situé loin du bruit des affrontements. « Les retours sont clairs, les munitions se sont taries. » annonce un bureaucrate à l'uniforme trop grand pour lui. D'un regard hagard, il cherche un soutien salutaire parmi les autres personnes autour de la table.

La plupart l'esquivent avec politesse jusqu'à ce qu'un silence fracassant se fasse entendre. Après s'être éclairci la voix, avoir constaté l'engagement de son bureau, il ajoute :

« Nous allons aviser. Si l'on se contente de suivre le protocole, il ne peut rien nous arriver. »

Pendant ce temps sur un autre front du conflit, Raphaël est talonné par la milice. Comme d'autres, il a investi les rues voisines. Il mène avec une poignée d'hommes une véritable guérilla urbaine. Les échanges sont rapides et violents. La pierre apparente des habitations s'effrite sous l'intensité du combat. Des pierres répondent à des armes de guerre. Ces dernières arrivent dans le meilleur des cas à faire barrage dans la progression des agresseurs au visage camouflé, au pire elles ne font que rejoindre au sol leurs sœurs lancées plus tôt.

Un malheureux tente de renvoyer une grenade et y perd son pied. Au moment où il la frappa, son souffle emporta jusqu'à son mollet.

Raphaël le ramène jusqu'à lui pour veiller sur lui en même temps qu'il appelle les secours de la main. Simultanément il évalue l'approche lente « des pacifieurs », un autre corps de soldats dont la prétendue mission serait d'être

les garants d'un ordre à préserver. S'il s'avère qu'ils incarnent l'ordre, il serait à craindre qu'un jour on puisse croiser le chaos. Pendant que Raphaël est coincé sur sa position, il sent des vibrations et voit poindre un hélicoptère portant ombrage sur la furie des hommes. Il les survole rapidement puis s'éloigne. Il n'y a plus de temps à perdre pour tenter de sauver le pauvre homme estropié que Raphaël maintient assis. Il réalise pour lui un garrot de fortune avec une manche de son sweat qu'il découpe avec un débris de métal. Rouge sur rouge, ton sur ton, l'hémorragie se réduit sans paraître au travers du linge.

C'est ainsi qu'ils s'engagent dans la traversée de trente mètres d'une mer de violence. Ils enjambent débris et dépouilles puis longent les carcasses de véhicules abandonnés. Ils parviennent à rejoindre un dispensaire de soins de fortune qui est disposé là au milieu du sang et des balles.

L'effort constant nécessaire pour ne pas s'abandonner aux mains de l'ennemi a déjà réduit les forces de nombre de combattants. Raphaël depuis sa position peut voir les jambes de ses camarades trembler sous le poids des corps fatigués qu'elles portent. Les bras engourdis à force de porter des boucliers de

fortune deviennent de plus en plus douloureux, au point qu'ils se surprennent d'efforts qu'ils auraient qualifiés hier de surhumains.

Le temps est lourd. Il oppresse les respirations alors que chacun suffoque. L'air est brûlant. C'est avec inquiétude que sont accueillies les premières gouttelettes qui lavent le front de ceux qui sont encore debout. En l'espace de quelques minutes, la bruine laisse place à des cordes qui se muent en averse. Rapidement un déluge s'abat. Les fumées sont tassées tandis que le ciel est déchiré par les flots. L'horizon vient de disparaître alors que Théo pointe du doigt l'inconnu. Au travers du rideau de pluie, il semble percevoir la remobilisation des forces en présence. L'air quelque peu assaini offre un second souffle aux rebelles, qui s'empresment de relancer la charge.

Les coups ne manquent pas. Néanmoins les détonations et les tirs se font rares. Les premières désertions sont visibles. La formation se fragilise ; elle ne tardera pas à se briser. Ils tentent de repousser tant bien que mal la houle populaire, mais en vain.

Les assauts n'ont pas brisé la détermination. Elle n'a pas altéré la soif impérieuse d'avenir de tous. Le constat est sans appel, ils ont reculé. Dans cette brèche s'engouffre le peuple.

Usée par les affrontements, rouillée par les intempéries, c'est l'état dans lequel l'armée des intérêts recule. La pluie battante imbibe leur plastron. Elle remplit leurs bottes, ce qui complique leurs manœuvres.

Théo descend des bras d'Abdel, il s'avance avec les larmes aux yeux avant de sangloter en songeant :

« À quoi rime une telle haine ? Cette vision de nous, dérisoire, atteste à quel point pour eux, toute opposition nous exclue de l'humanité. Pourquoi ont-ils pris Pueblo ? Pourquoi... »

LE PORTE-VOIX DE LA HAINE

« Bonjour à tous, chers téléspectateurs, je vous souhaite la bienvenue au Treize heures, la bonne info à la bonne heure, treize heures sur vingt-quatre !

Aujourd'hui, je n'ai pas le plaisir de vous abreuver de bonnes nouvelles ! Un groupuscule terroriste a investi la rue et a attaqué l'espace public ainsi que les agents de l'ordre qui se sont interposés. Pour vous parler plus en détail de la situation, nous accueillons un invité qui a été au contact de ces dangereux individus. Il vient de la zone sinistrée, il témoigne aujourd'hui pour vous ! Accueillez l'expert ! »

Sur cette annonce un homme à l'allure discrète rejoint le plateau. Il s'installe timidement face au présentateur. Il se repositionne sur sa chaise avant de s'accouder à la table vernie de la production. Il pose ses lunettes, s'éclaircit la voix puis s'exprime :

« Je vous remercie pour votre invitation.

— Ne nous remerciez pas, merci à vous pour votre courage. Vous avez donc été au contact de ces individus, parlez-nous un peu plus des circonstances de cette rencontre.

— C'est pas facile d'en parler, au départ ils se présentaient comme un organisme de charité à destination des plus démunis. Étant donné que je vis dans le quartier populaire local, je n'avais pas de soupçons à leur égard.

— Mais alors quand débutent vos premières inquiétudes ? poursuit le présentateur en ajustant son costume couleur vanille.

— Elles ont commencé lorsqu'ils ont tenu des propos d'extrémistes en parlant d'égalité ; un terme derrière lequel ils camouflent la destruction de la société par la spoliation d'une partie de la population. Je suis intimement convaincu qu'ils visent avant tout à changer leur situation et tentent de vous embrigader s'ils le peuvent à cette fin. J'oubliais, il faut aussi que je prévienne votre public qu'ils étaient aussi accompagnés de toute une cohorte d'individus inquiétants tels des dealers, des sans-abris, et notamment un homme coloré, barbu chez qui on pouvait lire la haine de l'autre dans ses yeux !

— Vous l'avez entendu ! Des barbares prennent en otage notre quotidien et menacent

vos femmes et enfants ! Vous êtes bien courageux pour vous exprimer à notre antenne en vous exposant aux représailles de ces fous furieux.

— Je le sais, mais je ne pouvais pas me taire sans défendre notre nation.

— Ce sera le mot de la fin, faites confiance aux gouverneurs des villes touchées pour résoudre la situation. En attendant, n'oubliez pas de rester efficient et versatile dans un monde qui bouge ! »

Ceci est un des multiples échos de la propagande polymorphe d'état. À la radio les bulletins d'informations s'enchaînent, d'un côté on annonce l'imminence du retour au calme, de l'autre l'on prescrit la prudence, mais en toute circonstance on parle sous l'égide de la clarté.

Il n'advierait rien de bon à celui qui mettrait en cause cette prétendue clarté. Heureusement peu de personnes auraient cette drôle d'idée. Sans prendre conscience de celui qui dort sur notre palier, il est difficile d'imaginer ceux présents dans la rue d'à côté. Loin du cœur, loin des yeux, c'est ainsi que la misère disparaît comme par magie. Quand on en arrive là, il devient plus que compliqué d'avoir un discours contraire aux intérêts des puissants.

Il ne faut pas perdre de temps, l'information court, elle va à une vitesse folle. Elle a dépassé la pensée depuis longtemps.

Les gros titres s'enchaînent dans la presse pour couvrir les événements destinés à accompagner le café de demain matin ; « Les sots ont envahi nos rues ! », « Le spectre des émeutes surgit après 100 ans ! », « Ils vous tueraient s'ils le pouvaient ! » noircissent déjà les unes.

Voilà un échantillon de ce qui abreuvera les kiosques. Si l'agenda ne se voit pas bousculé, il noiera le citoyen entre anecdotes biaisées et boniments.

L'hydre médiatique s'alimente d'un mets qu'elle n'a plus goûté depuis longtemps. La peur est dans toutes les gorges – la zizanie sur toutes les lèvres. Personne ne sait ce qu'il dit, mais tous relaient.

L'écran clignote. Sous le poids d'un index paresseux, les chaînes se suivent et se ressemblent. Sous la pesanteur de paupières bien lourdes, un bienheureux s'endort. Il a réussi, il a déployé bien des efforts pour réussir à s'assommer pour rejoindre Morphée. Se défaire de rien est un bien grand défi, car il n'y a pas de matière à dénouer pour se libérer. Ne nous mentons pas pour autant, le vide dont notre

spectateur a été témoin avait un emballage bien réel afin de le rendre disponible. En jouant sur les lumières et les instincts primaires, le petit écran tente de reconstituer un primate soumis à ses pulsions avec pour seule échappatoire le consumérisme pour tenter d'adoucir sa frustration. Il n'y a pas de rêve sans conscience, pas plus que de repos sans répit.

Il y a peu de matière à rêver à proximité des corps inanimés. Dans les chaumières chacun s'inquiète. Nombre de courriers se rédigent à l'adresse de proches de ceux qui auraient été susceptibles d'être présents lors des mobilisations. Avant même d'être envoyés, une part conséquente de ces messages sont déjà lettre morte.

Dans la cellule de crise, l'on déplore quelques pertes, et surtout la victoire des émeutiers qui devient chaque heure plus probable. Une posture passive est de mise en attendant la résolution spontanée du problème. Le protocole ayant été respecté, on ne devrait pas leur tenir rigueur de quoi que ce soit.

Le silence feutré des bureaux est froissé par la caresse du cuir sur la moquette. Une

paire de mocassins marche dans le couloir. Ils s'annoncent lorsque la porte se voit frappée. L'assurance de la frappe coupe le souffle des membres du cabinet.

La porte s'entrouvre et un homme brun aux cheveux bouclés entre. Il pose sur la table son attaché-case avant de déclarer :

« Vous avez toutes nos félicitations. La situation est maîtrisée et devrait se régler très rapidement. Vous avez fait ce qu'il y avait à faire ; il sera noté qu'à aucun moment vous n'avez failli dans vos fonctions.

— Mé...mé...merci à vous pour votre confiance, répond en se levant le responsable des opérations.

— N'en dites pas plus, il serait bête de gâcher ce moment. Voici vos primes pour la gestion de la crise, vous pourrez les dépenser à loisir dès que vous rentrerez chez vous. Pour le moment je prends les commandes par cette ordonnance du ministère. Retirez nos forces immédiatement et restaurez leur capacité d'intervention autant que faire se peut. Vous les renverrez sur le champ de bataille à mon signal... »

En un tour de main le calme a regagné le bureau. Les documents à peine lus ont redonné aux collaborateurs leur flegme naturel.

Sur les lieux, l'ordre ne tarde pas à être appliqué. Les soldats débordés s'écartent péniblement des manifestants en évitant les voies rendues impraticables par les parpaings, les barricades et les feux.

Le dispositif de maintien de l'ordre laisse derrière lui une odeur de soufre. Sur l'asphalte on panse les blessés. Beaucoup balayent les alentours du regard à la recherche de proches perdus dans cette boucherie.

Abdel marche lentement au milieu des ruines d'une ville qui s'est ternie. Le blanc a laissé sa place au gris. Avancer en ces lieux le renvoie fatalement à son propre déni. Il ne peut croire ce qu'il peut voir. Il ne peut admettre ce qui vient de disparaître. Tout ceci est-il le prix de la suspension de crédulité ? Celui d'avoir cru en autre chose qu'en ce qui lui avait été servi depuis son berceau ? Ses yeux brillent, il les essuie avec sa paume. Entre deux frottements il distingue une silhouette qui s'approche dans le brouillard laissé par les gaz lacrymogènes. Rapidement il se saisit d'une béquille abandonnée au sol et se prépare à devoir se défendre.

Dans la brume se dessine un homme qui s'approche. Au fur et à mesure que la distance se réduit, ses traits s'affinent... On finit par reconnaître Raphaël qui de son côté

repère rapidement Abdel, Théo et Chloé. Il va les rejoindre, ravi de les voir bien portants. Abdel va vers lui et lâche sa béquille. Une fois arrivé à hauteur l'un de l'autre, alors que Raphaël s'apprête à lui faire une accolade, il sent un choc. Des phalanges s'enfoncent violemment dans sa mâchoire. Le coup le fait rouler à terre sans qu'il soit possible de résister à l'impact.

« Où étais-tu !? hurle Abdel à Raphaël.

— Heu... J'étais... marmonne Raphaël encore sonné.

— Tu n'étais pas là quand on avait besoin de toi ! Tu n'étais pas là quand ils avaient besoin de toi. »

Théo, dépassé par cette violence inattendue, ferme les yeux en attendant que cela se termine. Chloé se couvre le visage de ses mains en tournant le dos à la scène.

« Dis-lui ! Dis-le devant Théo pourquoi tu n'étais pas là ! invective Abdel en pointant Théo du doigt.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? Et où est Pueblo ? rétorque Raphaël en titubant.

— Au moins tu as remarqué son absence, mais il est trop tard. J'espère que ce que tu faisais là où tu étais en valait la peine, soupire Abdel. »

En appui sur un genou, Raphaël s'apprête à se relever lorsqu'il rend à ses pieds le peu que contenait son estomac. Sa vue se dédouble et un vertige le saisit. Fébrile, il réussit à se lever. Celui qui jusque là se voulait sans faille pleure dans de longs et interminables sanglots. Sur ses joues coulent des larmes mêlées à son propre sang. Sang auquel il n'a pas prêté attention jusqu'à maintenant. Il provient de son cuir chevelu ; il forme une traînée parcourant son visage telle une balafre infligée par la vie.

Il est essoufflé, sa gorge est nouée par le choc. S'il avait pu bâtir un nouvel avenir sur une île loin de la folie ambiante, il ne s'en serait pas privé. Pour que le meilleur soit à venir, il doit continuer le combat. Il y a eu trop de coups d'épée dans l'eau dans l'histoire, trop de gens qui ont souffert, la fatigue et le deuil ne peuvent qu'inscrire dans le marbre un courage déjà démontré.

À moins que tout cesse. Que les lubies de rêves utopiques soient aussi irréelles que les horizons bucoliques qui chaque jour disparaissent sous le goudron. Peut-être que si cette vitalité mise dans la lutte était investie dans une volonté de s'intégrer, il n'y aurait pas à supporter de vaines supplications. Être un gagnant ne serait qu'un choix qui éloignerait spontanément

la misère et rapprocherait des biens nés, qui à bras ouvert vous embrasseraient.

Mais il n'en est rien, dans un panier de crabes à la fin il n'en reste qu'un qui aura le loisir de marcher sur ses congénères. On ne peut tolérer ce cannibalisme éhonté. Il n'y a aucun prestige à écraser autrui, seul un monstre peut s'en satisfaire.

Un fragment de ces pensées traverse l'esprit de Raphaël qui verse ses dernières larmes. C'est avec un visage marqué qu'il s'adresse à Abdel. Il lui demande où se trouve Pueblo afin de lui dire au revoir.

Abdel prend la mesure du bouleversement de Raphaël, mais une question lui brûle les lèvres :

« Tu n'es peut-être pas aussi inconscient que tu en as l'air, mais dis-moi, est-ce qu'à un moment, un seul, tu as confondu tout ça avec un jeu ?

— Non, pas une fois. Dans un jeu il n'y a que toi qui risques de perdre, ici c'est tout le monde qui a tout à perdre. »

Cette réponse reçoit un accueil désabusé d'Abdel qui attend plus que de belles paroles. Il faut que ces mots se réalisent pour qu'ils retrouvent un sens. La réalité doit dépasser nos aspirations pour nous émanciper de ce cauchemar.

Une voix forte tranche le caractère solennel de l'échange en s'adressant au petit groupe :

« Qu'est-ce que vous faites là ? Il faut bouger ! L'un d'entre vous est blessé ? »

Théo voit arriver une femme venir à leur rencontre. Elle semble sortir d'une mine avec ses vêtements noircis , son visage contusionné, ainsi que ses mains écorchées de toute part. Son keffieh quadrillé sur le visage ne l'empêche pas de se rappeler d'elle. Sans difficulté, il identifie leur amie anarchiste qu'ils ont rencontrée au coin à défendre.

Théo rassemble son courage et ses mots pour prendre la parole pour l'informer de l'événement funeste qui vient de survenir.

Il est entendu qu'il est nécessaire de faire quelque chose pour Pueblo. Guidés par Abdel, ils reviennent sur les lieux où il les a quittés. C'est avec difficulté et humilité qu'ils cherchent à rendre un semblant d'hommage à leur ami disparu.

Ils déposent sur son corps une banderole. Sur celle-ci sont inscrits ces mots « Contre la corruption, proclamons la Révolution ». Les minutes de silence se succèdent. La douleur est palpable, on porte un dernier regard sur un ami qui jusqu'au bout aura vécu debout. Sa bienveillance constante ainsi que son

exceptionnelle générosité ne seront jamais oubliées.

« Pour la dernière fois, je te remercie pour tout ; pour ton soutien, tes conseils, ta sagesse, et surtout ta présence qui effaçait les difficultés. Repose en paix mon ami.

Tels sont les mots de Raphaël, qui après les avoir énoncés, allume une extrémité de la banderole avec son briquet. »

Cet acte n'est pas fait de gaieté de cœur, il vise surtout à éviter que Pueblo partage ce qui attend la plupart des personnes mortes dans le conflit. Par le passé, le gouvernement a montré peu d'égard pour ses opposants. Dans les registres des palais de justice, on peut trouver trace de ces jugements aux charges légères. On trouve des cas d'assignation à résidence s'appuyant sur le simple fait de fréquenter un membre d'une organisation d'opposition, quand il en existait encore. Si la main était mise directement sur un opposant, il était humilié en l'exhibant dans des dîners mondains. Les autres peines et motifs sont de la même trempe, ce qui amène peu d'espoir que les choses aient changé depuis. Il y a donc peu de matière pour celui qui espérait une clémence quelle qu'elle soit.

Des fosses communes sont en train d'être creusées en dehors de la zone de confrontation,

ce qui confirme les craintes de ceux qui rendent honneur à leurs disparus. Il est à la charge des proches des victimes de leur éviter d'être traités de la sorte tant qu'il est encore possible de s'occuper d'eux.

À peine le corps de Pueblo est-il froid qu'un bourdonnement mécanique aux allures funestes se fait entendre. Les funérailles doivent attendre, un rapace portant la couleur et les auspices d'un corbeau approche.

Un hélicoptère atterrit en levant avec lui ce qui reste des fumées. Il en sort une femme portant tous les atours d'une harpie. Son visage crispé est creusé par des rides trahissant une haine qui l'a déformé avec les années. En place des yeux, deux billes noires scrutent ceux qui gisent à ses pieds.

Une petite estrade la suit, elle est mise en place par le personnel de l'appareil. Elle monte sur celle-ci en prenant son temps, en prenant soin de ne pas forcer sur ses mollets flasques que laisse paraître son tailleur gris.

Théo a un terrible pressentiment, il sent que débute un véritable compte à rebours. Autour d'elle, les peurs se cristallisent. À son poignet un bracelet de la couleur du charbon le captive plus que de raison.

Une fois en place, elle se penche légèrement pour porter ses lèvres à la hauteur d'un

microphone qui semble apparaître de nulle part tant cette femme d'âge mûr fascine.

Une courte inspiration débute son discours :

« Bonsoir, approchez, je ne vous veux que du bien. Vous souffrez et je suis persuadée que vous ne savez pas ce que vous faites ici. Au nom de quoi ceux qui vous ont approché étaient légitimes ? On a profité de votre naïveté et de votre générosité. Comment oseraient-ils sinon prétendre représenter quoi que ce soit ? Beaucoup aiment la société telle qu'elle est, elle vous a déjà tant apporté ; sécurité, simplicité, ordre. N'ayez pas peur, tout va s'arranger. Parfois la démocratie doit être baignée dans le sang, ce n'est pas la première fois. Vous pourrez raconter votre égarement une fois que ce sera fini... »

Autour d'elle une tension se forme, comme une pesanteur. Tout le monde n'y est pas sensible, ceux qui le sont se figent tels des automates. Théo, inquiet, ne sait pas quoi faire. Avec ses amis, ils reculent lentement, poussés par leur instinct de survie.

Elle poursuit :

« Vous l'avez compris, ils veulent vous voler. Ils veulent détruire tout ce par quoi notre civilisation s'est bâtie. Ils s'immiscent et tentent de prendre votre place chèrement gagnée ! Répétez avec moi ! »

Théo comprend la tournure terrifiante que prennent les événements, il s'avance de quelques mètres en criant :

« Vous ne pouvez pas ! Arrêtez !

La tête de la harpie se tourne spontanément vers Théo comme si sa petite voix lui avait percé les tympans. Elle répond en chuchotant d'une voix grasse au microphone :

Si je le peux, et je le prouve... Allez répétez ! Ils veulent juste vous voler votre place !

Ils veulent juste nous voler notre place. Ils veulent juste nous voler notre place. Veulent juste voler notre place. Eulent juste voler notre place... »

Ainsi comme s'il était énoncé par un seul corps, ce psaume inquiétant est répété inlassablement. La scène siège au centre d'une lugubre chorale de chanteurs qui semblent éteints. Leur conscience s'est évanouie et leurs regards creux restent fixes, figés, prisonniers d'œillères invisibles.

Tout le monde n'a pas pour autant été sensible au phénomène mystique qui s'empare des corps. Ceux qui en ont été préservés constatent avec effroi la léthargie des personnes touchées qui s'attroupent vers la scène. Leur teint

devient de plus en plus livide. Ils sont comme absorbés, envoûtés par un mal qui manifeste la suprématie de la main.

Le personnel de bord de l'hélicoptère remet le contact de l'appareil. C'est sous le souffle de l'engin que la femme au bracelet de plomb ordonne :

« Rentrez chez vous, reprenez le travail et n'oubliez pas de voter intelligemment. Pour le reste, ne vous inquiétez pas des bêtes vindicatives dont vous avez été victimes, nous avons missionné les Garants de l'ordre afin qu'ils s'en chargent, car telle est leur fonction. »

Sur ces mots elle remonte à bord, portée par ses hommes. L'engin reprend la voie des airs en laissant derrière lui davantage de chaos.

Théo est décomposé, il ne sait pas quoi faire, ce qu'il va advenir. Il sent les mains d'Adbel, il tente de le ramener à lui, craignant qu'il soit tombé sous l'effet de l'hypnose. Chloé n'est plus dans le champ de sa conscience, seuls les cris éloignés de Raphaël parviennent jusqu'à Théo : « Fasciste ! ». Théo est seul dans le noir, dans des méandres où il perd le fil d'une réalité trop dure à supporter.

LA DÉBANDADE

Au bout du fil, il y a la pelote de laine. Des images s'imbriquent, elle forment un patchwork de ce que l'on sème. Les lumières dansent, Théo voit passer toutes ses chances, tous les virages qui l'ont amené où il en est, toutes ces décisions qu'il croit siennes. Il se sent à la fois fruit et arbre, il pense être l'auteur de sa propre histoire, en affranchi de toute condition, de toute circonstance qui l'auraient un tant soit peu façonné.

Il est loin, il nage dans une mer lointaine. Le soleil scintille sur l'étendue azur que Théo bouscule à chaque brasse. Hors de portée de tout, Théo se sent fort, libre ! Seuls les dominos sont le jouet de chaînes d'événements prévisibles ! On n'estime pas le parcours que prendra une vie aussi aisément que l'on compte les cartes !

Le jeune garçon serre les dents, il accélère le mouvement, ses pieds battent l'onde frénétiquement. Son allure trahit une crainte

dont le garçon n'a pourtant pas conscience. Sa nuque nouée ne lui laisse que peu d'amplitude, il trace sa route en laissant derrière lui le sillon de son passage ; une trace bien éphémère qui se fond presque instantanément dans l'oubli. Ses muscles se contractent un peu plus à chaque mouvement, fatigués par l'usure d'une confiance imbue.

Une crampe se fait sentir, elle parcourt son flan et le contraint à s'arrêter un moment.

Masser ses côtes ne chasse pas la douleur, mais l'apaise quelque peu. En restant sur place, Théo apprécie la houle ainsi que l'odeur marine iodée qui accompagne cette mer mystérieuse. Les repères du jeune homme vacillent, sans s'en rendre compte, le garçon dérive et devient le jouet d'un océan qui dilue le peu de raison qui lui reste. La surface de l'eau n'offre que difficilement son reflet à Théo. Il le cherche désespérément dans le creux des vagues, comme pour gagner au moins une certitude, celle de savoir où il se situe. Ses efforts l'ont mis nez à nez avec un phénomène étrange, une tache sombre qui marque la surface.

Elle n'est pas plus grosse qu'une amande. Elle se veut pourtant étrangement nette. Passer la main derrière celle-ci ne semble l'affecter d'aucune façon. Théo tente d'apaiser la douleur

vive de sa crampe en la pressant. La douleur commence à prendre la place d'une compagne dans cette expérience incongrue. Il faut surmonter l'imprévu, dépasser la difficulté, s'imposer face à un monde chaotique.

Ce qui n'était au premier coup d'œil que l'ombre d'une amande s'étend et devient un losange sombre dont les dimensions s'étendent peu à peu. Théo s'en écarte lentement pour ne pas raviver la crampe.

Une sensation étrange parcourt les pieds de Théo, de petites bulles viennent achever leur course sous leur plante. À peine a-t-il le temps de réfléchir à leurs origines qu'il se voit porté par elles. Rapidement Théo se retrouve au milieu d'un bain bouillonnant où ses tentatives visant à échapper à la marée noire n'aboutissent pas. Pire encore, peu importe où portent ses yeux, les ombres se multiplient tel un essaim qui mouchette le bleu azur qui régnait jusqu'alors. L'étrange effervescence accompagnant cette marée noire crée une écume qui empruntait la couleur et l'odeur du mazout.

Au milieu des effluves, la nage devient de plus en plus difficile. Le liquide pâteux encrasse les mouvements du garçon. Cette poisse lui colle à la peau. Tel un oiseau ayant perdu la

terre, il se sent soudainement captif. Une tension se fait sentir, ses bras se raidissent. Le niveau de la mer approche dangereusement de son menton à chaque brasse. Il se débat pour garder la tête en dehors de ce qu'on ne peut plus appeler de l'eau. L'écume ne le porte plus, mais le noie sous une mousse derrière la laquelle il disparaît.

De l'autre côté de l'océan, le monde semble s'être éteint. Les petits poumons retiennent aussi longtemps qu'ils le peuvent le dernier souffle qu'a pu emporter Théo avant de plonger.

Théo suit dans sa chute le fil d'un courant glacé ; seul repère qui lui reste ici-bas. La descente est longue, hors de toute conception. Ses pensées, telles des murmures, le quittent en chemin alors qu'il rejoint les abysses :

« Que fais-je ici ? Où vais-je ? J'étais en train de chercher... Je ne sais pas, je ne sais plus ce que c'était. Est-ce qu'elle est encore ? Je me sens lourd, comme si j'étais écrasé par un poids invisible. J'espère être proche de la fin de la chute. À plus forte raison je suis convaincu qu'elle existe, rien n'est dépourvu de fin. Vivement qu'elle existe.

Je suis perdu. »

Loin de toute distance, au cœur de l'inconnu, Théo reste immobile et murmure son

chant du cygne ; une mélopée de phrases incongrues se perd en étant dépourvue de réelles significations. En apesanteur, il ne sent ou ne distingue rien, il se confronte à l'absence, celle qui caractérise l'arrière-plan de nos vies.

La léthargie s'installe progressivement. Elle s'empare d'un garçon qui a perdu pied dans des eaux trop profondes... Le pouls de celui-ci ralentit, des picotements parcourent ses doigts, jusqu'à ce qu'une discrète lueur vermillon contraste avec le vide.

Sa lumière vacillante rappelle celle d'une lanterne qui danserait au gré de la brise. Son rouge renvoie aux plus beaux couchers de soleil que l'on ait pu contempler.

Elle est là, elle éloigne l'ombre mortifère et réchauffe le visage engourdi de Théo. Sous ses rayons, Théo sent la douceur de l'humanité dans toute sa variété. Ses pupilles se dilatent comme pour capter un peu plus de cette tendresse, de cette force.

Se joint à ce phénomène une seconde clarté d'un bleu pastel. Une petite bulle cristalline rayonnante. Elle luit et frémit en créant à sa surface un nuage d'aspérités insondable. Théo voit dans cette incroyable bulle de savon une tempête. Des formes rappelant celles des nuages qui de la même façon qu'en pleine

nature offrent une multitude d'interprétations. Une d'entre elles s'ancre dans l'esprit de Théo. Une peinture aux couleurs délavées représentant une forêt composée d'arbres gigantesques. Leurs racines sont aussi épaisses que leur tronc et leurs cimes chatouillent le bleu de la fine membrane de l'orbe. Cette végétation respire, on peut contempler les inspirations de ces monuments végétaux qui se contractent au rythme des secondes qui passent. À l'orée de cette forêt, de petits tas de pierres empilées marquent l'entrée de ce territoire fantastique. Puis la vision se dissipe.

L'orbe s'éloigne doucement de Théo, il flâne, se balance avec légèreté, jusqu'à ce qu'il se rapproche du premier orbe à l'aura vermillon. Ils empruntent alors des trajectoires elliptiques, telles des astres qui graviteraient en orbite l'un de l'autre. Ce sont des astres. Théo se surprend à se rappeler en pareille circonstance ses cours, notamment celui sur la révolution de la Terre autour du soleil. Leurs cycles gagnent en vélocité, se raccourcissent, puis les amènent à converger l'un vers l'autre comme s'ils étaient conduits par une force inéluctable.

À leur contact, ils se fondent en un amas éblouissant. Il en résulte un éclat d'un vert émeraude aveuglant perçant tel un phare dans

la pénombre environnante. Théo se retrouve baigné par les pulsations successives de cette lueur. Au contact de celle-ci la peur disparaît, un sentiment d'accomplissement prend sa place, lui-même accompagné d'un étrange goût d'insouciance. Chloé est à côté de lui, souriante. Son nom ne quitte plus son esprit ; comment a-t-il pu un instant l'oublier ? Son cœur se met à battre la chamade. Il lui adresse son plus beau sourire en lui tenant ce discours :

« Je suis content de te revoir. Tu, tu veux venir faire un tour au parc ? On pourrait s'asseoir à côté de la rivière et peut-être faire un pique-nique. Tu viens ? »

Elle ne lui répond pas, elle reste figée telle une photo sur papier glacé. Brillante, mais absente, Chloé n'est qu'une image dont il ne peut pas prendre la main.

Spontanément l'inquiétude saisit Théo. Elle lui manque, il ne sait pas quoi dire, il reste muet. Aussitôt la douleur le rattrape ! Cette maudite crampe s'est transformée en coups de poignard qui lui saisissent les tripes. La sphère vacille et bascule Théo dans la pénombre. Théo qui s'épanche en plaintes auprès de qui voudrait l'entendre. Dans les abîmes il tente d'appeler de l'aide et maudit le sort qui l'a mené ici, livré à lui-même. Il se débat comme

un beau diable, prisonnier de l'indicible, et ce, jusqu'à ce que la fatigue le ramène à plus de mesure.

Seul, il rumine son impuissance. Au bord du désespoir, il clame son innocence face au vide. Il ignore de quoi il est coupable pour subir cela, mais il en est sûr, il ne le mérite pas. N'ayant nul autre recours, il attend. Il prend son mal en patience, contemple l'absence, il tente d'apprécier ce silence. Celui à qui on ne laisse aucune place en temps normal. Celui que l'on tente de cacher, de camoufler, d'occulter derrière une télévision, des sollicitations qui ne nous intéressent guère, ou encore la compagnie de quelqu'un dont on n'a que faire.

Théo est coincé, le constat est manifeste. Il ne peut que l'accepter. Il renonce avant de mettre les mains dans ses poches. Résigné, il s'endort ; exténué par le combat qu'il a dû livrer.

« Tu penses que c'est une bonne idée de lui faire prendre quelque chose alors qu'il est inconscient ?

— Oui, il a de la fièvre, il a besoin d'antipyrétiques.

— Si tu sais ce que tu fais...

— Tu veux que je t'apprenne ton métier aussi ou tu gardes la porte ?!

— C'est bon, désolé, j'y retourne... »

UN ÉCLAIR DE LUCIDITÉ

J'ouvre les yeux. Je suis allongé par terre, courbaturé, déboussolé. *Que fais-je là ?* Ma nuque est raide, elle ne me permet pas de voir sans forcer que le plafond. La peinture écaillée par endroits et les traces d'humidité forment de petits triangles, des taches et des lignes sinueuses ne menant nulle part. *J'ai mal. C'est quoi qui coule sur mon front ? Je peux à peine bouger. Aidez-moi ! Chloé, tu es là ?*

Une silhouette se penche sur moi à contre-jour. Elle me retire une chose humide de mon front. Ma vision s'éclaircit peu à peu et dévoile les traits froissés par l'inquiétude de celle qui est à mon chevet. Je la reconnais, elle venait de nous rejoindre avant que tout dérape. Je devine dans sa main son keffieh grâce à son motif. Il goutte sur le sol. *Elle a dû vouloir me soigner comme dans les films ; les gens malades ou blessés ont souvent un bout de tissu humide sur le front.* Je me redresse avec peine avant de lui demander

ce qu'il vient de se produire... Mais rien ne sort de mon gosier. En réitérant mes efforts, seuls quelques gazouillements sans sens sortent.

Que m'est-il arrivé ? Où sommes-nous ? Je dois pouvoir te demander tout cela. Je dois aussi te remercier, c'est évident que tu t'es occupée de moi.

Mes derniers souvenirs remontant à avant que je perde connaissance sont chaotiques. *Il n'y a que des cris, de la peur.* Je suis terrifié. Je me mets en boule sur le côté et ressasse le peu d'éléments qu'a pu préserver ma mémoire. Je vois une mer, des couleurs, une douleur rampante, des bribes d'un cauchemar fantasque quelque peu adoucies par de trop rares moments.

C'est quoi ?! Je sursaute au contact d'une pression sur mon épaule. Je me prostre un peu plus et tremble telle une feuille qui craindrait de quitter son arbre.

Le contact impromptu s'avère être une caresse qui me fait lever la tête.

C'est encore mon amie qui s'inquiète pour moi. Il faut dire que ma posture prostrée ne fait rien pour la rassurer. Je la regarde d'un air apeuré, tel un chien errant qui ne saurait s'il doit se méfier. Mon comportement est indigne. Elle prend soin de moi et je ne trouve rien de

mieux à faire que de jouer les victimes. Je vais la rassurer avec mon plus beau sourire, et puis il n'y a pas que moi, j'espère que les autres ne sont pas loin.

Il semblerait que mon sourire ait eu raison des craintes de mon infirmière, ou au moins que je l'aie assez amusée pour qu'elle se dise que je vais bien. *C'est pénible de ne pas pouvoir parler. J'espère que ça ne va pas être long pour retrouver ma voix.*

Le héros que je suis ne peut pas rester en place très longtemps. Je ne tarde donc pas à passer en revue ce qui m'entoure. Mon cou récupère de plus en plus en mobilité ce qui facilite grandement mon affaire.

C'est moi ou l'endroit est familier ? Je suis déjà venu ici, et pas qu'une fois ! Je n'avais jamais pris le temps d'autant observer le plafond, mais j'en suis sûr, je suis allongé sur le parquet de la pâtisserie ! Ces fraisières, ces tartes, et ces éclairs qui garnissent la vitrine ne laissent aucun doute ! Par contre l'état des lieux n'est pas le même que dans mes souvenirs...

Si le comptoir et les vitrines n'étaient pas là, ce haut lieu de la gourmandise serait méconnaissable. Sans ces repères on pourrait confondre l'établissement avec les autres boutiques présentes dans la rue. La poussière

a verni d'une pellicule blanche ce terrain d'insouciance de tant d'enfants. Les planches clouées sur la porte d'entrée et les bris de verre rappellent la gravité de la situation qui ne laisse plus sa place à l'innocence.

Dans la pièce voisine, des voix échangent à demi-mot. Tendre l'oreille ne me permet pas de comprendre ce qu'il se dit, pas plus que de reconnaître qui parle. *Il faut que j'aïlle voir!* Je joue des coudes pour me déplacer et rejoindre l'arrière-boutique d'où elles proviennent. Par chance, je suis loin des éclats des vitrines, sans quoi ma progression aurait été autrement plus problématique. Je rampe donc calmement vers mon objectif, en tenant à une certaine discrétion. Le but n'est pas de surprendre qui que ce soit, mais seulement d'avoir une discrétion suffisante pour ne pas inquiéter. *Je peux me débrouiller, je ne suis pas un poids mort. Je dois sûrement pouvoir aider, allez!*

Une fois arrivé au seuil de la porte, je me retrouve nez à nez avec un visage connu. Sa simple vision m'arrache un gazouillis de joie :

« Abdel, c'est toi! » Tel un nouveau-né, après des vocalises enjouées, j'ai réussi à prononcer mes premiers mots depuis mon réveil ; même s'ils sont quelque peu enroués, ils n'en restent pas moins clairement audibles.

À en juger par son sourire, Abdel les reçoit avec émotion. Il me répond en plaçant son index devant la bouche. J'ai la confirmation que la situation requiert mon silence. Sa posture quant à elle n'est pas des plus naturelles ; il est penché et longe le cadre de la porte. Il prend le temps de trouver ses appuis puis met une main sous ma nuque, l'autre sous mes genoux, pour me faire rentrer dans la pièce.

J'ai l'impression de n'être pas plus lourd que Mistigri. Il me déplace si facilement. Il me manque mon minet. J'espère qu'il va bien avec maman. Que vous soyez à l'abri et que Mistigri te console quand tu te fais du souci pour moi maman. Je vous aime...

À l'intérieur de ce qui doit être la cuisine de la pâtisserie, j'assiste à des retrouvailles inattendues.

Raphaël est tête contre tête avec une jolie fille. *Ils ont l'air bien*. Les paupières mi-ouvertes de Raphaël laissent passer un regard plein de tendresse. Ils frottent leurs nez l'un contre l'autre timidement. *Ça doit être ça l'amour*.

Un peu plus loin, adossé à un radiateur, un homme tient son visage en respirant bruyamment. À ses côtés un autre individu en chemise blanche semble tenté de le reconforter.

Ils échangent à demi-mot ; je ne peux pas entendre ce qu'ils disent.

Abdel m'installe à côté du frigo. Ses gestes sont un peu maladroits. Il craint certainement de me faire mal. Je m'en vais donc le rassurer :

« Tu sais, je suis pas en porcelaine.

— Oui, mais tu m'as fait assez peur tout à l'heure pour que je n'aie pas à justifier mon inquiétude, répond-il tout bas.

— Mmmh, désolé.

— Au lieu de t'excuser, dis-moi plutôt si tu as mal quelque part, ça serait plus utile.

— Je vais bien, je suis juste un peu engourdi.

— Très bien. Ici on est en sécurité. Ça rôde encore dehors, c'est pourquoi il faut continuer à être silencieux. Tu pourras aussi remercier celles qui t'ont veillé, petit chanceux.

— Celles ?

— Oui, notre amie qui venait de nous rejoindre avant la débandade. Elle t'a soigné ta fièvre. Elle est dans la pièce d'à côté à guetter la rue. Et puis il y a Chloé qui ne doit pas être loin. Elle est peut-être en train de lui tenir compagnie ou à l'étage en train de lire un bouquin. La porte de l'appartement du dessus était ouverte. Il a certainement été abandonné. Enfin on n'a pris que la trousse à pharmacie et une paire de livres pour l'occuper, conclut-il d'un ton sobre. »

Chloé doit certainement être en train de lire. À moins que les événements n'aient perturbé son appétit littéraire, ce qui serait compréhensible. Et puis... Qu'est-ce que c'est que ça ?! C'est mon sac qui est tassé dans l'angle là ! Il y a le carnet de poèmes de Chloé... Pourvu qu'il soit encore dedans...

Je remercie sincèrement Abdel et garde ma subite anxiété pour moi pour ne pas inquiéter. *Je commence à en avoir marre que rien n'aille.*

Me tenir à la poignée du frigo m'a permis de me mettre debout afin d'amorcer ma marche. C'est en boitant gentiment que je traverse la pièce en ignorant ce qui m'entoure afin de ne pas perturber mon fragile équilibre. Une fois arrivé à bon port, j'inspecte le contenu de mon sac qui semble n'être que sali. Dans ce tas de chiffons gris, je mets la main sur le carnet. Je le porte à mes yeux avec enthousiasme. Mais il est froissé ; des rainures le parcourent, telles des failles qui parcourraient mon cœur. La tranche du livre a gardé son blanc nacré. J'ouvre les pages au hasard pour consulter l'état de l'ouvrage :

L'appel inconscient du matin invite à se
projeter.

Lever la grand-voile, mener sa barque me fait
frémir.

Songer à ce que l'on va cultiver ne peut
qu'exalter ;

Bêcher, bouturer, arroser est plus qu'un loisir.

La texture de nos peluches d'enfance nous
renvoie à nos babillages insouciantes.

On ne sait pas ce qu'on dit, mais on le pense,

On guette une réaction, un sourire de celle
qu'on appelle « maman »

Puis l'on s'endort bien heureux sans connaître
notre chance.

Ces vers dégagent une atmosphère. *Ça me rappelle nos balades à Chloé et moi.* La quiétude était nôtre, nous vaquions innocemment entre nos jeux. Ces moments ont une saveur irréaliste au vu des événements qui se succèdent.

Je n'en reste pas moins apaisé, le carnet est lisible, si ce n'est sa couverture légèrement froissée, il reste en bon état.

Dans la remise, notre amie anarchiste scrute la rue. Son poste d'observation ne fait guère plus de quinze mètres carrés. La pièce

jouste la cuisine et l'escalier permettant d'accéder à l'étage. C'est dans cet espace mal éclairé qu'elle observe avec pour seule ouverture sur le monde une brèche dans un bois vétuste. Derrière ces volets entrebâillés, on tend l'oreille. Les sursauts de panique lointains de l'extérieur contrastent avec le calme pesant qui règne entre les murs qui confinent plus qu'ils ne protègent Théo et ses amis.

« Travailleur, tu n'es pas un collaborateur ! Ce système a comme première mission la concentration des richesses, rien de plus. Ils cultivent la dissension, ils opposent celui qui a un quignon de pain à celui qui n'a rien. Les religions, le sexe, les couleurs de peau sont autant d'opportunités pour susciter la haine et faire détourner le regard de l'exploitant qui discrimine tant qu'il en va de son intérêt. Sentez ce parfum opportun, l'odeur du sang de Goliath prouve que l'ogre consumériste était un monstre et non un dieu immuable. Se saisir des opportunités trop rares de changer les choses n'est pas un luxe, mais un devoir envers l'humanité et ce qu'elle peut présenter d'humain.

— Je m'en fous de ces conneries. Vous jactez des mots, encore et toujours des mots. Tout ce que je vois c'est qu'on est fait comme des rats ! »

La tension qui était jusque là retenue dans la conversation impliquant les deux hommes déborde désormais aux yeux de tous.

« Il est inutile de hausser le ton. J'essaye seulement de dire qu'on était déjà prisonniers d'une société véreuse avant qu'elle réaffirme son emprise, complète l'homme à la chemise d'un ton tempéré.

— Véreuse ou pas, exploitation ou non, je ne vois que la paix dans ce que vous avez désigné comme outils de la division. Les gens ne mouraient pas sous des balles, tandis que moi je chauffais mon four jour après jour. Je demande rien de plus... répond-il en sanglotant.

— Au risque qu'on prenne mes propos pour de l'acharnement, je pense nécessaire d'ajouter qu'œuvrer ensemble pour le bien commun n'est pas un luxe, mais une absolue nécessité. Excusez-nous d'avoir troublé votre quotidien pour sauver des vies. Peut-être que penser à ceux qui ont donné la leur aujourd'hui dans ce but vous aidera à relativiser, rétorque Raphaël. »

La querelle enfle et enfile progressivement les atours stériles de la résignation, chacun se bornant à ses positions. Raphaël abonde dans le sens de son professeur. Celui-ci en appelle à

l'histoire pour clarifier et appuyer son propos. Une histoire qui pour l'artisan ne vaut pas plus qu'un conte pour enfants. Il n'a pas eu vent des événements évoqués ; l'école ne les a pas abordés. Tout au mieux il a vaguement eu écho de références à ces lieux et personnes à la télé sous un prisme avantageux pour la junte au pouvoir.

À grand renfort de « tout bien réfléchi », « par ailleurs », « sachez que », une incessante suite d'informations s'imbriquent pour former une argumentation qui rend vaguement circonspect le boulanger.

L'échange est coupé court par un cri extérieur. Glaçant et perçant, celui-ci fait vibrer les esprits plus que les corps. Après une paire de secondes, le hurlement s'arrête net ; il est couvert par le bruit d'une arme à feu. La victime doit être à proximité ; Raphaël à côté de la fenêtre se voit saisi de haut-le-cœur à l'arrivée des effluves de chairs brûlées.

Venant d'en haut, de petits pieds font craquer les marches en hêtre de l'escalier. Les échanges sont clos ; les propos ont laissé la place au son des pas de ce petit oiseau. Elle progresse et présente son visage livide. Ses mains sont jointes et portent sa mâchoire, qui ne demande qu'à choir. Elle semble éteinte.

Elle a constaté l'acte fétide.

Elle est étreinte par mes mains qui suintent la peur de l'instant. Mes bras l'étreignent dans un contact étrangement distant.

Je ne suis pas là. Ma conscience a fui. Je ne peux plus supporter tout ça. J'ai cru pouvoir porter une cause plus grande que moi, mais cela relevait de l'utopie. L'humanité est morte sous les balles de bien nombreuses fois. Seule la naïveté la ranime dans le berceau de l'ignorance.

D'une main tremblante, Raphaël extirpe une cigarette de son écrin, la porte à sa bouche, pour finalement l'allumer avec peine. Elle lui est aussitôt retirée de la bouche et écrasée dans un verre servant de cendrier.

Les pupilles tremblent ; être sur le qui-vive c'est tout ce qui reste.

Abdel revoit les images impérissables du chemin qui les a menés ici à la recherche de justifications de ses choix.

Le goulot que formait l'entrée à cette rue étranglait la foule qui se piétinait. Elle se retrouvait piégée face à un mur de boucliers quelques mètres plus loin qui les pressaient. Il les écrasait comme pour en extraire tout espoir de fuite. Le professeur de Raphaël se démenait pour se libérer de la prise d'un individu en armure pare-balle cherchant à l'emmener.

Abdel prêta main-forte à Raphaël pour le défaire de son agresseur. Ensemble, ils fuirent les fous de la gâchette et la horde de zombies qui étaient à leurs trousses.

C'est acculé au détour d'une ruelle qu'ils se rendirent face à l'évidente nécessité de s'abriter. Il faut dire que me transporter inconscient compliquait la fuite.

Par chance la pâtisserie de quartier et sa façade mansardée semblaient toutes indiquées comme refuge. Sa porte fracassée nous invitait littéralement à bras ouverts.

À l'intérieur Abdel m'installa à l'abri des regards derrière le comptoir. L'exploration des lieux le mit nez à nez avec une jeune fille qui se cachait dans la remise. De cette rencontre il ressortit la découverte de celle qui s'avérait être l'amoureuse de Raphaël. Les deux amoureux transis dépassèrent le temps d'un instant la dureté de la situation en appréciant leurs retrouvailles.

Mais le temps n'était pas à cela, ils barricadèrent tous tout ce qui pouvait l'être avec les moyens du bord.

La nuit survint. Elle ne parvenait pas à étouffer les coups de feu de quelques armes de services excitées par leur porteur. Puis au milieu de ces heures tardives, je revins à moi.

Mon regard hagard, mon corps esseulé, je caresse la chevelure de Chloé. Elle tremble. Dans ma gorge, ma salive m'étrangle alors que je tente d'exister. Rassembler mon courage, ou à défaut ce qui y ressemble est mon dernier secours. Le monde tangué et c'est las que je la serre fort contre moi.

Un craquement se fait entendre, un éclat sourd assorti d'une pluie de tintements. Des bottes enfoncent les barricades. Une fumée se diffuse telle une traînée de poudre au sol. Je suis là et avec Chloé, on ne se lâche pas. Nous fermons les yeux et faisons abstraction d'un environnement hostile, désespérés par ce grand asile.

Abdel se jette sur l'une des trop nombreuses silhouettes. Raphaël défend sa belle, joue des poings, se démène. De la remise surgit notre camarade anarchiste armée d'un manche à balai qui intervient sans délai. Telle une amazone elle bondit et frappe la peau épaisse de ces soldats, mais rien n'y fait.

Ces débusqués se défendent comme ils le peuvent. Dans ce baroud d'honneur aux airs de rafle, toute résistance semble vaine. Le visage du professeur embrasse le sol. Il clame une dernière diatribe avant de se trouver lié et contraint :

UN ÉCLAIR DE LUCIDITÉ

« Ils ne peuvent pas arrêter ce qui s'est lancé. Ce système instable ne saurait être éternel. Il disparaîtra dans une de ses crises. On ne se contentera plus de s'interroger face à des moulins à vent. Leur impunité les perdra, tout le monde sait où ils se réunissent et ils ne se cachent pas par vanité. Vous le savez... »

Ses mots sont étouffés sous un petit sac noir. La somnolence s'installe avec le gaz. Moi, je ne vois plus rien.

LE CACHOT DE LA HONTE

Théo recouvre la vue quand on lui ôte le sac noir qu'il avait sur la tête. La caresse du velours et la lumière crue des néons forment un contraste cinglant.

Après une tape sur la joue, Théo sent le passage d'une main paternaliste dans ses cheveux. On le presse entre quatre murs. Le petit carrelage gris rappelle les sorties scolaires à la piscine. Si l'on poussait l'analogie, on pourrait dire que Théo en est au pédiluve. Avant que le garçon soit emmené à sa cellule une fouille sommaire est réalisée dont il ne ressort rien. Une voix aussi grave que rude intime l'ordre à Théo de mettre ses mains contre un mur de béton froid. Les doigts écartés, Théo attend d'avoir la paix. À la place il reçoit un rappel à l'ordre de ne pas regarder derrière lui alors que s'active son hôte.

Il ne faut pas longtemps avant que Théo ne se retrouve sous le jet de la lance du détenteur

de l'autorité. La pression est forte. Théo contracte chacun de ses muscles pour ne pas glisser et ainsi maintenir son équilibre afin de rester debout. L'apprenti pompier le passe au « kärcher » avant de le mettre « au frais » selon ses termes. L'eau glacée est insupportable et doit être supportée de longues minutes.

Une fois le travail estimé comme satisfaisant, il est donné une tenue réglementaire à Théo assortie d'un compliment bien cocasse :

« T'as de la chance d'avoir une bonne gueule. Tu m'as suffisamment amusé pour que je me passe de te savater un peu. Voyou. »

Théo est amené là où il va être entreposé au frais. Neuf mètres carrés s'offrent au garçon ainsi qu'à son compagnon de cellule qui dort à côté des latrines. Les barreaux rongés par la rouille s'accordent parfaitement à l'uniforme réglementaire orange.

Théo s'assoit dès que cela lui est permis sur le sol gris béton. Son arrivée associée au tintement des barreaux provoqué par la porte ne manquent pas de réveiller son compagnon de cellule.

Sous des oripeaux crasseux remue un vieillard au souffle fatigué. Il se tourne vers Théo en lui dévoilant des rides qui s'avèrent familières.

« C'est vous ? On s'est déjà vus ; c'est pas possible, déclame Théo stupéfait.

— Ce n'est pas impossible. Ce n'était pas récemment en tout cas, répond-il poussivement.

— C'est vous. Le sans-abri à côté de la banque que j'ai vu emmené par la police, c'était vous.

— Je te reconnais moi aussi mon garçon. Il n'y a pas beaucoup de jours où quelqu'un prend la peine de s'adresser à un mendiant et encore moins où l'on s'extasie de le croiser à nouveau.

— Je ne voulais pas vous attirer d'ennuis. C'est à cause de moi qu'ils vous ont emmené ? Je suis désolé, je... je ne voulais pas.

— Laisse-moi répondre, si ma réponse te préoccupe davantage que tes remords. Déjà, sache que tu n'as pas à te sentir responsable. Ce n'est pas la première fois que je passe du temps à l'ombre. Les prétextes ne manquent pas quand il s'agit de cacher la misère. Quand tu vis dans la rue, tu apprends que la loi s'y prête à merveille. Le droit du pauvre est un mot creux. Je suis par contre plus curieux que tu me dises ce qui t'a amené dans ces geôles.

— Je... je ne sais pas, je ne sais plus. Peut-être la naïveté ou un excès de confiance dans ce que pourrait être le monde ou encore notre capacité à le changer...

— C'est triste de parler ainsi. As-tu fait quelque chose que tu regrettes ? demande l'homme d'une voix aux tonalités empreintes d'un brin d'emphase.

— Sincèrement, je l'ignore. J'aurais peut-être dû faire comme avant, après vous avoir vu... Si j'étais passé à autre chose, je ne serais pas dans cette situation. Si je m'étais comporté ainsi, bien des personnes auraient eu la vie sauve. »

C'est avec le regard renfrogné que Théo ressasse des souvenirs pour le moins douloureux. Pour autant, son compagnon de cellule ne compte pas le laisser se perdre dans ses pensées. Il le rappelle à lui en répondant à sa question après une profonde inspiration.

« Si l'insouciance des uns repose sur l'ignorance de l'autre, elle n'a pas vocation à être préservée, bien au contraire. Enfin, je dois dire que je comprends ta peine à côtoyer un vieillard un peu fou. Laisse-moi t'offrir quelque chose qui n'a pas de prix, la patience. Celle-ci est sans valeur, mais si tu peux en tirer ne serait-ce qu'un peu de recul, voire du réconfort, ce sera beaucoup. La vie est longue et la mémoire discursive est courte. Dehors on dit que ceux qui n'ont rien ont de la chance, car ils n'ont pas à se gérer. Ils n'ont pas tout à fait

tort. Quand on n'a rien, on ne se gère pas longtemps. murmure-t-il tristement.

— Vous avez raison, les gueules qui ont été brisées aujourd'hui porteront pour toujours la violence de l'oppresseur. Rien ne sert de tenter quoi que ce soit.

— Tu ne m'as pas compris. Je ne porte pas d'espoirs atrophiés, pas plus que je ne suis atteint de la cirrhose du renoncement. Chacun sait ce qu'il veut, ce qu'il fait quand il passe. Moi je suis encore là et je ne bouge pas beaucoup, j'ai essayé grâce à Dieu, mais le résultat n'est pas fameux.

— Pas fameux parce que vous êtes pauvre ?

— Ça aurait pu, mais non. Pas fameux parce que je suis en prison dans un monde horrible. Je ne cherche pas l'argent, la richesse, l'opulence. Le profit est un vol déguisé qui habille de soie le fruit du travail d'autrui avant qu'il soit accaparé. Le tour de passe-passe passe par les éléments de langage. Elle se justifie par la supposée courtoisie du seigneur à laisser les sans-dents user de ses machines. La dîme, l'impôt que constitue ce profit n'est pas suffisant pour le bourgeois. Il attend avec celui-ci, courtoisie et révérence, ce qui termine de distiller le doute dans l'esprit de l'exploité.

— Ah...

— Si tu préfères, on se fait avoir, et ce n'est pas tout, mais je ferais bien de me bouger un peu si je ne veux pas me retrouver avec une escarre. »

Ainsi celui qui est probablement le patriarche de la prison se met à se dégourdir les jambes. Ses pieds tapotent la poussière. Ses percussions s'accompagnent d'une minutie presque imperceptible. Il ne perd pas le rythme pendant qu'il piétine sa paillasse et poursuit avec harmonie sa danse aux pas cocasses. Cette performance inattendue intrigue Théo :

« Pourquoi vous dansez ?

— Pourquoi je ne danserais pas ?

— Car nous sommes malheureux en prison.

— On est d'accord, mais si l'on devait attendre d'être heureux pour danser, certains n'en auraient pas souvent l'occasion... répond-il en interrompant ses pas.

— Et maintenant ?

— Que devrait-il arriver maintenant ?

— Je ne sais pas. Vous allez certainement me le dire ?

— Tu n'as rien écouté. Joindre le geste à la parole est nécessaire pour ne pas tomber dans une confortable hypocrisie. Pose-toi un instant et dis-moi ce que tu vois.

— Il est 13h30, il n'y a que ça à voir de l'autre côté de nos barreaux, fait remarquer Théo en posant ses yeux sur l'horloge murale.

— Oui, sommes-nous pressés ? Dois-tu aller quelque part ?

— Je n'ai pas vraiment le choix, mais...

— Il n'y pas de « mais » ! Si l'on met de côté notre condition actuelle, as-tu quelque chose qui te presse ? coupe de façon intransigeante le démuné.

— Je ne pense pas. Mes amis sont en danger, enfin je ne sais pas ce qu'ils font ou où ils sont, mais je ne suis pas sûr que je leur serais d'une quelconque utilité.

— Très bien, on peut donc attendre patiemment.

— Et si je ne voulais pas rester ici. Si je ne voulais de cette situation. Pourrais-je m'en défaire ? reprend-il après quelques minutes de silence.

— Il n'a tenu qu'à toi que tu arrives ici. Je ne vois pas de raisons qu'à l'avenir il en soit autrement. Mais comment penses-tu sortir ?

— Eh bien ça peut vous paraître bizarre, mais je crois avoir un pouvoir. Je ne sais pas si cela est bien ni légitime, mais j'ai l'impression que je peux convaincre les gens. C'est dur à expliquer, ce n'est pas ce que vous croyez,

ce n'est pas simplement des mots qui les font changer d'avis, c'est plus que ça. Je les convaincs étrangement facilement. J'ai peur que ce soit mal et qu'ils agissent à leur insu. S'il vous plaît, croyez-moi, imaginez juste que ce soit vrai.

— Que ce soit vrai ou non, je doute que tu aies à t'inquiéter. Personne ne peut contraindre qui que ce soit par des idées, on ne peut que susciter quelque chose de déjà présent ou tout au plus inspirer, mais pas davantage. Il serait par exemple trop facile d'excuser nos geôliers qui malgré leurs jeux de dupes sont bien plus complices qu'on ne se l'autorise à penser.

— Je ne suis pas sûr.

— Comme tous, tu disposes de ta vie. Qu'elle soit sobre et dépouillée d'artifices, tournée vers les autres, ou encore égocentrique, elle ne sera que le reflet que de ce que tu en feras.

— Et je fais comment ?

— Très bonne question, il te revient de choisir ton avenir. Je suis tout ouïe.

— Hmm déjà je pourrais dire non à notre détention, et puis ne pas me laisser déborder aussi facilement.

— Oui, avoir une vision plus globale, plus holistique. Ça ne mange pas de pain d'y croire.

— C'est décidé, je ne vais pas abandonner !

Je vais nous sauver, les sauver, et sauver tout ce qui peut l'être. Il y a eu trop d'efforts de fournis. Beaucoup de monde a tout risqué pour faire bouger les lignes. Ça ne peut pas se terminer comme ça.

— C'est joli tout ça, mais ce n'est pas parce que qu'une histoire est belle qu'elle va bien se finir, en tous les cas je vous souhaite de vivre vos idées et non de les regarder mourir.

— Oui ! Si on ne se relève pas, on ne le fera pas pour nous, ou cette idée d'égalité dormira encore longtemps avant de se manifester à nouveau.

— Fonce ! Mes pensées t'accompagnent mon garçon ! J'ai peut-être plié sous le poids des années, mais je n'en ai jamais fait de même face à eux. Il est nécessaire d'aller au-delà de la manifestation, là où notre exploitation trouve toutes ses déclinaisons. Il est temps de se retrousser les manches. Je ne suis peut-être plus assez vaillant pour te suivre dans ton entreprise, mais je suis de tout cœur avec toi. »

Théo s'époumone, Théo s'agite contre les barres de sa cage pour attirer son geôlier. Il tape du pied, se balance en arrière et force sur ses menottes. Ses mains frêles virent au rouge tout comme son visage sous l'effet de l'effort. Rien n'y fait, personne n'intervient.

Théo s'arrête, vacille puis s'effondre.

Il ne faut que peu de temps avant que n'entre un surveillant. Il s'adresse à Théo. Il lui ordonne de se lever. Il invective le vieil homme en lui ordonnant de faire bouger le garçon. Il s'active comme demandé et lui remue l'épaule, ce qui ne donne rien. Théo reste là, immobile.

Les bottes de cuir à la semelle épaisse approchent tel le sourd séisme. Elles embrassent le béton. Lorsqu'elles s'arrêtent au seuil de la porte de la cellule, Théo redresse la tête et plonge son regard en haut de celles-ci et clame :

« Laisse-nous sortir, nous devons briser les fers de beaucoup de monde dehors. »

Le surveillant ouvre la porte et défait les liens de ses prisonniers. Théo demande que lui soit remis l'appareil de communication radio du gardien. Peu après que Théo ait parlé au travers de l'appareil, les portes adjacentes s'ouvrent.

Théo reprend possession de ses affaires et plus particulièrement de son carnet auquel il tient tant. Son ami de cellule prend congé après avoir renouvelé ses remerciements ainsi que ses encouragements et voilà Théo qui se penche au micro de la salle d'urgence :

« Bonjour à toi qui m'écoutes, je te prie de continuer à le faire un court moment. Je suis

LE CACHOT DE LA HONTE

persuadé que tu ne penses pas à mal et suis même sûr que tu ne le vois pas non plus. Dans le cas contraire, ce message sera creux ou alors il te soulagera en te donnant l'occasion d'agir.

Ceci est le prélude de demain, une brique visant la construction de jours meilleurs. Pour qu'ils surviennent, il faut agir. Il n'est pas un jour où la main du marché renoncera à manipuler la fourberie ou le couteau pour courber les masses aux intérêts d'une élite sans frontières.

Nous ne gagnerons jamais d'acquis, mais seulement des conquies sociaux qui resteront à défendre. La liberté débute au-delà de la frontière de la nécessité et cette idée devient force dès lors qu'elle est portée par la masse.

À ceux qui nous ont fait souffrir, je vous adresse ce message :

Nous ne pouvons pas faire revenir les vies que vous avez détruites, mais nous pouvons nous réapproprier ce que vous avez volé et surtout vous empêcher de faire d'autres victimes.

L'histoire est à nous et ce sont les peuples qui la font. Proclamons la fraternité, camarades de tous horizons, unissez-vous. »

UNE ROUTE PAVÉE D'OR

Présent dans son lit au centre d'un appartement ne captant pas la radio, le badaud prend son café à huit heures. Absent de son bureau, il n'inflige pas plus qu'il ne s'afflige à lui ou autrui l'austère mine de mise de tout bureaucrate. Sa cravate elle aussi a quartier libre et pend le long de la fenêtre avec un nombre de chaussettes impaires. Comme d'ordinaire, le rituel matinal implique le journal de la veille qui marie cohésion et cohérence avant que le nouveau jour ne commence. On découpe le pain de mie sans croûte pour le déjeuner, ce petit moment de plaisir rompant la journée. Il serait bête d'abandonner son plat préféré au motif que l'on ne va pas travailler. Poulet effilé et moutarde forte se joignent entre les tranches telles des tercets dans un sonnet. Quelque chose manque à son palais... C'est bien sûr son délicat pain au lait.

Ni une ni deux, il se prépare à sortir. Mais saisi de remords, il repense à son départ de la veille. Il a laissé moisir au coin de son bureau des lettres prioritaires bien plus affranchies que lui. Il ne peut pas se résoudre à faire autrement, il doit passer à son bureau un instant. Avec son fidèle coupe-papier bien affilé, l'ingénu est paré pour la journée. Les formules à l'intention ou l'attention de quelqu'un n'ont aucun mystère pour lui. Son habileté l'a porté à des responsabilités autant que des habiletés de haut rang. Ses fonctions impliquent de perpétuer une tradition de contrôle qui remonte à des temps immémoriaux. Des temps tant et si bien oubliés qu'avec eux s'est perdue la notion de ce qui avait motivé leur création. Seuls les plus moraux peuvent espérer se hisser à cette place on ne peut plus convoitée.

Sa position l'épargne de covoturer – elle lui permet d'avoir ainsi son propre véhicule. À toute posture est assortie une posture, et les siennes sont la discrétion servile ainsi que d'être voûté avant que lui et son dos ne soient rompus au maniement de l'art de l'effacement. Ce travail consiste aussi à arrondir les angles avec ses collègues, ce qui généralement implique de s'aplatir afin d'éviter le pire qui serait que l'on croie que l'on souhaite concourir pour réussir

à se saisir de l'objet de tous les désirs, s'enrichir ! Une simple ligne sur notre curriculum vitae à un poste sujet à s'enorgueillir permet de sourire et de conquérir ce que l'on ne pouvait jusque là point acquérir.

Mais revenons-en un peu plus tôt dans ce pamphlet, à ce pain brioiché prétendument composé de lait. Pour faire quelques emplettes, il faut conduire. Au volant, consommer et consumer riment au son du ronron du moteur à combustion. Le long d'un trajet connu en tout recoin, on passe devant un bar voisin. Les poivrots épanchent leurs malheurs et étanchent leur soif. L'ordre, il ne l'a jamais su, car il craint de se risquer à s'essayer sur une pente qu'il ne pourrait remonter. Le crédule poursuit son chemin et rejoint sans le savoir la frontière d'un monde qui pour lui était jusque là plausible. Sa ligne de crête est franchie au son de l'alarme nationale qui contre toute attente a été déclenchée sans l'aval d'un général. Sa fenêtre est ouverte, mais son esprit fermé, et le voilà bousculé par une flopée de mots. L'avènement de cette journée vire à l'événement à l'écoute de l'appel de Théo.

Ces paroles inspirées suscitent chez lui quelque chose de nouveau. Au même titre que

l'on ne découvre l'amour qu'à partir du moment où l'on est touché par lui, notre badaud discerne désormais la douleur qui se dérobaît sous son regard. Avec cette découverte se joint un appétit insatiable d'égalité, de liberté, de fraternité. C'est décidé, seule la mort pourrait l'en dissuader. Rien n'a désormais prise sur lui, il se gare et descend de son véhicule.

Il n'est désormais plus envisageable d'user à tout rompre la corde de la patience pour gagner sa pitance. Jusqu'alors assujetti, le voilà debout sans le savoir devant l'oligarchie.

Des citoyens partout, partout des évadés. Des chaînes froissées jonchent çà et là l'avenue. Des attachés-cases sans personne qui n'y soit lié, des véhicules sponsorisés abandonnés, des tabliers rendus. Il n'est plus question de vivre par compromission. Rien n'a plus la même valeur, chacun veut un avenir pétri de décence ! Que l'oisif rende son sommeil et cesse de les laisser au pied du mur avec ses menaces braquées sur leurs tempes. Tous exultent, portés qu'ils sont par la prosodie de Théo.

À l'ombre de la rotonde, les chemionots affrètent les trains et invitent qui veut

découvrir le pays à le parcourir. Les portes des cliniques sont forcées et nombre d'oubliés y sont accompagnés. Les logements vides sont investis, libérés de la spéculation des usuriers. Des policiers s'oublient en accolades pendant que l'innocent parade.

Mais l'euphorie n'est que trop courte quand les haut-parleurs changent de ton. Une voix de crécelle tranche les sourires et sature dans les aigus. De cette allocution ne ressort que haine, bêtise et ignorance, ainsi qu'un écho qui tend à s'étendre : « Veulent juste veler otre lace. Eulent uste veler otre lace. » La parole véhémentement tourne en boucle, mais les personnes touchées par les mots de Théo ne semblent pas sensibles à ce discours. Il n'empêche que face à eux se forme une horde. Ces personnes désorientées, au souffle long, se rapprochent, coagulent pour former des amas qui s'attaquent à ceux qui les entourent.

Les paroles ont organisé en rang serré la populace. Autour de positions, ils s'affirment par leur présence. Face à la véhémence des uns, les autres érigent des barricades pour résister aux coups de gourdins urbains. Torches de fortunes, débris de fer et lampadaires se changent

en armes entre leurs mains sanguinaires. Les voix montent, elles se déchirent dans leur ascension pour le plaisir de chefaillons entourant la lugubre oratrice au bracelet de plomb.

Depuis leur perchoir en haut d'une tour crevant le ciel, ils se gargarisent de cette thérapie de choc. *Quelle joie d'exercer ce pouvoir de coercition de son vivant!* Sous les rides, des fossettes soulignent le sourire malsain d'une harpie n'en ayant toujours pas eu assez. Elle reprend la parole en inclinant sa tête sur son micro-cravate :

« Rébellion et outrage se sont réitérés par-delà nos cités, nos campagnes. Baisser la croissance et créer du chômage, ce sont leurs plans. On ne peut malheureusement qu'admettre qu'ils ont gagné ; la croissance sera en berne suite aux attaques envers la république. Mais ne désespérez pas, pour mater ceux qui ont cédé aux sirènes du populisme, nous proclamons l'instauration de la loi martiale. Tous ceux ayant dévié seront déférés devant la justice et répondront de leurs crimes et de leurs inclinaisons destructrices ! » hurle-t-elle en s'agaçant.

Pendant ce temps Théo tente de traverser le chaos. Il l'a entendu plus tôt, les exploitants

UNE ROUTE PAVÉE D'OR

du monde se cacheraient dans un bistro. Un café où chacun saurait qu'ils s'y tapiraient. C'est un secret de polichinelle, les puissants y façonnent le monde. Ensemble, ainsi qu'avec d'autres bourgeois aux intérêts communs, ils profitent de l'action de la main qui, telle la loi de la jungle, leur offre un terrain de chasse où tout est à acheter, tout est à saigner, à capitaliser.

Théo parcourt pour le moment une étrange jungle. Le pays est en proie à l'incertitude. Il ignore ce que sont devenus ses amis, sa famille. Depuis le début de cette folle aventure, plus d'une certitude est tombée. Qu'en sera-t-il quand il sortira d'ici ? Derrière cette porte de bois et de verre soutenue par une armature d'acier se cache ta lutte, ton destin Théo – tes choix.

Théo tourne la poignée d'acier...

PAUPERTAS NON EST VITIUM

Il était une fois l'histoire du petit Théo. Il n'était ni le plus beau ni le plus vaillant, mais le plus grand des rêveurs très certainement. Son cœur d'enfant est immense, il invite à se donner la main et à danser avec son prochain. Ses souliers usés et son sac à dos l'accompagnent dans ses voyages. À chaque page qu'il tourne, il grandit, il attendrit la providence. Ses épaules d'homme portent ses bras de chocolat et cachent ses faiblesses. Ses yeux regorgent de nuances. Ils saisissent la course du firmament. Celle que la vie dévoile, celle des corps et des idées qui se heurtent. Sur son iris est transcrit le récit de comètes et de batailles. En son sein grandit une faim de soins, pour qu'un de ces matins disparaissent la douleur et ses sœurs. C'est l'histoire de Théo, un garçon aux cheveux en bataille. On dit de lui que chaque jour le rend plus fort et l'assagit. Il pousse la porte. Il ignore où il met les pieds. Il sait ce qu'il veut et défie tous les dangers.

Un fumet plein d'amertume emplit ses narines. Il voit son père assis là au coin de la table. Nous sommes dans le salon de Théo. Son père se tourne vers lui, lui sourit et lui demande ce qu'il compte faire aujourd'hui. Théo répond qu'il ne le sait pas encore. Un rire furtif plus tard, son père se saisit de sa tasse. Il la porte sereinement à ses lèvres. Il sirote sa boisson puis la repose dans sa soucoupe d'opale.

Théo n'est plus attablé avec son père, il est dans un café aux allures de palace. Tout est grand, tout brille ! Mais les lieux sont vides, personne n'est présent. Se pourrait-il qu'ils aient été abandonnés dans un si bel état ? La moquette d'un bleu profond est immaculée. Théo avance un pied, tend la tête et observe.

Au plafond est harnachée une constellation de brillants. Sur fond de noirceurs impénétrables, liée au monde du visible par une chaîne d'acier, se présente une structure émergeant tout en clair-obscur. Liés par de fines dorures, des astres scintillants diffusent l'éclat de leurs voisins et du soleil de verre autour duquel ils s'articulent. En son centre, une ficelle incandescente brûle du feu savant

de la fée électricité. Les orfèvres ont brillé par la richesse des gravures qui ornent les vastes bras de vermeil portant la voûte céleste. L'art de la lévitation pourrait être suspecté d'être à l'œuvre tant l'équilibre paraît insoutenable. Des bougies de bronze aux flammèches de cristal boursouflées couronnent l'œuvre. Elles flattent l'œil d'une lumière douce. Les augustes têtes qui ont circulé à son ombre n'ont pu échapper aux faisceaux nacrés se projetant sur les murs. Ce mélange d'or et de blanc, cette couleur si spécifique dore la pièce en donnant l'impression que tout est d'or.

Les arômes de café fraîchement moulu mènent au comptoir où carafes, argenterie et tasses en porcelaine partagent la vitrine sur des étagères d'acajou. Le comptoir d'ébène qui le sépare de ces rutilants objets est gravé d'une scène antique en relief. Elle représente Sisyphe poussant son rocher. Tel un bousier, il pousse sa boule de pierre. *Il semble épuisé*, se dit Théo.

« Bonjour, tu voudrais boire quelque chose ? » Cette question émane d'un barista enrobé affublé d'un tablier brun sur un maillot de corps blanc marqué d'auréoles. Ses bras ressemblent à des jambons dodus et son crâne rasé de près laissent apparentes des bosses protubérantes.

Théo ne l'a pas vu sortir de terre. Après avoir fait un pas en arrière, il s'avance puis s'affirme. Il le dit, il le pense, il veut qu'ils capitulent. La main du marché, les corrompus, les agents à leur botte, tous autant qu'ils sont doivent cesser de nuire... Le ricanement de l'ogre ne se fait pas attendre. Il tape sa bedaine en cherchant son souffle avant de répondre avec satisfaction que : « Ça ne va pas être possible .»

Son rire se conclut à peine qu'un second se fait entendre. Il semble venir des murs, la source est indistincte. Aux premiers échos de cette voix caverneuse, Théo sent sa cage thoracique vibrer sous ces mots :

« J'ai plaisir à vous voir vous débattre, de tenter de fomenter votre rébellion ridicule. Piètres sont les forces que sont les vôtres. Le quidam moyen ne peut comprendre le monde dans lequel il vit, il est aussi ridicule d'attendre de lui la moindre jugeote que d'espérer qu'un poisson rouge saisisse un jour comment a été soufflé le verre de son bocal.

— Vous avez bafoué l'humanité ! Vous êtes un fléau pour ce monde... réplique timidement Théo en scrutant la pièce.

— Un fléau dis-tu. reprend son invisible interlocuteur en riant à gorge déployée en en

faisant trembler les charpentes. Bien que vous ayez eu la chance de venir jusqu'ici, il ne faut pas s'y tromper, vos idées ont déjà périclité il y a longtemps. Vous n'êtes qu'un relent de plus, une pulsion bestiale, l'expression de l'instinct de survie de mammifères trop bêtes pour leur intérêt. C'est pourquoi il faut un berger pour gérer l'élevage. Lire l'avenir et le dessiner est l'apanage des puissants. Il est la moindre des choses que l'on se paie en conséquence.

— En conséquence ? Vous y pensez aux conséquences ? À côté il y a ceux qui ont faim, qui n'ont rien. Le travail de qui peut valoir celui de cent hommes ?

— Le travail de celui capable d'en faire travailler des milliers, voir des millions de personnes pour son compte ! Tu es si fragile, nous ne vivons pas avec les mêmes règles — vous pensez le mériter ? Une même justice, de mêmes impôts ? Vous êtes inférieurs, minables, incapables de vous gérer ! Si vous souhaitez rebattre les cartes qui ont mené aux règles qui régissent ce monde, vous le mettrez en danger. Il n'y a qu'une addition d'individus et rien d'autre. La notion de collectif a été inventée par des parasites qui effraient en souillant de leur présence la routine de l'innocent passant. Lui qui ne demande qu'à vivre dans la tranquillité.

Il n'a rien à craindre quand les faibles meurent sous le drap de dame hiver. La nature a toujours été ainsi faite, les plus forts vivent, les plus forts prennent, mais aujourd'hui vous êtes civilisés ! De petits airs entraînants accompagnés d'images rythment votre journée ! Sans nous, vous seriez encore des tribus s'entre-tuant à coups de gourdin. L'échange est cordial ; on vous fait vivre avec un certain confort en échange de quoi vous nous servez. L'enfer des plus faibles construit notre paradis, quoi de plus naturel ? Si on peut vous adoucir votre réalité avec une méritocratie aux dés pipés où la bonne naissance et les relations ont autant de valeur qu'au millénaire dernier pourquoi s'en priver ? Ceci semble vous rassurer. Il est toujours bon de relaxer ses bêtes à moindre coût...

— Silence ! hurle Théo d'une voix puissante. »

Les murs se taisent. Le barista au sourire narquois s'en retrouve figé. Immobile, telle une statue de cire, ses muscles contractés contrastent avec ses pupilles dilatées ; il est absent. Pas ici, mais ailleurs, il ne reste de lui qu'un assemblage d'os et de tissus musculaux. Théo approche en s'accolant le long des plinthes pour passer derrière lui à l'arrière

du comptoir. À ses pieds une trappe ouverte venant d'un autre millénaire l'invite à l'aventure. Théo quitte les canapés et fauteuils de velours, les odeurs de nectar exotique et abandonne les douces serviettes de table pour emprunter un escalier de pierres noires et poussiéreuses.

Théo s'engage dans une descente le menant aux entrailles de la Terre. Des chandelles balisent le tracé. La cire ne coule pas ; elle a certainement oublié de fondre. Les mèches portent des flammes fixes, comme si elles avaient arrêté de respirer. Nous sommes loin de l'air libre.

« M'ignorerais-tu ?! hurle le vociférant grondement. Je ne suis pas un coup de tonnerre dans un ciel bleu, vous m'avez laissé grandir. Des singes en cage qui jettent leurs excréments pour signifier leur mécontentement n'ont pas à prétendre à quoi que ce soit. Remerciez la divine providence de votre confort apparent et qu'en se servant notre pain, des miettes tombent parmi vous ! Ton existence trépidante arrive à son terme ! De prime abord j'ai pensé que tu étais un garçon intelligent, mais il n'en est rien. Tu eusses joint ton destin à la main, ton présent serait tout autre. »

En bas des marches se trouve une cave aux dalles immenses. Un damier de noir et de blanc auquel il suffirait des pièces d'échec pour habiller les lieux. Des colonnes de grès aux formes alambiquées étayent la cavité comme des poutres le feraient dans une mine de charbon. Au pied des piliers, des filets de vapeur sifflent légèrement. Une chaleur sourde, quelque peu étouffante, doit être bravée pour avancer.

Théo s'engage dans ce drôle de corridor. Des portes closes le parcourent. La marche est longue dans cette cavité qui ne semble pas se finir. Théo, fatigué, s'appuie porte après porte avec de moins en moins de réserve dans la recherche d'une issue, et ce, jusqu'à ce que l'une d'entre elles s'ouvre sous le poids du garçon.

Il pénètre dans ce qui s'avérera être une parodie de tribunal. Le beige y est omniprésent, des bancs aux murs, des plinthes à l'estrade, tout est fait de ce contreplaqué plus faux et creux qu'une confession sans conviction faite par intérêt à défaut de l'odieuse impossibilité d'acheter l'indulgence des cieux. Théo se dirige vers la barre, ce petit balcon en contrebas du siège de l'autorité.

Sur son passage, les gradins d'ocre se remouvent. Une cohue de murmures prononcés

tout bas annoncent la venue de spectres plaignant l'infortune qui leur est tombée sur la tête. Ils prennent forme sous les traits d'amas translucides percés de taches sombres formant des visages creusés tenus par des mains difformes. On entend leur peine accompagnée de bruits de chaussures frottant les planches d'un mouvement de balancier exaspérant.

Le pas de Théo se presse, apeuré par l'apparition fantomatique, il jette des regards derrière lui jusqu'à ce qu'il s'accoude à la barre pour souffler, cherchant dans son environnement un moyen de s'en sortir.

« Qu'il est plaisant de te voir. L'audience va pouvoir débiter, proclame le félon bonimenteur.

— Vous pouvez parler, ça ne m'arrêtera pas !

— Chut... Garde ta salive pour ta défense et accueillons notre respectable jury. »

L'air se glace brusquement. Un jury d'outre-tombe aux yeux bandés prend place autour du bureau du juge. Une bourrasque sombre s'engouffre et le fait trembler. Ses pieds quittent le sol et un membre enroulé d'un tissu crasseux marqué de suie s'agrippe à la tranche du meuble. D'un des tiroirs s'extirpe une

silhouette désarticulée, un diable habillé d'une robe de chambre cendrée. La table redescend, elle perd en altitude dans un chaotique vacarme puis retrouve pied. Le sinistre individu ouvre un second tiroir d'où il extrait un glaive qu'il porte à son épaule. Sur sa garde est gravée une étrange formule : « *Aliud est celare, aliud tacere.* »

Théo entend ces mots sans même les voir ; c'est un phénomène pour le moins perturbant.

« Commençons. J'appelle à la barre Théo. La lie de l'humanité qui a péché à tous égards en bousculant la source de pérennité, de stabilité, et de développement que constitue notre merveilleux ordre établi.

— Je vous vois... C'est vous le monstre de mes cauchemars, balbutie Théo.

— L'accusé vouvoie s'il le souhaite, mais il est prié de ne pas changer de sujet. Que plaidez-vous ?

— Je vous ordonne de rendre au peuple sa liberté. De le laisser vivre en paix, loin de vos griffes !

— Quelle prétention, déplore le prétendu juge d'un ton grave. Il faudrait vous remettre les idées en place. Nous sommes dans une société de classes et la vôtre a déjà perdu. Que vous naquissiez sans avoir la mesure de comment

tourne le monde est naturel. N'en perturbez pas la marche avant d'en avoir la mesure, c'est tout. Vous vous pensez innocent ? Avant vous, votre propre pays a eu sa chance pour dominer le monde. Il a été source d'innombrables guerres et tout autant de bombardements. Pensez-vous que le baiser du napalm en a été plus doux ?

— Non ! Nous ne voulons plus de guerres, qu'elles viennent de nous ou de quiconque. Les exploités du monde partagent le même ennemi, et c'est vous !

— Arrêtez, vous allez encore me déclencher un fou rire, s'étouffe le décrépi malin. »

Le jury s'esclaffe ; la cour ricane du pauvre âne. Sous l'ample tissu de velours aux odeurs de peste s'agite la créature. Ses bras moulinent l'air, tels de vétustes moulins. Il pousse des sons stridents, des vocalises funestes s'apparentant à des sons d'alarme. Entre deux cris, cette étrange sirène tire de sa manche une baguette grotesque. Un fin manche d'ivoire se terminant sur une main présentant un index réprobateur. Il pointe sa Main de justice en direction de Théo. Le pauvre, seul en territoire ennemi, se contente de l'affronter du regard, impassible...

Le calme retrouve sa place. La baguette à l'index perd sa frénésie. Elle trouve le repos

dans le prolongement d'un bras atrophié, s'orientant vers le dallage bicolore des lieux. Le glaive, lui, reste fixe, logé dans une épaule couverte d'une manche entaillée. La soie de la robe calcinée associée à ces accessoires dépréciés du temps dépeignent un chaland dépassé par son propre raisonnement.

Immuable, du moins c'est ainsi qu'il se représente ; il dresse et étale avec vanité et orgueil ses codes :

« Réfléchissez deux secondes. Nos intérêts financent les guerres, guerres qui sont la première source de croissance et celles-ci ne sont qu'une activité parmi d'autres. Le peuple est bête, fasciste, sexiste, intolérant, primaire, tout autant que ma personne que vous aimez qualifier ainsi. Nous diffusons la démocratie pourtant ! Chacun est complice, chacun nous laisse envahir puis éduquer pour que même le plus innocent des référendums ait sa réponse toute trouvée sans même que la question ne soit posée.

— Ce n'est pas la société qui corrompt l'homme. Il n'y a pas de nature fondamentalement bonne. Vous avez raison sur ça, concède Théo. La grande majorité fait avec ce qu'elle a, quitte à suivre des promesses malhonnêtes

comme celles que vous disséminez. La seule solution est de lutter, de ne jamais baisser sa garde, pour que ceux qui sont tombés comme Pueblo ne l'aient pas fait en vain.

— Pueblo ? Un joli nom pour une marque de tortilla. Il n'en reste pas moins que tu te fourvoies. Penses-tu que tout le monde puisse vivre comme tu as vécu ? Ton passage hebdomadaire avec ta mère pour ronger ton steak aux hormones accompagné de son jouet se gagne. Pour ton information la natalité baisse, sais-tu pourquoi ? Encore une fois, ne réponds pas. La réponse est simple, elle est toute trouvée ; vous êtes trop nombreux et nombreux sont tes congénères qui partagent déjà notre avis. La sélection à l'entrée pour l'accès aux aliments de qualité, doublée à la porte ouverte vers les drogues qu'elles soient légales ou non, auront vite fait de réguler ce problème. Remerciez-nous qu'on vous épargne les balles, à vous.

— Les peuples colonisés ou plutôt administrés comme on dit alimentent avec vous la course du progrès. Si votre conscience se tord sous cette réalité, aérez-vous l'esprit. Le tourisme humanitaire est une expérience merveilleuse pour ceux qui ont la main sur le cœur. Donnons donc un peu de ce qui a été acquis par les balles. La charité est une expérience

formidable ! Corruption des cœurs, culpabilisation, incitation au suicide, le salarié brûle telle une bûche servant à alimenter la bonne marche du capital. Jusqu'à votre chair est sous brevet ! Sans eux il ne peut y avoir de recherche, de produits, d'avenir ! Vous nous appartenez !

Excuse ma prolixie personne de s'étendre en logorrhées. Tu risques de ne pas contempler ceux que tu souhaites tant sauver nous remercier.

— En bout de chaîne, la main salariée tout le monde et ils vont applaudir ! Rien n'est plus délectable que de voir un ouvrier glorifier les grands patrons ou envoyer un étranger porter notre agenda pour vous endormir, pour condamner l'immigration, ou encore approuver une tentative d'assistance à un pays que nous sommes en train d'asservir.

— Je m'amuse et même s'il vous déplaît, ceci risque de durer. Permetts-moi de te laisser toi aussi t'amuser. Le secret des dieux est rarement visité, je m'en voudrais de te retenir... »

D'un geste, un levier est descendu. Il actionne un mécanisme qui emporte Théo par une trappe dérobée. Il chute.

Il tombe, plonge puis choit d'une lente vélocité parmi les lignes. Il passe dans l'angle

mort de la prédétermination, là où l'imprévisible devient possible. Tout est, ou a toujours été à géométrie variable, le regard seul donne cohérence à ce qui est vu. Celui qui l'orienté domine. Les règles ne sont plus, seules les idées donnent matière à ce qui est. Théo est, il est une unité et pourtant, il porte la voix d'une multitude.

Il atterrit, s'égratigne au contact de la surface végétale qui le réceptionne. Le voilà, au milieu d'une végétation dense et feuillue. Il est coutumier de souligner le caractère indompté d'une nature vierge. Il est grisant de se perdre à considérer les cimes titanesques des arbres centenaires. Louer cet espace dans sa liberté est plaisant. Il s'impose néanmoins à Théo de s'attarder sur sa personne. Ses mains éraflées et plus encore son arcade écorchée méritent son attention. Atteint d'un léger tournis, il se lève puis s'adosse au tronc le plus proche pour rétablir son équilibre.

Il le quitte, c'est lentement qu'il enjambe les racines, qu'il avance en évitant les obstacles. La vie grouille partout, insectes, mousses et volatiles se contentent d'être. Des poissons qui frétilent dans le lac aux champignons qui fleurissent sur les berges, tous échangent au sujet

de la venue de Théo. Sa pérégrination qui l'a mené ici ne laisse pas indifférent. Elle intrigue, surprend, mécontente et émeut.

Sous un soleil clément, Théo cherche le nord, une direction plus attrayante qu'une autre. Un parterre de fleurs sentant bon le pollen l'attire. Il s'arrête en se penchant pour humer leur parfum. Il est doux, sucré. Théo s'y étend en prenant soin de poser à ses côtés son sac. Il en retire son carnet, celui de Chloé et lit :

Au gré des vents, au détour des rires, je saisis

l'instant qui se prépare à périr.

Je le porte à mes lèvres et l'embrasse.

Y insuffle mes vœux et l'embellit de mes
grâces.

L'air des champs porte ma voix comme les
spores de l'aurore.

L'éphémère n'est pas rangé entre présent et
histoires délaissées.

Il faut savoir l'attraper.

Théo tend la main en direction du soleil, comme pour en dissocier les rayons. Il les contemple jusqu'à voir que ses plaies l'ont maculé de sang... *Ton sang est rouge, le nôtre est bleu.*

Il est 8h11, Théo se réveille. Il doit se préparer, son père l'appelle. Il descend, enfile ses chaussures pour finalement le rejoindre dans la voiture. La conduite est dynamique, voire sportive. Théo s'étire encore quand son père se tourne vers le rétroviseur :

« T'as réfléchi à quel gâteau on prenait ? C'est une grande responsabilité, insiste le père de Théo.

— Oui j'ai choisi, ce sera une forêt noire !

— C'est bien, t'y as pensé. Espérons qu'il y en ait. Et si ce n'est pas le cas, ce serait quoi le plan ?

— Une tarte à la myrtille... complète Théo timidement en serrant contre lui sa toupie. »

Ils arrivent à la boulangerie. Garés en épi, les deux gourmands entrent dans la boutique. Ils abordent les rayonnages avec envie et apprécient le nappage du chocolat, la caramélisation des crèmes. Tout paraît si succulent.

Ils commandent, ils sont servis avec courtoisie avant de repartir comme ils sont venus. Théo manipule sa toupie pour occuper ses mains. Elle est belle, d'un plastique coloré. Pas besoin qu'elle tourne pour qu'elle soit amusante. Ce petit bout de plastique à la forme élancée peut autant devenir une radio à laquelle Théo parle que le flotteur d'une canne à pêche. Mais elle tourne, et vite même ; elle est rouge.

Théo tousse. D'abord de façon isolée, mais ceci s'intensifie au fil du trajet. Il veut demander l'aide de son papa, mais il n'est plus là. Personne n'est au volant. Quelque chose d'irritant reste dans l'air. Ceci semble venir de la fine boîte à pâtisserie à côté de lui. Ne sachant que faire, il en défait le ruban. D'elle-même, elle s'ouvre en libérant des miasmes putrides.

En pâtisserie tout gâteau passe par un moule. Il en existe une multitude. Le pouvoir ne permet que de choisir le modèle de société ; c'est le plus grand de ces moules et si quelque chose en dépasse on le coupe.

Nous y sommes Théo.

Gloire à celui qui porte et altère les opinions en élaborant l'avenir. Orienter les bras, c'est donner un sens à l'existence, à cet animal laborieux qu'est l'homme. Ô, bon Héphaïstos, toi qui es le seul à travailler au milieu de tes frères, divinité parmi les hommes, ta mine contrite te ferais paraître presque mortel.

Le héros qui se distingue par son courage hors normes, qui brillent par ses valeurs incroyables, est bien ordinaire face aux

démons historiques de l'humanité. Ô vertu, toi qui as parsemé son chemin de compagnons valeureux, protège-le du froid qui fane l'humanité. Nul besoin de renommée, de possessions ou d'ambitions dévorantes, qui étioient plus qu'elles ne nourrissent.

Dans le secret des dieux prévaut le fécond lyrisme. Il est l'impulsion des mots desquels découlent les pages où tant d'univers s'encrent et serpentent dans l'imaginaire commun.

Se croisent aujourd'hui des valeurs qui font émerger avec elles le fer d'épée défendant chacune leur modèle, un idéal. Ô lecteur, témoin d'au-delà des lignes, puisses-tu trouver ce que tu recherches entre celles-ci, car nous y voilà.

Théo est debout, dans l'antichambre de la mort, il guette son ennemi. Sa vision s'arrête à quelques mètres, du moins c'est ce qu'il perçoit. Il n'y a ni prise ni objet pour elle, tout est couvert d'un velours de scène ne laissant aucune lumière filtrer en ces lieux. Il est pourtant tapi à côté de lui... En prenant la parole, il révèle son antre :

« Tiens-le-toi pour dit, tu pourrais bien prononcer tes derniers mots en la réponse que tu vas m'adresser. Tu tiens ici ta dernière chance de vivre, bien vivre qui plus est, tempête-t-il. »

Il réajuste son peignoir à sa convenance sous de mystiques projecteurs. Leur lumière jaunie semble lointaine, comme si quatre soleils s'étaient attelés à couvrir la rencontre de leur halo.

Théo est atone, troublé par les hallucinantes expériences qu'il vient de vivre. Ce qu'il a sous les yeux ne l'aide pas à recouvrer ses esprits. Derrière lui, derrière la silhouette menaçante face à lui, il n'y a que le vide, éclairé des quatre étoiles en présence.

Il n'a pas le temps de s'épandre en doutes inutiles. Le temps est à l'action. Il prend son élan, il court le poing fermé vers son adversaire.

Adversaire qui d'un revers de main le souffle et le fait rouler à bonne distance. Mais il ne se laisse pas abattre sans prendre le temps de respirer, il reprend la charge qui le mène au même résultat. Il ne se dégonfle pas, il porte les espoirs de beaucoup de personnes, il se lève. Il le sait, il doit y avoir une solution, si le monde a un sens, il ne peut pas l'avoir mené ici pour être impuissant face à ce monstre.

Devant l'indifférence à son égard, Théo en profite pour sortir ce qui jusque là lui a toujours porté chance... À l'instant où Théo

effleure le carnet de Chloé, l'innommable prend une brusque inspiration suivie d'un claquement de doigts. Des feuillets du livret sort une gerbe de flammes qui consume le précieux ouvrage avant de s'attaquer au sac de Théo.

Non, ce n'est pas possible... Comment peut-il faire ça ? Je vais mourir ! ? Il a ...

Théo voit sa mère, sa vie défiler. L'enfant insolent qu'il a été, le garçon doux qu'il est devenu. Dans le continuum de son existence se heurtent douleurs, fiertés et amour.

Son cœur est saisi d'un vertige, dans sa poitrine un poids blême le leste. Il succombe sous la tétanie qui le parcourt. S'éteignant doucement par l'action d'un mal invisible.

« Tu ne sembles pas être en odeur de sainteté, mère providence t'a abandonné. Tu rejoins le mythe résistancialiste que tu as si ardemment défendu. Tu ne m'auras pas opposé plus de résistance qu'un fétu de paille finalement. Je vais t'épargner les turpitudes de l'existence, adieu Théo. Tu as choisi ton camp et ton aventure s'arrête ici et maintenant ! »

Ainsi se termine l'histoire de Théo sous les jubilations de l'indétrônable maître de ce

monde. Le cours des événements n'aura été que troublé ponctuellement par l'utopie d'un inconscient doublé d'un irresponsable qui aura mis en péril lui et autrui. S'il s'était contenté de suivre la voie tracée, tout aurait été pour le mieux à défaut de n'être qu'un sanguinaire vœu pieux. *Non*. À quoi pouvions-nous attendre d'autre que... *Non*!

« Non, il n'en est pas fini, de l'empathie, de la solidarité, du courage nécessaire pour vous renvoyer au statut de délire prédateur que vous n'auriez jamais dû quitter.

— Que dis-tu !? Tu devrais être mort ! Faire table rase de mon œuvre est vain, vous portez en vous les germes qui me porteront à nouveau au pouvoir. Acceptez l'inéluctable ! Il en sera ainsi *ad vitam æternam*.

— Non, il peut en être autrement avec un peu de courage, courage qui n'est pas de ne pas vous craindre, mais d'avoir conscience de votre capacité à nous atteindre. J'ai compris comment marchent ces lieux et c'est à notre tour de l'investir. Tous debout, il est temps, en avant ! lance Théo de toutes les fibres de son être. »

En réponse à cet appel, une immense porte cerclée d'un épais acier jaillit du sol. Il en surgit le professeur, Chloé, Abdel, Raphaël ainsi

que tous ceux qui se sont fédérés autour du discours de Théo. Ils n'étaient pas loin. Dans la préparation d'un assaut sur le secret des dieux, le professeur avait rassemblé autant de monde que possible pour prêter main-forte à Théo. Pendant tout ce temps, ils étaient sur ses talons à essayer de le rattraper, perdus dans le dédale de cet énigmatique repère.

Paniqué, dépassé, le prédateur voit rouge et se voit en proie. C'est bien désespéré qu'il interroge :

« C'est... c'est une insurrection !? »

— Non une révolution, la lutte finale qui mettra fin à votre joug. »

Sans aréopage, sans larbins, seul, il est isolé et fait quelque pas en arrière comme pour se préparer à fuir. Théo s'avance et articule : « Disparaissez. »

Il recule comme l'ombre, s'évapore comme un mauvais souvenir qui s'évanouirait telle la rosée du matin sous un soleil d'été.

Indivisibles, indéfectibles, Théo et ses amis ont démontré que tout était possible, que la fatalité n'existait pas, qu'il est toujours possible de résister.

Sur tous les ponts, sur tous les fronts n'oubliez
pas ces mots.

Soyez sensible jusque dans votre chair à ce
credo.

En toute terre, tendez l'oreille, l'injustice frappe
l'humanité.

Comme pour un seul corps, cette douleur est
partagée.

C'est là la plus belle qualité d'un
révolutionnaire.



societedeseditiondupoitou.fr

Ce livre a été imprimé en France. La typographie libre Amiri est celle que vous lisez et avez lue tout au long de cet ouvrage. Merci au Docteur Khaled Hosny ainsi qu'à tous les contributeurs de cette typographie pour leur travail. Aux côtés d'Amiri, la typographie libre Unna a donné forme aux titres des chapitres.

Livre imprimé par la Société des éditions du Poitou en France en décembre 2023 pour le titre
«L'Histoire du petit Théo».

Suivi éditorial : Eric Rimbault

Mise en page : Karl Forterre

Illustration : Béatrice Marteau

Dépôt légal : ... semestre 2023

ISBN: 4444444444

© SOCIÉTÉ ÉDITIONS DU POITOU – 2023

140 Grand'Rue, 86000 Poitiers

contact@SEPéditionimprimerie.fr

SEP
ÉDITION & IMPRIMERIE